

Jean-Paul Zimmermann

# L'ÉTRANGER DANS LA VILLE



1931

*bibliothèque  
numérique  
romande  
[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)*

---

## Table des matières

---

Le lendemain, M. Delimoges quittait, pour six semaines

|   |            |
|---|------------|
| <b>PREMIÈRE PARTIE Un dépaysé.....</b>  | <b>5</b>   |
| Chapitre premier DE TROIS CHÂTEAUX ET D'UNE AUTRE<br>DEMEURE .....                                      | 5          |
| Chapitre II D'UNE PETITE FLÛTE ET DE DEUX<br>DEMOISELLES SINGULIÈRES .....                              | 18         |
| Chapitre III DES FABRIQUES.....   | 33         |
| Chapitre IV PEINES D'AMOUR PERDUES.....   | 41         |
| Chapitre V D'UNE CONFERENCE ET COMMENT LES<br>FRÊTOIS COMMENCÈRENT LA CONQUÊTE DE<br>M. DELIMOGES ..... | 52         |
| Chapitre VI DE QUELQUES EFFETS DE LA CONFÉRENCE   | 72         |
| <b>SECONDE PARTIE Essai d'acclimatation .....</b>   | <b>84</b>  |
| Chapitre premier DE L'HÔTEL DES TROIS ROIS ET DES<br>INCOHERENCES DE MAILLARD .....                     | 84         |
| Chapitre II OU M. DELIMOGES DECOUVRE QU'IL EST AISÉ<br>DE SE FAIRE BEAUCOUP D'AMIS .....                | 102        |
| Chapitre III D'UN CONCERT ET COMMENT M. DELIMOGES<br>CONNUT LE BARON FATUM .....                        | 108        |
| Chapitre IV LA SOIREE CHEZ FATUM.....   | 117        |
| Chapitre V D'UNE GRÈVE ET COMMENT M. DELIMOGES<br>ESSAYA DE LA VIE ACTIVE .....                         | 136        |
| Chapitre VI DU SPORT ET DE LA POLITIQUE.....  | 155        |
| <b>TROISIEME PARTIE La rupture .....</b>  | <b>165</b> |
| Chapitre premier D'UN CRIME ET DE SES CONSÉQUENCES<br>IMPRÉVISIBLES.....                                | 165        |

|   |            |
|---|------------|
| <b>Chapitre II LE SÉJOUR DE FRÊTES INSUPPORTABLE À<br/>M. DELIMOGES .....</b> | <b>191</b> |
| <b>Chapitre III ÉPILOGUE.....</b>   | <b>204</b> |
| <b>Ce livre numérique .....</b>   | <b>214</b> |

*À la mémoire de* LUCIE MACCHI

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **Un dépaysé**

### **Chapitre premier**

#### **DE TROIS CHÂTEAUX ET D'UNE AUTRE DEMEURE**

Je connais depuis dix ans M. Désiré Delimoges. Un peintre de mes amis me l'a présenté à Paris, où j'achevais assez librement mes études d'architecture. Je n'accueillis pas sans défiance ce sorbonnard, qui me parut terne et ombreux, sans pointe et sans audace. Il venait au Louvre, où je dessinais parfois, et regardait mal la peinture. Je me donnai la peine de l'instruire et le trouvai docile. Pourtant son intelligence me semblait de second ordre et son caractère nul. Je n'ai guère varié sur ce dernier point et ne crois pas être injuste : il a peu de vigueur pour le bien comme pour le mal et il recherche timidement le bonheur.

Un peu plus tard, j'eus le chagrin de perdre mon père. Delimoges m'écrivit, comme il me parut, avec tendresse, et je fus assez surpris de trouver en lui un tel ami. Il n'avait voulu être que poli. Je lui répondis avec une chaleur qui le conquit et le précipita dans une affection que j'ai éprouvée fidèle. Souvent, depuis, j'ai étudié son cœur, qu'il défendait jalousement et ne laissait prendre que par surprise. Quand je

le croyais le plus incapable d'agir ou d'aimer, il se déterminait par une subite impulsion, sauf à se repentir et à se reprendre.

Nous nous convînmes mieux, pourtant, que je n'avais craint, et dès qu'il l'osa, il me montra un esprit curieux et un goût original. J'ai beaucoup appris de lui, mais il me doit davantage, et peut-être le peu de fermeté dont il est capable, et dont je lui donnais les préceptes et l'exemple.

Je regrettai que sa pauvreté et son manque de vaillance l'obligeassent à s'enterrer à Frêtes, une petite ville de Suisse où je suis né et dont je connais bien les mœurs. Il vint me voir quand il y fut nommé professeur, et je l'instruisis d'abord en architecte.

La ville est d'une laideur morne avec, pourtant, une jolie rue, qu'on appelle le Crêt-Vaillant, célèbre pour un imaginaire exploit de femmes : elles auraient, avec leurs broches et leurs chaudrons, repoussé un parti de soudards bourguignons qui s'étaient aventurés jusque-là en franchissant le Cul-des-Roches (depuis, plus honnêtement dénommé Col). Je vantai à mon ami trois belles maisons Directoire, que les gens du peuple décoraient du titre de châteaux. Ils ne doutaient point, quand ils y réfléchissaient, comme les époques révolues se télescopent dans les incultes mémoires, que des seigneurs n'eussent foulé, du haut d'aussi altières demeures, érigées sur de tels perrons, leurs ancêtres serfs. Le château du Crêt-Vaillant est maintenant une maison locative. Celui des Monts, un peu en retrait sur un plateau qui domine la ville, était peuplé, de mars à novembre, par le patron de la *Thémis*, sa femme névrosée, ses trois filles et des jeunes gens invités, non sans intention. Le nouveau propriétaire en avait saccagé tout l'intérieur, orné le toit de lanternes atroces et

abattu les beaux tilleuls qui l'entouraient et empêchaient la vue. Mais une véranda annexée, fort commune, un jardin maigrichon, à peine adolescent, et un garage néo-suisse le douaient d'un confort économique, de prompte et docile jouissance aux instincts sans délicatesse.

J'engageai aussi Delimoges à aller voir le château de la Ronde, sur les plus molles prairies penchantes, et qui semble toujours prêt à glisser, surtout l'hiver, si bien qu'on est surpris, chaque fois qu'on y passe, de ne le point retrouver plus bas. Il abrite maintenant un restaurant, et les familles qui reviennent, le dimanche, des gorges du Moron y font relâche, dans un tumulte de marmots, tandis que les baigneurs et les cyclistes, attablés avec des filles, y attendent longtemps leur tour d'abattre, sur un piano de forme vieillotte et engueusé, le fox-trot ou le shimmy de la saison. Mais l'hôtel a les plus beaux poêles du pays et je pensai qu'ils feraient plaisir à Delimoges en le consolant des laideurs au milieu desquelles il allait vivre.

Il était d'une famille immigrée de France, mais naturalisée, fort besogneuse et instable. Il avait passé son enfance dans une large vallée, non loin d'ici, comme dans la coque d'un vaisseau. Il y retourne volontiers et s'y souvient de ses premières rêveries, quand il se figurait que le navire voguait, sans qu'on s'en doutât, sur une mer très calme, effleurant des continents. – Assez tôt ses parents s'étaient fixés dans le Midi, où il avait commencé ses études. Depuis, il avait beaucoup voyagé. Mais il n'avait pas appris à se conduire et il tomba à Frêtes, à la fin de l'été 1916, aussi maladroit, aussi timide et obstiné contre le réel que s'il n'avait jamais quitté son village. Même quand il eut pris de l'assurance, il garda,

du pauvre honteux qu'il avait été, certains réflexes rétractiles qui pouvaient déconcerter la bienveillance<sup>1</sup>, et on lui pardonnait avec peine son regard distrait et lointain, au moment où on lui était nouvellement présenté.

M. Delimoges n'eut pas plus tôt débarqué à Frêtes qu'il se mit à la recherche des châteaux, et, arrivé devant le plus grand, en ville, il s'enchanta de découvrir une si belle façade avec un fronton qui, jusqu'en ce trou écarté, attestait quelque amour de Rome et l'enthousiasme jacobin, – tant d'ordre aussi, une si juste et nécessaire proportion des fenêtres ; et il se persuada aussitôt que cette maison, et non une autre, était destinée à le loger. Il entra et, dans le corridor ample et qui se resserrait par degrés, au pied de l'escalier tournant, d'une généreuse et décisive amorce, il se flatta qu'il était chez lui et qu'une soigneuse Providence avait, depuis cent vingt ans, préétabli cette demeure pour qu'il y retirât son existence. Une baie à croisillons donnait, un peu plus haut, sur un bouquet de frênes secoués et dégouttants de pluie.

Au premier étage, il fut un peu déçu de lire sur une plaque d'émail :

*Célestin Ducommun*  
*Pivoteur.*

Il hésita longtemps à sonner, puis grimpa au second. Là, une carte de visite portait :

---

<sup>1</sup> Sic. (BNR.)



*Azulien Lesna*  
*Sergent de gendarmerie.*

Il redescendit au premier.

M. Ducommun le reçut sur le palier et le dévisagea avec curiosité sous ses lunettes. M. Delimoges en conçut de l'irritation. M. Ducommun lui déclara qu'il ne sous-louait pas, ni personne dans la maison. M. Delimoges demanda qu'on lui accordât la faveur d'entrer, un instant, afin qu'il pût admirer les pièces d'une si rare demeure. Le pivotteur y consentit et le mena dans une chambre bleu pâle à filets noirs et se mit en devoir de soulever des chromos encadrées de dessus les panneaux peints. Le Wetterhorn masquait des luths enrubannés, et la chapelle de Tell une urne noire, d'où partaient des festons. Puis il repoussa le canapé de devant la cheminée et, désignant d'un doigt timide les rosaces d'angle, il expliqua :

— C'est du bel ouvrage. *Seulement*, tout ce noir, c'est un peu triste.

Cependant le tour ronflait allègrement dans le demi-deuil de la chambre.

Ils passèrent dans la pièce voisine, toute semblable à la première. Un garçon courtaud, qui lisait dans un livre avec un air sérieux, se leva gauchement, comme à regret, et, déjà tout prêt à reposer ses fesses, il fit une révérence. Puis il suivit des yeux, avec insistance, le visiteur, devinant peut-être en lui le nouveau professeur annoncé. M. Delimoges s'aperçut qu'on avait coupé en deux une grande salle par une vilaine cloison et s'indigna du sacrilège. M. Ducommun s'en excusa par la difficulté qu'il y avait à chauffer des pièces trop

vastes. Mon ami, étouffant un peu dans cette demeure abîmée, prit congé brusquement.

Il se résigna à loger dans une petite maison laide et trop sonore, mais seul à son étage, ce qui le remplit de joie, comme s'il eût dû toutes les nuits conspirer. Il éprouvait le bien-être physique de l'isolement.

Je l'aidai à s'y installer. Pendant que nous rangions ses livres sur les rayons, une femme chantait avec obstination et d'une voix terrible, en balayant son escalier : *Ô Magali, ma tant aimée...*

Devant la fenêtre passait une route inclinée, qui avait assez de charme et de solitude, un peu plus bas (car elle interrompait des prés dévalants) pour que les amoureux aimassent à s'y joindre le soir. Et Delimoges y pouvait surveiller, comme d'une guérite, un bout de chemin très raide qui, tout de suite, menait aux champs et longeait ensuite, sur le plateau, une jeune sapinière assez touffue.

Elle lui parut offrir, pour les petites débauches des Frêtois, mille retraites commodes et recoins d'ombre, mais aux espions aussi et aux perfides suiveurs quelques chances, peut-être, de ridicules ou scandaleuses surprises. C'est, du moins, ce qu'il m'expliqua en plaisantant, et je crois qu'il aurait été assez sot pour perdre du temps à vérifier ce qu'il imaginait. Je l'exhortai à travailler et à ne point entrer dans ces misères. Pourtant je ne l'avais pas vu curieux de surprendre les secrets de ses amis, encore moins des indifférents, tant il se renfermait habituellement et se circonscrivait en lui-même, mais il se charmait des constructions de sa fantaisie, au point qu'il pouvait mentir avec persévérance, par jeu, et se prendre à ses fictions. Il aurait fait un romancier,

s'il avait su discipliner et réduire sous les règles d'un art ses inspirations si curieusement soutenues.

Il eut de la peine à s'acclimater dans cette ville. Elle lui parut de visage ingrat et d'âme mesquine, hargneusement et petitement pelotonnée au fond d'un trou, inaccessible à toutes les idées du large, comme aux grands vents qui se tendaient bien au-dessus et souvent pressaient trop une bousculade de nuages qui lâchaient leur pluie.

Le malheur voulut que le premier Frêtois qui l'invitât à sa table fût un lourdaud parfaitement inculte. M. Plateau, qui enseignait avec lui au collège, le pria à un méchant dîner et à de sottes conversations. Il prit soin d'abord de vanter à Delimoges la faveur qu'on lui faisait :

— La société de Frêtes, lui dit-il, est des plus fermées ; ne vous flattez pas d'être accueilli facilement dans les bonnes familles. J'ai cru, pourtant, que je pouvais, en votre faveur, me permettre une dérogation à nos usages.

M. Delimoges serra les lèvres et fut sur le point de répondre par une insolence. Il se contint et se borna à ironiser froidement, ce qui était une de ses manières de tenir les autres éloignés de lui et de sa pensée :

— On m'a déjà vanté, répondit-il, les traditions aristocratiques de Frêtes, et je sais reconnaître, comme je le dois, l'excès flatteur de votre courtoisie.

Cette gentillesse de cent tonnes n'étourdit point M. Plateau. Il renchérit :

— Ne croyez pas qu'à Neuchâtel vous trouverez des gens de meilleure race qu'ici, ou qui se respectent davantage. On ne se jette pas à la tête des gens, on ne voit point ici

ce désordre et ce mélange des conditions qui sévit à la Chaux-de-Fonds, par exemple. Les plus distingués de Frêtes sont gens d'ancienne noblesse, et qui ne l'ont pas oublié.

— Et qui sont-ils, ces vieux patriciens ? Il me tarde de les connaître.

— Cela vous sera difficile. Ce sont des gens d'honneur, un peu distants, je vous l'ai dit. Mais je vous estimerais bien heureux si vous pouviez les rencontrer. Sachez que nous avons ici les Du Bois (avec deux majuscules), les JeanRichard, les De la Chaux, les Du Mont, les Sandoz. Et j'ose dire que nous sommes d'une bonne lignée et assez anciens. Les Plateau sont attestés au XV<sup>e</sup> siècle, serfs, il est vrai, dans ces temps reculés. Mais depuis, nous nous sommes émancipés, nous avons acquis le droit de bourgeoisie de Valangin (*Valentinianum*, selon notre excellent archiviste, M. Javet).

— Comment, vous n'êtes donc point autochtone ?

— Pardonnez-moi. Vous ignorez sans doute que Frêtes dépendait de la seigneurie de Valangin. Je vous ferai voir nos armoiries. Nous portons « d'argent à la fasce d'azur chargée d'un petit poisson au naturel ».

— Ah ! vous êtes issu de pêcheurs ?

— Non, Monsieur. Admirez ceci ! Dans ce pays, on appelle *platel* ce qui porte ailleurs le nom de brême. Ce sont des armes parlantes... Vous n'êtes pas Juif ?

— Pourquoi serais-je Juif ? s'écria Delimoges, interloqué.

— Ne vous offensez pas de ma question. Je la pose à tous les nouveaux arrivants qui portent, comme vous, un nom insolite. Sachez qu'il n'y a pas un Juif à Frêtes.

— Je le regrette.

— Comment pouvez-vous le regretter ? Ils sont partout les agents de toutes les corruptions. Je serais bien fâché, pour ma part, qu'il s'en installât un ici pour pervertir l'esprit de Frêtes et pourrir notre florissante industrie.

— Je vous entends mal, Monsieur. La symbiose de deux races diverses et vivantes peut avoir de fort bons effets. Il faut louer les Juifs d'être vivants.

— Viveurs ! Vous voulez dire viveurs ? s'écria M. Plateau en riant aux éclats de sa trouvaille.

— Non, je dis bien vivants. S'ils aiment les meubles de style moderne, la poésie nouvelle et la peinture cubiste...

— Ah ! que me dites-vous là ? interrompit Plateau, tout indigné. J'espère que vous n'approuvez pas ces horreurs. Vous pourriez corrompre le goût de notre saine jeunesse. Faire un visage avec des cubes !... Vous ignorez sans doute que Frêtes est la patrie des Girardet, que nous avons ici une belle école d'artistes, que nous continuons une tradition et pouvons nous passer des importations de Paris et de la peinture des nouveaux énergumènes.

— Mais la connaissez-vous ?

— Si je la connais, si je la connais... Je ne voudrais pas la connaître, dit M. Plateau en s'échauffant. Croyez-moi, ajouta-t-il d'un ton sévère, vous ferez bien de ne pas essayer de *perturber* les jeunes cerveaux. On ne vous en saurait point de gré et vous y perdriez votre peine.

— Perturber ?

— Oui, Monsieur, j'ai dit perturber, parce que j'ai à cœur l'avenir de notre cité.

— Je croyais que c'était...

M. Delimoges avait sur la langue : parce que vous ne savez pas le français. Mais il se retint.

Il se promit bien de scandaliser les Frêtois, dès qu'il en aurait l'occasion, et déjà s'appêtait à prendre une attitude provocante en face de ces stupides bourgeois. Et il avait beau s'applaudir de son projet, comme s'il n'eût eu envie que d'éclairer vertueusement les ignares, au fond il jouissait d'avance de la comédie que lui donneraient les effarements qu'il saurait provoquer. C'était bien là une des faiblesses les plus stériles de mon ami et une conséquence de son nihilisme. Il avait un besoin maladif de contrarier, de choquer, d'étonner, et ne voyait pas combien il s'asservissait par là à ceux qu'il prétendait mépriser.

Le nom des Girardet, pourtant, lui inspira un commencement d'estime pour la petite ville, et il voulut savoir s'il se conservait à Frêtes quelques belles épreuves de leurs plus excellentes gravures.

— Sans doute, répondit Plateau mystérieusement. Mais ceux qui les gardent les gardent bien et ne les montrent guère. Il ne faut pas qu'elles tombent aux mains des Amalécites. Les Juifs auraient tôt fait de rafler tout ce qu'il y a de plus beau ici.

M. Delimoges essaya vainement de comprendre ce que venaient faire ici ces Juifs pillards, qui étaient des Amalécites.

— Je crains fort, reprit-il, d'être tombé au milieu d'une population fort insociable et de vertu un peu étroite.

— Apprenez, Monsieur, que la vertu est toujours étroite, et que, pour la sociabilité, nous ne le cédon à personne. Vous admirerez un jour, je l'espère, l'activité féconde de nos sociétés, de nos cercles, de notre club de skis, lequel se couvre de gloire sous la présidence du docteur Lequin, de nos sections de gymnastes et surtout des *Armes-Réunies*, que les plus distingués de nos concitoyens tiennent à honneur de patronner.

— Qu'est-ce que c'est que les *Armes-Réunies*, une association d'anciens soldats ?

— Il n'en faut pas rire, Monsieur. C'est la plus excellente fanfare du canton et peut-être de la Suisse, que M. Bonnafous dirige avec la compétence d'un maître.

M. Delimoges ne put contenir sa gaîté et se lança soudain dans une de ces effusions lyriques bourrées de calembredaines, dont il savait estomaquer ceux qui n'y étaient pas préparés.

— Oh ! quel nom admirable que ces *Armes-Réunies*. Et combien suggestif ! Sans doute, fondée par des soldats, elle a réuni toutes les armes dans une fraternité que manifestent encore les puissantes harmonies ; les dragons qui soufflent dans les bugles y dépouillent leur orgueil ; les sapeurs y font leur partie de trombone à coulisse et l'artilleur s'y réduit au cornet à pistons...

— Mais, Monsieur...

— À moins que par une audacieuse figure, digne de Pindare, ces mâles instruments, avec leurs tranchantes sonne-

ries et la pointe pénétrante de leurs timbres, n'aient été promus au rang des armes, toute l'étincelante fanfare figurant une immense panoplie...

— Mais, Monsieur...

— À moins encore qu'issue glorieusement d'une journée révolutionnaire, elle ne consacre par son nom martial le souvenir d'un généreux concours des poumons prêté aux fondateurs, peut-être, ou aux vengeurs de la liberté.

— Mais, Monsieur, je crois que vous divaguez.

— Vous croyez, vraiment ?

— Excusez-moi si nous ne sommes pas préparés à ces élucubrations. Vous me feriez songer à notre collègue Mailard, si votre réputation d'érudit solide ne vous avait précédé. Vous me surprenez, Monsieur Delimoges, vraiment, vous me surprenez.

— Je ne suis pas un érudit, je suis un ignorant, Dieu merci.

— Cependant, la Sorbonne...

— J'ai eu quatre ans pour m'en décrocher.

— Vous ne voudriez pas laisser entendre que vous avez oublié...

— Tout, Monsieur, jusqu'au dernier mot.

M. Plateau s'effraya de cet aveu et ne laissa pas, le lendemain, d'en informer discrètement le directeur du collège. M. Dombresson était assez fin pour soupçonner que le nouveau venu s'était moqué de Plateau. Pourtant, il ne jugea point inutile de paraître dans la classe de M. Delimoges pour



s'en assurer. Il eut occasion de se tranquilliser de ce côté-là, encore qu'il conçût d'autres inquiétudes.

M. Plateau et M. Delimoges se quittèrent ce jour-là assez mal satisfaits l'un de l'autre, le premier, défiant et plein de sombres appréhensions (ce nouveau n'allait-il pas tout bouleverser à l'école ?), l'autre, un peu consolé de son dégoût par la perspective de se moquer doucement de son collègue.

## Chapitre II

### D'UNE PETITE FLÛTE ET DE DEUX DEMOISELLES SINGULIÈRES

Ce qui empêcha d'abord que M. Delimoges ne fût considéré dans sa classe autant qu'il le méritait, ce fut son accent, qu'il n'avait pas désagréable, mais un peu méridional, avec des *r* qui roulaient volumineusement et remplissaient ses phrases de bruit. C'est ce bruit seul qu'on commença par entendre et dont on s'amusait. L'intelligence, engourdie par cette insolite et ronflante musique, n'avait pas la liberté de cheminer avec celle du discoureur et de reconstruire, à l'aide de ses signes successifs et dépouillés de leur matérielle sonorité, une pensée qui se disperse dans le temps, et dont l'attention des écoutants doit opérer sans cesse la synthèse et la prospérante architecture. Aussi, les premiers temps, quand Delimoges aurait parlé siamois ou bas-breton, il n'aurait pas été moins entendu. Et, de fait, à ces enfants qui disaient communément *mé oui, mé non, un ieut'nant* et *r'prôcher*, il devait sembler burlesque et presque pervers de prononcer : *encred'Chine, zested'citron, voire arqued'Constantin*.

M. Delimoges, très inexpérimenté, se situa d'abord dans une région où pouvaient difficilement se guinder des esprits encore débiles et peu exercés aux idées, ce qui légitimait l'espèce de passivité goguenarde où invitait le bourdonnement les paroles, mais ne retarda pas trop l'admiration des

plus ouverts, lesquels, sans oser l'avouer, prenaient du plaisir à ces leçons.

Le professeur fit de rapides progrès en cabotinage, pour lequel il était fort doué, et il sut éviter les fautes qu'il avait commises d'abord, par faiblesse et par une franchise trop naïve. Elles l'avaient fait détester de quelques-uns, mais non des excellents.

Comme il était de très haute taille et un peu dégingandé, on s'avisa de le surnommer *Piccolo*, par antiphrase, et ce sobriquet rendit fertiles en insolences les jeunes drôles qui l'adoptèrent. M. Delimoges passait rarement, en ville, devant un groupe de jouvenceaux, sans qu'ils imitassent merveilleusement sous son nez le son des petites flûtes ; et, veloutant de confuses roulades, selon leur fantaisie de virtuoses concertants, ils disposaient à côté de leur bouche dix doigts volubiles. M. Delimoges contenait à grand'peine, malgré son propos d'indifférence, une envie de gifler tels des plus valeureux siffleurs : mais il l'eût fait trop faiblement.

Ses collègues, instruits par Plateau, considéraient ses débuts avec une maligne indulgence, et quand ils se formaient en cercle, dans le corridor sombre, en regardant les pointes de leurs souliers, on ne savait si le mépris l'emportait sur l'envie, quand ils raillaient ses goûts singuliers à Frêtes, son savoir dépaycé et ses essais d'enthousiasme. Le professeur de Chimie, mais plus excellent calligraphe, et qui moulaît, sur les diplômes, de beaux titres en bâtarde, ayant recueilli dans les murmures de son fils qui, chaque soir, répétait machinalement ses leçons, et, pour la première fois de sa vie, entendu le nom des *jansénistes*, regrettait qu'on obscurcît de pareilles niaiseries le cerveau des enfants. Le professeur de géographie, qui enseignait aussi l'allemand, haussait les

épaules, et le maître de mathématiques, lequel savait mieux que tout la gymnastique suédoise, prononçait : Il se calmera. Tous lui reprochaient une politesse un peu distante, surtout Plateau, qu'il évitait le plus qu'il pouvait, après avoir été son hôte. Delimoges se promenait habituellement seul dans le préau, durant les récréations, autour d'une statue d'horloger érigée dans un massif de fusains, et suivait des yeux les hirondelles qui frisaient de maigres cimes de peupliers ou plongeaient délicieusement, entre deux murs, dans un petit jardin. Son goût de la solitude lui était compté comme une bizarrerie insolente. Mais trop de familiarité aurait choqué tout autant et une bonhomie trop vite accordée à des avances soupçonneuses.

Seul, le professeur de comptabilité, qui ne croyait exceller qu'en botanique, comme on le tenait pour un fou et qu'il ne se montrait que fuyant d'une porte à l'autre, ne remarqua rien d'insolite en Delimoges, étant lui-même insolite et refermé sur soi. M. Keller faisait son compliment au nouveau, quand il le rencontrait, avec une courtoisie désuète et des formules oubliées qui charmaient le jeune homme. Tous les autres, le professeur de latin, qui faisait aussi l'instruction civique des garçons, le professeur de grammaire, qui enseignait la pédagogie, le professeur d'italien, qui donnait des leçons de musique, lui furent d'abord doucement hostiles.

La cause de cette hostilité n'avait rien de mystérieux. Les gens simples aiment l'uniforme et toute bizarrerie leur paraît une insolence. Il faut être bien fort pour qu'une originalité vous réussisse ; mais alors elle sert à la représentation, elle devient pour les naïfs un signe de supériorité. Elle n'en trahit pas moins, presque toujours, un déséquilibre, une fêlure de l'instinct social. Les étrangetés superficielles dénon-

cent, en général, un désordre profond, lequel peut s'accorder, d'ailleurs, avec une grande intelligence et même le don de régner.

C'est ce que j'essayai d'expliquer à mon ami. Je l'engageai à montrer plus de rondeur, à se mettre comme tout le monde : on était choqué de son costume, de son chapeau, de sa cravate, de sa pèlerine. Il n'en voulut point changer, retenu par une sorte de superstition. Cela était au point qu'il semblait honteux de paraître devant moi dans un habit décent ou avec un chapeau neuf. Il ne se sentait vraiment lui que dans une tenue négligée et se croyait d'autant plus ridicule qu'il l'était moins.

J'obtins pourtant qu'il se mêlât aux conversations de ses collègues. Cela ne lui réussit pas bien. Ils discutaient de la guerre, érudits par leur journal, et, courageusement, gagnaient des batailles en poussant les armées à la pointe de leur canne. Une telle assurance à décider de ces stratèges en jaquette lui parut impertinente. Il se taisait ordinairement, affectait un air ennuyé, et même, un jour qu'on lui demandait son opinion, il répondit brusquement qu'il n'en avait pas, n'étant pas instruit de toutes les conditions du problème. Il offensa, passa pour défaitiste et ne se douta pas qu'il avait réellement tort. Il est irritant, certes, d'entendre les ignorants discuter de la politique internationale ou de la tactique, comme si les hommes n'avaient de plaisir à parler que des choses qu'ils entendent le moins. Mais il fallait songer aussi qu'ils ne raisonnaient pas avec leur intelligence, mais avec leur sentiment, tous désirant une victoire des Alliés, et qu'on les blessait en doutant, ou même en suspendant son jugement, là où leurs sympathies voulaient les convaincre que les choses étaient sûres.

Ainsi, comme Delimoges manquait de facilité à se lier et de pente vers ses semblables, il offrait à ceux qui ne le connaissaient pas un hérissément de singularités, de prise difficile ou dangereuse. Il accorda peu d'attention à ses collègues, et quels que pussent être leurs mérites, comme ils ne montraient pas ceux qui le séduisaient, l'amour des lettres et des arts ou le talent des belles discussions sur un point de morale ou de science élégante, il négligeait de les mêler à sa vie. Sauf, par hasard, M. Keller, le comptable botaniste, que, précisément, éloignaient des autres, autant que sa bizarre civilité, des accès d'insolence qui pouvaient éclater, imprévisibles, en pleine sérénité. Mais il avait de curieuses lectures, curieusement méditées, et quand on causait avec lui, en parcourant de vastes et arides ténèbres, lui écoutant et interrogeant avec humilité, on était surpris de rencontrer soudain de lumineux refuges que sa pensée avait ornés avec amour, d'autant plus ravissants qu'ils semblaient plus isolés et perdus. Il s'était épris des *Lettres sur la botanique* et savait des merveilles de Linné, puis un jour l'enflamma pour la *Propriété* de Proudhon. La vétusté de sa science anodine et de son socialisme, comme réveillés d'un autre âge, charmait M. Delimoges, et il se demandait, en regardant son déplorable haut-de-forme verdi, dans quelle forêt avait pu dormir cent ans ce vieil enchanté rappelé à la lumière et qui parcourait sa nouvelle vie, distraitemment et sans y rien comprendre, ayant mal brossé la mousse qui prospérait subtilement dans le drap de sa redingote et de son chapeau.

M. Delimoges fut plus attentif encore à deux femmes qui enseignaient au collège et, pour le régal des mâles, se haïssaient avec persévérance.

M<sup>lle</sup> Favre, la plus jeune, n'aurait pas été désagréable à voir, sans une curieuse façon qu'elle avait de traîner la jambe

et qui faisait croire à une luxation congénitale de la hanche. Ses cheveux blonds, presque blancs, semblaient poudrés, et si elle avait été autrement attifée, on aurait pu la prendre pour une façon de marquise égarée en notre siècle.

Son pédantisme et ses intrigues, non sa tournure, éloignaient d'elle les professeurs. Il est vrai qu'on en eût fait une figurine de biscuit pour dessus de cheminée, où elle eût fait pendant à M. Keller.

Quant à M<sup>lle</sup> Margaux, elle semblait, depuis trente ans, figée dans un même type de laideur avec sa peau de bistre trop tendue sur son visage, ses cheveux noirs et tirés, sa grande taille sèche et droite, le geste rare de ses bras, mais ample, impérieux et rectiligne, et qui semblait toujours violemment écarter ou saisir.

M<sup>lle</sup> Favre était toute *moderne* et *scientifique*, au moins d'intention, et prononçait ces deux mots avec confiance, comme s'ils dussent tout apaiser, tout guérir et lever tous les doutes. Ayant eu commerce avec l'école de Genève, elle s'était précipitée dans la psychanalyse, ce qui n'aurait point de mérite aujourd'hui que Freud sévit en terre française, mais pouvait paraître hasardeux, immoral et périlleux en 1916 ; et, sans doute, elle était éprise depuis 1908 ou 10. Elle s'appliquait, dès ce temps-là, à discerner chez ses petites élèves les complexes subconscients, les symboles libidineux et les inversions larvées. Elle se trompait presque toujours, avec sérénité, et, travaillant selon la méthode la plus sommaire et dangereuse sur des faits aussi déguisés, elle se croyait par elle assurée contre toute erreur.

Elle jugea d'abord M. Delimoges assez éclairé pour recevoir la confiance de ses enquêtes, de ses projets, de ses chimères, et, l'ayant abordé brusquement, comme il sortait

de sa classe, après les premiers compliments, auxquels il répondit avec une politesse exagérée dont elle fut la dupe, elle lui déclara sans préparation :

— Je voudrais faire du collège de Frêtes un laboratoire d'expériences pédologiques.

M. Delimoges, qui haïssait ce jargon, la toisa d'un air sévère, comme si elle venait de proférer une grossière indécence.

— Pédologiques, dites-vous ?

— Oui, Monsieur. Et je suis assurée que vous me comprendrez.

— Pédologiques ? Voilà un mot étrange !

— Il n'est pas plus étrange que la chose. Vous êtes trop éclairé, Monsieur, pour vous étonner de ce mot, et vous sentez bien que *pédagogique* n'exprime pas la même notion. J'ai déjà fait dans ce domaine nouveau bon nombre d'expériences qui m'ont conduite à des résultats curieux et je dresse des statistiques dont la science pourra profiter. Mais nous manquons ici de l'outillage indispensable et nous n'avons pas les appareils les plus simples et les moins coûteux. On n'obtiendra jamais du directeur et de la commission d'école animés de l'esprit le plus rétrograde qu'ils consentent la plus minime dépense, qui mettrait nos procédés d'éducation au niveau de la science moderne. Il me faudrait aussi la collaboration intelligente et sympathique de mes collègues.

M. Delimoges s'effraya et voulut d'abord secouer le grappin qu'il croyait que cette femme jetait sur lui :



— Oh ! s'écria-t-il naïvement, je ne suis point du tout expert en ces matières.

— Je sais que vous vous calomniez, Monsieur. Et je ne songeais pas à vous. Mais vous avez pu observer ces vieux encroûtés ! Giroud, avec sa physique moyen-âgeuse ! J'ai été son élève. Jamais une expérience ! Un cours puéril et bourré d'absurdités, je dirai même d'impostures. Car, c'est une sinistre momie, et s'il pouvait nier aujourd'hui que la terre tourne, il le ferait. Lesquereux est un être absolument borné.

— Mais il enseigne, dit-on, les mathématiques très clairement.

— Oui, en émondant son cours de toutes les questions un peu compliquées, les seules intéressantes. D'ailleurs, ses méthodes surannées...

— La méthode, interrompit Delimoges, importe beaucoup moins que le maître.

— Nous sommes au vingtième siècle, Monsieur, et on ne saurait impunément ignorer les progrès de la science.

M. Delimoges, qui avait l'ironie lourde, répliqua sur le ton de la galanterie la plus exagérée :

— Je bénis mon étoile, Mademoiselle, qui m'a fait vous rencontrer. Je vois que j'aurai beaucoup à apprendre de vous. J'ignore tout, pour mon malheur, de la science moderne.

Elle demeura un moment incertaine, doutant s'il se moquait d'elle. Mais l'accent dont il avait proféré ces paroles était celui-là même dont on conte fleurette aux dames, et elle s'y laissa prendre.

— Vous plaisantez, Monsieur, dit-elle en souriant, avec toutes sortes de minauderies. Vous revenez de Paris, je le sais. Il est vrai que Paris...

— Non, Mademoiselle. Je reviens de Moscou.

— Dites donc de Tombouctou, pendant que vous y êtes. Allons, Monsieur, soyons sérieux. Est-ce que vous avez déjà causé avec Jeannet ?

— Oui, je le crois.

— Jeannet, c'est la perle, c'est la perle de ce diadème. Ses leçons sont un supplice, un « supplice par la persévérance ».

M. Delimoges, par un sourire d'intelligence, lui révéla qu'il avait saisi l'allusion. Elle sourit à son tour, heureuse d'avoir trouvé un homme assez cultivé pour permettre, dans la conversation, ces ingénieuses réminiscences de lectures, qui donnent à certains causeurs, parmi les profanes, des airs de complices ou d'initiés. Elle n'avait d'ailleurs presque rien lu de Villiers de l'Isle-Adam et ne jugea pas prudent de s'aventurer sur ce terrain. Elle acheva le portrait de ce Jeannet :

— Avec cela, il n'y a pas de plus plat valet du directeur. Toujours tremblant et balbutiant devant lui. Mais toutes ses bassesses ne lui servent de rien. Le vieux le déteste. Jeannet le sait et tremble davantage.

M. Delimoges avait déjà remarqué qu'elle-même ne ménageait pas au « vieux » les flatteries serviles, et tout aussi vainement. Mais elle était, comme Jeannet, de ces gens qui ne savent pas flatter utilement, soit qu'ils ne distinguent pas les endroits sensibles par où la vanité veut être chatouillée,

soit qu'ils se rendent d'abord suspects par de trop pesants éloges, soit qu'ils déchirent toutes leurs trames par des médisances qui sont ensuite rapportées, ou démentent leurs propos par leur conduite, en se donnant l'air de louer ce qu'ils n'estiment pas.

Or, le « vieux » (M. Dombresson), s'il ne savait pas de psychologie scientifique et s'en défiait, connaissait assez bien ses gens pour flairer, sous les apparences, ceux qui l'aimaient et ceux qui le détestaient. Il ne pouvait souffrir et tyrannisait les tremblants, et il avait bien raison. On n'aime pas ce qu'on redoute. M. Delimoges admira la finesse du directeur déguisée sous un air de bonhomie et le cabotinage diplomatique au moyen duquel il se tirait des intrigues les plus délicates. Il est vrai, comme il se faisait réellement vieux, que ses adresses étaient plutôt d'un passif que d'un combatif et ne visaient qu'à maintenir une sorte de paix armée avec ses ennemis. Elles lui permettaient mille petites vexations tempérées parfois de sourires et graduées savamment jusqu'au point précis où elles auraient produit un éclat.

M. Delimoges et M<sup>lle</sup> Favre parlaient depuis un moment dans le corridor, quand M<sup>lle</sup> Margaux passa, très droite, sans plus les regarder que s'ils avaient été des moulures de la paroi. M. Delimoges la salua avec une courtoisie excessive et qui frisait la parodie. Mise en demeure, dès lors, de revenir de sa volontaire absence, elle le fouetta en retour d'un « Monsieur ! » aigu, sifflant, proféré droit devant elle, et dont l'accent exaspéré réparait assez l'indifférence affectée de l'attitude. M<sup>lle</sup> Favre ricana derrière son dos, et, quand la Margaux se fut éloignée :

— Vous avez vu ma chère collègue ? Par exemple, vous n'avez pas l'air de lui revenir... Pas plus que moi, d'ailleurs.

Elle croyait que cette haine, où ils étaient enveloppés tous d'eux, présageait une alliance entre eux, en quoi elle simplifiait un peu trop, selon sa coutume, le jeu des affinités morales.

— Voyez-vous, poursuivit-elle, si elle ne peut vous souffrir, c'est qu'elle ne vous pardonne pas votre intelligence supérieure et vos études. J'ai cru qu'elle crèverait de male rage le jour où j'ai décroché mon doctorat. Depuis, j'entretiens (oh ! bien involontairement) son dépit, par mes petites écritures, mes correspondances régulières aux revues pédagogiques, ma présence aux congrès féministes, et elle se donne la jaunisse toutes les fois qu'elle a lu mon nom dans un compte rendu. Ce que je fais est bien modeste, d'ailleurs ; nous ne pouvons pas rivaliser, ici, avec des laboratoires bien outillés. Il nous faudrait aussi des collaborations intelligentes.

Elle attendit, après cette nouvelle invitation, une réponse qui ne vint qu'évasive et se borna à un : « Sans doute ! » assez niais, qui fit rompre l'entretien.

M. Delimoges, en retournant chez lui, interrogea ses souvenirs et rechercha en quoi il avait pu pécher contre M<sup>lle</sup> Margaux. Il ne trouva rien, ni de longtemps, que cette belle haine l'occupa. Non qu'il en fût inquiet, ni affligé. Mais une telle rage, si explosive et offensive, l'amusait, l'intéressait comme une belle situation de théâtre en le laissant aussi détaché. Il était tout près d'admirer son ennemie. Mais plus cette haine lui semblait tenir du miracle, plus il avait besoin de se l'expliquer. Il crut d'abord à un accès d'humeur, et que M<sup>lle</sup> Margaux, l'ayant rencontré avec sa rivale, l'avait atteint par ricochet, cet insultant et acéré « Monsieur ! »

n'étant que le rebondissement sur lui de cet énorme poids de silence dont elle prétendait accabler sa collègue.

Mais cette haine dura, et il devina qu'elle était déjà bien établie au moment où, pour la première fois, elle s'était manifestée. Il se mit à étudier le caractère de M<sup>lle</sup> Margaux. Il la voyait en présence de ses élèves, toujours figés de respect. Il l'entendait opiner aux conférences des professeurs, retenue et douce-amère quand elle blâmait, joyeuse, festive et déchaînée quand elle louait. Et qui ne l'aurait pas connue, jamais n'eût soupçonné quelle somme de persécutions, d'humiliations infligées et de violences impotentes résu- maient ces mots murmurés d'une voix hésitante et timide :

— Cette jeune fille n'est pas très convenable.

Elle semblait prise au souffle et comme honteuse d'avoir à faire un tel aveu. Mais comme on ne pouvait douter, à ses éloges hyperboliques, de l'affection passionnée qu'elle vouait à certains jeunes gens et à de plus rares fillettes, on pouvait calculer proportionnellement l'intensité de ses fureurs. Pourquoi cette femme, qui avait si peu la pudeur de ses amitiés, l'avait-elle parfois tellement de ses haines ? Jugeait-elle peu charitable et chrétien de paraître attentive au mal ? Elle avait, en effet, de la plus escarpée et sourcilleuse pointe de la libre-pensée, dévalé depuis peu, toujours extrême et frénétique, dans une dévotion aventureuse et tourmentée de sectaire. Ou bien jugeait-elle contraire aux bienséances et à la dignité dont elle se piquait, en vraie Frétoise, de ne point cacher, devant des témoins indifférents, ses colères qu'elle devait sentir inélégantes, sans parvenir à les dompter ?

Elle ne voyait que les vieilles familles de la ville, elle mettait son orgueil à respecter les convenances et contraignait son esprit violent, son corps organisé pour la gesticula-

tion, à une modération qui lui eût été insupportable sans la discipline, souvent inefficace, que lui avait donnée une longue attention à se contenir. Mais ce parti-pris de dignité s'accommodait des pires insolences dont elle prétendait humilier ses ennemis. Elle accordait avec ses principes les vulgarités de ses passions, se donnant l'air, quand elle insultait, grâce à une certaine attitude superbe et contractée, de venger la vertu menacée, la morale ou la décence. Elle savait tourner en mérite ce qui coulait de ses sentiments les plus vils, et, jalouse à crever quand sa rivale fut doctoresse, elle lui parla en ces mots de sa thèse :

— Je ne serais pas fière, Mademoiselle, d'une rapsodie où l'incompétence le dispute à l'impudeur, et qui offense les bonnes mœurs à l'égal de la vérité.

Elle usait, pour qualifier les écarts des élèves dont elle n'estimait point la famille, de néologismes singuliers et blessants : *C'est de la Perretterie, de la Favrerie, de la Rosaterie*, et si vulgaires qu'ils fussent et frisant le ton canaille, elle était contente de ces injures patronymiques, comme châtiant convenablement les mauvaises manières qui sévissaient dans certaines maisons de Frêtes.

M. Delimoges était déjà assez avancé en observations et savait combien passionnément M<sup>lle</sup> Margaux était avide de respects, – au point que le plus innocent oubli de ce qu'elle se croyait dû la torturait comme un mépris ou une froideur tourmente une amoureuse, – quand M<sup>lle</sup> Favre, selon son plaisir de brouiller, lui colporta un mot de sa collègue :

— Notre chère Margaux prétend que vous êtes un rustre.

Il se souvint alors qu'il l'avait contredite la première fois qu'ils avaient causé ensemble. Elle semblait adorer un élève

et Delimoges, toujours sceptique et dissolvant, douta que les prosternements du jeune homme fussent sincères. M<sup>lle</sup> Margaux lui avait répondu sèchement qu'elle savait distinguer les bonnes manières où elles étaient, et qu'elles annonçaient toujours un caractère plaisant et des vertus essentielles.

M. Delimoges ne se trompait pas, et il eut occasion de le vérifier, un jour qu'il vit sortir de la classe de M<sup>lle</sup> Margaux ces élèves si aveuglément chéris. Ils contrefaisaient ses gestes, multipliaient en orchestre cocasse ces inflexions sucrées, tendues et finissant en aigreur qu'il n'avait recueillies jusque-là que de la bouche de l'admirable soliste : Cécile-Dorcas Margaux. Il apprit aussi que les favoris de cette femme, honteux de l'être, dénonçaient le plus vivement ses injustices. Leur indignation ne procédait pas toujours, il est vrai, de cet amour de l'équité qu'on prête un peu trop facilement aux enfants, mais d'une compassion moins désintéressée pour leurs bonnes amies, quand elles étaient parmi les maltraitées.

Les esprits trop simplificateurs ne virent dans cette haine qu'une sorte d'amour déguisé ou dépité, et prophétisèrent que les sentiments de M<sup>lle</sup> Margaux ne tarderaient pas à se montrer sous leur aspect véritable. Ils s'en réjouissaient :

— Ce sera quelque chose de beau !

Mais leur attente fut déçue. Jamais ne se produisit la métamorphose de cette chenille hérissée en un radieux et ridicule papillon. Sans doute M<sup>lle</sup> Margaux se fatigua, et sa tension se relâcha par moments, pour reprendre ensuite toute sa roideur, après un nouvel outrage dont elle s'était sentie atteinte.

Ces colères tenaient à une cause plus profonde que n'imaginait M. Delimoges. La Margaux avait bien dû remarquer la faveur dont jouissait le jeune homme auprès des meilleurs élèves. Elle souffrait de perdre une influence purement imaginaire. Mais c'est aux biens rêvés que s'attache une femme passionnée comme elle, quand les biens réels lui manquent ; et elle haïssait en Delimoges un épouvantail à chimères. Il était pour elle un signe visible de sa déchéance, qui lui défendait sans cesse de s'abuser voluptueusement, et cette blessure entretenue par lui au plus profond de sa fantaisie, expliquait bien la constance de sa rage.



## **Chapitre III**

### **DES FABRIQUES**

M. Delimoges, pendant plusieurs semaines, me rabattit les oreilles des fabriques de Frêtes, que je connaissais mieux que lui.

Il faisait, à ses heures perdues, des promenades dans les environs de la ville, et, lentement, prenait possession du pays, les pâturages s'ajoutant aux champs d'avoine dans sa mémoire et son habitude, les murs aux sapinières et, peu à peu, les fermes découvertes au bout des allées d'arbres, au fond des combes ou derrière les forêts. Il progressait peu en ses démarches, presque toujours revenait par le chemin de l'aller et s'y mit à plusieurs fois pour atteindre le petit lac de Fleurier, étranglé entre des roches, et que forme le Doubs. Mais, de jour en jour, il menait plus loin l'expérience de ses pas, raccordant à la dernière maison des Monts la Combe Maillard, à la Combe le château de la Ronde, au château le tunnel de la Caroline, au tunnel les premières maisons de Fleurier, et, dès lors, s'émerveilla de récapituler, dans son étonnante continuité, le sentier découvert, jusqu'au jour où il essaya des variantes à son itinéraire. Mais il leur trouva moins de perfection qu'aux bouts de chemin renoncés, et toutes les fois, désormais, qu'il allait se baigner au petit lac, il suivit le sentier que lui avait prudemment inspiré d'abord quelque génie conducteur.

Mais avant qu'il traversât la ville pour aller du côté de Fleurier, ce plateau le premier découvert, dont j'ai parlé, et

qui s'étendait au-dessus de sa demeure, lui offrit une fuite plus rapide et la facilité d'y éprouver les diverses heures du jour, selon qu'elles le modelaient avec plus ou moins de perfection. Toutes lui parurent assez ingrates, sinon celles du crépuscule, qui le dotaient d'une imaginaire ampleur. De jour, réduit à ses proportions véritables malgré la belle rangée d'ormes qui le divisait après la sapinière, comme il était rogné de profondes ravines qui le bornaient de chaque côté, le terrain se relevant au-delà par une multitude d'accidents que l'ombre seule pouvait aplanir, il s'ordonnait dans un étroit espace, et, raccordé à la montagne, donnait l'illusion d'une péninsule avancée au milieu d'un archipel trop proche et séparée des îles un peu plus hautes par un profond et sinueux chenal. Mais le soir s'abolissaient, avec les plis dont il était circonscrit, tous les effets d'une nette perspective, et le promeneur reculait alors les montagnes extrêmes aussi loin qu'il voulait et dilatait la plane étendue amorcée sous ses pieds selon son désir d'aspirer de longues traites de vent.

Un jour, cependant, ayant porté sur l'autre flanc de la vallée ses pensives explorations, il dut subir, avant d'atteindre les champs, le tricotement innombrable des usines étagées, avec le hululement subitement déclenché des volants, qui, peu à peu, s'établissait dans l'aigu et s'y maintenait gémissant. Il fuyait vite ces tristes bruits et les fredons des ouvrières, dont il voyait quelques-unes pencher la tête et rire. Mais rien ne l'exaspérait comme la chute d'un balancier, dans un sous-sol à vasistas toujours ouvert, qui semblait d'un bras violent, bizarrement articulé, gauche et brutal, et dont on admirait qu'il ne se rompît pas à chaque fois qu'il tombait. Aux frappements préludaient deux ou trois coups plus faibles, avec des grincements, comme le jeu de coudes brusques en leurs résolutions soudain changées, et qui faisaient penser à un rudimentaire organisme des siècles prodi-

gieux et cruels, stupide en ses puissantes destructions. Il n'eût servi de rien à Delimoges de savoir que le monstre docile et anodin multipliait, en ce moment, les médailles commémoratives ou le billon du Paraguay, selon la matrice, où, si péremptoirement, il contraignait les petits lingots. Et, bien que ce balancier n'eût pour office que d'accumuler les signes de la plus rassurante civilisation, en servant, ou une orgueilleuse mémoire, ou la hâte des échanges – à l'entendre ainsi tomber, il lui semblait agencé pour broyer des ossements, briser des épaules, écraser des poitrines ; et M. Delimoges ne passait jamais devant ce vasistas sans que son imagination lui représentât quelque beau corps humain rompu par la machine et une précieuse harmonie détruite ; il n'avait jamais vu, d'ailleurs, le balancier, mais conjecturait seulement, d'après les bruits qu'il entendait, la construction du Moloch mouvant et la mécanique de ses membres.

Un jour, cependant, qu'il levait la tête pour suivre le vol de quelques corneilles, les lettres d'or dispersées sur le faîte et qui se lisaient en plein ciel NIKE le frappèrent d'un souvenir et les mêmes quatre lettres lui apparurent sur un fond sombre au-dessus d'une écuyère verte et d'un cheval rouge. Et tout aussitôt, il eut la sensation de divers lieux de la terre où l'avait surpris la fameuse affiche de Cappiello : un passage sous voie de Milan où ferrailaient continuellement des tramways, une paroi de planches devant une maison qu'on démolissait, boulevard Saint-Michel, et où elle éclatait huit fois en plein soleil, l'angle de la Rojdiestvenka de Moscou, là où se tenait le dimanche, ridicule et pitoyable, le marché aux chiens. Du coup, il se sentit moins exilé. Il était ravi et tout étonné de découvrir que, grâce à l'ubiquité de cette affiche, offrant, partout où abonde la foule, avec l'insolence heureuse de son dessin, et proposant au petit pâtissier flâneur, au commis qui rêve de filles, au roulier, au larbin, au touriste, à

l'étudiant, à la maraîchère l'irritant rébus de son écuyère lancée et de son obscure légende, – la petite ville de Frêtes, si hargneusement bigote, et ignorante, et retirée, se trouvait mêlée, bien qu'anonymement, au monde entier et à la gloire. Il en fut heureux parce qu'il redoutait la limitation.

Il ne savait pas encore quelle sorte d'objets monnayables en lires, en roubles ou en couronnes, peut-être en taëls ou en roupies, représentaient exactement de ces quatre lettres NIKE. Il ne doutait point qu'ils ne fussent excellents ; et si le hasard de quelque amourette l'avait fait entrer, un jour, chez Einem, par exemple, à Moscou, pour y acheter un pendentif, et que la demoiselle du comptoir, en lui présentant un article beaucoup plus cher que les autres, avait cru devoir attester, en guise d'excuse, son origine (c'est un NIKE), il aurait examiné curieusement le pendentif, il se serait méprisé de ne l'avoir pas spontanément admiré, tant le lui recommandait ce nom magique et jusque-là mystérieux ; et il eût trouvé raisonnable de le payer deux fois plus cher que les autres, dont il ne l'avait pas su distinguer.

M. Delimoges n'avait jamais acheté de pendentif, ni rien qui provînt de cette fameuse NIKE. Il s'émerveilla pourtant, comme d'une importante découverte, d'apprendre que derrière cette laide façade, que dans ce coin, précisément, de cette morose vallée, là et en aucun autre lieu du monde, par un rare et singulier concours de puissances organisées, se consommait le miracle innombrable de ces objets capables de séduire certains délicats de toutes les nations, qu'enfin il avait trouvé la patrie de cette illustre NIKE, proclamée aux Anglais, aux Moscovites, aux Italiens, et que tout le monde a vue, le Japonais et le Mexicain peut-être aussi bien que l'Allemand, tellement que ce nom était alors plus vraiment populaire, encore qu'éphémèrement, que ceux de Shakes-

peare ou d'Archimède. Mais ceux-ci se rattrapent sur le temps et sont plus inusables.

Il s'enfonçait d'ailleurs en une étrange illusion, naïf et rêveur comme il était, quand il prétendait mesurer l'excellence d'un produit à sa diffusion, comme si le nom partout résonnant et divulgué d'une firme proclamait le talent, la conscience, la patiente imagination, le goût exquis des ouvriers, des directeurs techniques, des ingénieurs et des artistes employés dans l'usine, joints à la perfection de l'outillage. Il n'en faut faire honneur, le plus souvent, qu'à l'adresse des directeurs commerciaux, à l'audace des voyageurs et à des hasards connivents : et il était vrai, justement, que la fabrique NIKE cingla vers la fortune le jour où essaima et se déploya sur les murs des capitales cette affiche de Cappiello, laquelle, au surplus, lança Cappiello lui-même et l'entreprise d'affichage assez audacieuse pour aventurer cette provocante écuyère au milieu des polissonneries douceâtres d'un Mucha. Mais M. Delimoges jugeait, en ces matières, avec la même témérité que ces irritants bourgeois qui mesurent leur respect d'un livre sur son débit. Car les profanes, même s'ils sont dociles au jugement des spécialistes, ne saisissent presque jamais le mérite essentiel de la chose.

Cependant, M. Delimoges, tout infatué des firmes célèbres, faisait peu à peu la revue des fabriques d'horlogerie de Frêtes. Elles chargeaient d'un nom grec, d'un nom d'étoile en lettres d'or leur façade, proclamant leur devise, leur gloire prétendue, leur rang, ou l'astre généreux de leur horoscope. *Doxa, Thémis, Alpha, Sirius, Véga*. D'autres, plus modestement, étalaient sur leurs façades des noms bourgeois, *Nardin, Domont, Lardy*. Point de termes anglais, de ces *Record Watch C°*, qui datent une fondation et tels qu'on en lisait tant à la Chaux-de-Fonds.

La nuit, les usines qui fabriquaient des obus, semblaient, de loin, des morceaux d'astres tombés, encore incandescents, et on se demandait, à entendre l'orchestre étouffé qui y soutenait de longs accords, quelle fête s'y attardait.

M. Delimoges fut content de découvrir la *Véga*, plus noyade, s'il se peut, que la NIKE, et célébrée par le même Capiello dans une de ses œuvres plus mûres. Et il se plut à imaginer sur quelles mers brûlantes ou glacées, parmi les croulants icebergs ou le long des immobiles forêts, portaient fidèlement l'heure de Greenwich ou de Paris ces chronomètres *Véga* presque insensibles à la température ; et quelles îles, si tôt qu'une vigie les signale, doutant d'être nommées, font consulter soudain le cadran suspendu et braquer les sextants, puis, joyeusement interpellées par les hommes d'équipage, Fernando-Po ou Clipperton, s'étonnent du miracle et consentent, soumises, par de faibles rumeurs.

Ainsi le séduisait à Frêtes tout ce qui lui permettait de s'en évader. À la vérité, la *Véga* ne produisait guère que des montres de poche fort bonnes et se classait toujours huitième ou neuvième aux concours de réglage : et les capitaines au long cours connaissaient, à Frêtes même, des maisons de confiance ignorées de M. Delimoges. Il dédaignait la fabrique *Nardin*, dont ne parlait qu'avec respect l'*Annuaire de l'Horlogerie* (mais il ne le lisait pas plus que M. Nardin les revues littéraires d'avant-garde) et bien plus injustement encore la *Fatum*, admirant la naïveté prétentieuse d'une dénomination aussi grotesque. En quoi il commettait une singulière erreur, mais naturelle. Il eut l'occasion de se désabuser, un jour que, passant rue Girardet, il entendit de jeunes voyous qui jouaient à la paume s'écrier :

— Foutons le camp, voilà Fatoum !

Et, presque aussitôt, fondit sur lui, qui ne se rangeait pas assez vite, un cheval à nobles et rapides foulées, et la roue le frôla du plus insultant cabriolet qu'il fût permis de voir fuyant par les rues de Frêtes. Au même instant, il entendit qu'on grommelait sur la banquette :

— Ah ! la canaille !

M. Delimoges ne sut pas distinguer si l'injure le visait, lui, ou seulement la troupe des gamins qui se reformait de partout, en hurlant sur des tons de plus en plus aigus :

— Fatoum, Fatoum !

Il venait de rencontrer, pour la première fois, le baron Fatum, Danois depuis longtemps immigré, et qui avait amassé la plus grosse fortune de Frêtes en livrant au monde entier de parfaits chefs-d'œuvre d'horlogerie. Mais il se figura alors que la canaille, consciente, comme lui, du ridicule de ce nom, l'appliquait au propriétaire de la maison en parodiant insolemment, et sans le savoir, un usage royal.

Il en resta sur son admiration de la *Véga*, qui, seule, le réconciliait presque avec Frêtes, à cause de sa gloire, diffusée par le monde entier et de tant de merveilles qu'elle produisait, œuvres aussi anonymes que les Pyramides ou les *Mille et une Nuits*. Il ne doutait guère que dans quatre mille ans, quand serait devenue possible une mythologie de l'industrie horlogère, ce beau nom de *Véga*, qui était celui d'un savant et d'une étoile, ne dût expliquer encore la genèse de millions de montres perfectionnées et idéalisées par quarante siècles de mémoire. Et il se plaisait à imaginer ces mythographes futurs interprétant curieusement (car ils auraient perdu le sens de nos habitudes commerciales), les offres et les réclames de la *Véga*, comme de merveilleux témoignages

du génie de quelques héros, de son orgueil et de sa confiance, étonnés de cette fière formule et du *Nous* royal : « Nous pouvons vous livrer montres dix-huit lignes, échappement à ancre, balancier compensé, quinze rubis... », tout comme nous admirons la lettre de Léonard à Ludovic le More.

Pourtant, de cette illustre *Véga*, que le monde qui l'admirait ne connût ni les principaux actionnaires, ni les directeurs, ni les artistes régleurs, ni les éminents contre-maîtres et chefs d'ateliers, que tous ceux-là qui travaillaient à cette grande gloire collective, contents, ou de leurs dividendes, ou de leurs salaires, ne fussent point soucieux de jeter leurs noms dans cette spacieuse renommée, – une telle modestie du capital et du talent remplissait d'étonnement et de respect le naïf M. Delimoges. Il ne fut pas loin de prêter une sublime poésie à ce renoncement, à ce silence où une Société anonyme contraint tous ceux qu'elle emploie et dont elle étouffe la réputation qui leur serait due dans le grand bruit dont un nom unique et mystérieux, comme celui d'une puissante divinité, retentit à travers les espaces.

Il devait rencontrer bientôt quelques-uns de ces silencieux dont il plaignait l'obscurité, et leur impertinent et niais orgueil allait le choquer plus que ne l'émouvait d'abord leur imaginaire humilité.



## Chapitre IV

### PEINES D'AMOUR PERDUES

Si M<sup>lle</sup> Margaux se soutenait dans sa sublime haine, M. Delimoges n'était pas assez naïf, ou distrait, pour ne point s'apercevoir que M<sup>lle</sup> Favre eût été heureuse de lui inspirer un sentiment plus tendre. Il la rencontrait toujours sur son chemin, souriante, cajoleuse, enveloppante, encourageante, et cet essai d'investissement, tour à tour l'effrayait, le flattait, l'amusait, l'irritait. Il eût vendu son âme au diable plutôt que de s'engager avec une femme de cette espèce, et pourtant, comme elle avait un beau visage, il s'étonnait, malgré la secrète répugnance qu'elle lui inspirait, que M<sup>lle</sup> Favre n'eût pas encore trouvé de preneur.

M. Delimoges n'avait eu qu'une grande passion, fort malheureuse, étant tout adolescent. Depuis, il avait eu du goût pour d'autres femmes, sans parvenir à se donner tout entier, et peut-être un certain libertinage, et de sa pensée et de sa conduite (tempéré du reste par la crainte de se compromettre) contribuait-il à paralyser son cœur. M<sup>lle</sup> Favre n'exerçait sur lui aucune sorte d'attrait, et les vices, ou du caractère, ou de l'intelligence de cette femme gâtée par la vanité, n'expliquaient pas complètement cette froideur ; il y avait autre chose en elle, une insuffisance ou un trouble plus profonds, mystérieux et indéfinissables, qu'on devinait, et qui, peut-être, étaient à l'origine de tout le reste et des défauts les plus apparents.

Un matin qu'elle le rencontra durant une récréation, M<sup>lle</sup> Favre invita M. Delimoges à passer chez elle le jeudi suivant, qui était jour de congé. Elle voulait le consulter sur un roman qu'elle venait de terminer :

— J'aimerais avoir votre avis sur le style. Je sais que vous êtes un bon juge et je tiens beaucoup à vos conseils.

Il se renfrogna, soutint qu'il n'avait pas l'esprit critique.

— Allons, Monsieur, vous êtes trop modeste. Ne me refusez pas. Vous ne sauriez croire combien vous me rendez service en revoyant mes écrivalleries.

Elle se faisait toute sucrée et enjôleuse, elle qui pouvait être si pointue.

— Le directeur me disait de vous encore l'autre jour : « Voilà un maître de français qui parle français. »

Et l'on ne savait pas pourquoi elle invoquait justement le témoignage d'un homme qu'elle affectait de mépriser.

Il finit par consentir, avec une politesse froide, et en maudissant à part lui la corvée. Tous les jours qui le séparaient de ce jeudi, il fut d'assez méchante humeur, et, bien qu'il ne s'en expliquât pas toujours la cause, une inquiétude sourde le harcelait durant tous ses travaux : il était comme ces gens qui sentent s'éveiller une maladie, laquelle, avant de se déclarer, prélude par une confuse angoisse. Il lui arrivait alors de se souvenir tout à coup : Ah oui ! cette maudite visite ! Et quand il avait ainsi évoqué dans sa conscience la raison précise de son appréhension et qu'il l'avait tirée de cette vapeur où elle se déguisait en contaminant toute sa vie morale, il se sentait un peu allégé, parce qu'il lui donnait forme et figure ; il en faisait le tour, la limitait, la circonscri-

vait à sa place et ne lui permettait plus d'entreprendre, autour d'elle, sur ses divers états de conscience. Mais il l'oubliait presque aussitôt après, parce qu'il n'avait pas de plaisir à s'en souvenir.

Il faillit manquer le rendez-vous, et, comme il était en retard quand il se rappela sa promesse, il fut tenté de n'y pas aller, sauf à se payer d'excuses. Il s'y rendit pourtant en prenant par le plus long.

Elle habitait une petite maison de campagne, que M. Delimoges fut assez surpris de trouver vide.

— Nous serons bien tranquilles, dit-elle avec un sourire. Tout le monde est sorti et ne rentrera que ce soir. Nous ne serons dérangés par personne.

Elle le fit asseoir sur le canapé, devant une petite table, puis apporta le manuscrit, qui se trouva assez épais pour effrayer le jeune homme. Elle s'installa à côté de lui et, comme il allait se mettre à lire, elle l'arrêta :

— Nous avons le temps, Monsieur. Vous devez être essoufflé. Respirez un instant.

— Je ne prétends pas lire à haute voix, Mademoiselle. Cela nous fatiguerait trop l'un et l'autre. Je lirai des yeux et vous ferai, si vous me le permettez, quelques remarques en passant.

— Oh ! s'écria-t-elle, que vous me décevez ! Je souhaitais par-dessus tout l'épreuve de voir ma phrase se modeler aux inflexions de votre voix, de votre voix si vibrante, si prenante, si émouvante et parfois si impérieuse, si impériale. Vous ne savez pas quelle arme vous possédez pour séduire, pour troubler, pour rassurer, pour enchanter, pour régner.

Régnez, régnez ici avec votre voix. Soyez le premier dans cette chaumière. Vous le seriez à Rome si vous le vouliez.

Tout cela, déjà passablement haletant. M. Delimoges se sentit incommodé par le voisinage de cette fournaise et fit mine de se lever. Elle vit l'effet de son jet de vapeur trop brusque, se mit à rire doucement et poursuivit sur un ton badin, qui ne se soutint guère :

— Excusez-moi, je ris. J'oublie que vous ne goûtez peut-être pas les accès de mon lyrisme... Et pourtant vous êtes un lyrique. Oh ! ne le niez pas, je vous ai reconnu d'abord : Vous êtes un lyrique, un grand lyrique, et vous en souffrez. Seuls, les grands lyriques savent ce que c'est que de souffrir... Il n'y a que deux classes d'hommes, les lyriques et les autres, les natures d'élite et les autres. Le lyrisme, quelle que soit votre origine, vous confère des lettres de noblesse, que vous payez de tourments.

M. Delimoges, un peu flatté, malgré tout, d'apprendre qu'il était un lyrique et qui savait souffrir, trouva cependant que ce panégyrique n'allait pas sans quelques confusions.

— Je suis peut-être, comme vous le dites, un égotiste, et fort capable, en effet, de souffrir de mon vice. Mais je ne vois pas qu'il y ait là de mérite, comme, sans doute, il n'y a pas de ma faute.

— Il n'y a point de faute, juste Ciel, sinon la sublime faute où ne peuvent tomber que les natures supérieures. Oh ! si vous saviez comme je vous comprends ! mieux que vous ne vous comprenez vous-même ! Vous vous calomniez. Vous avez l'obsession du doute, une âme pleine d'angoisse qui vous empêchera toujours de devenir ce que vous êtes... À moins que vous ne rencontriez une âme assez ouverte, assez

généreuse et sensible, pour opérer en vous la *catharsis* dont vous avez besoin pour vous libérer... Mais vous la rencontrerez, cette âme sœur ou maternelle, je vous le prédis, je vous l'affirme. Il ne se peut pas qu'avec votre magnifique tempérament, vous ne trouviez prochainement en votre voie, la Salvatrice, la Rédemptrice digne de vous élever jusqu'à vous. Déjà, je la devine toute proche et présente, et prête à vous guérir, pour peu que vous souhaitiez votre guérison.

Ce boniment de tireuse de cartes effraya M. Delimoges. Il se leva résolument, et, s'adossant au poêle froid :

— Je ne suis pas malade, Mademoiselle, et de quoi prétendez-vous me guérir ?

Elle affecta un air indifférent, presque glacial :

— Qui vous a dit qu'il s'agissait de moi ? Si je discerne votre mal, si je le plains, est-ce que je m'offre pour votre délivrance ? Je vois assez, mon Dieu, qu'il vous faudrait une âme de choix, en qui vous eussiez confiance ; et qui m'assure que vous sauriez, en effet, me distinguer entre toutes celles qui prétendraient témérairement à l'honneur de vous être utiles ?

Malgré le regain de tendresse qui mouillait ces dernières phrases, M. Delimoges affecta de n'avoir entendu que les premières de la réplique.

— Excusez-moi, dit-il, d'un air embarrassé, si je vous avais mal comprise. Faites-moi ta grâce d'oublier ce que je vous ai dit. Je vous assure que je n'avais pas l'intention de vous blesser.

Elle demeura un moment silencieuse, et cependant l'observait sournoisement, le transperçant parfois d'un re-

gard chargé de douleur et de reproche. Pour échapper à son malaise, il déclara soudain :

— J'allais oublier que j'étais venu pour lire votre ouvrage. Et voici que je perds mon temps et ne réussis qu'à vous offenser. Vous permettez que je commence ?

Elle répondit d'une voix éteinte :

— S'il vous plaît !

Puis, résignée et comme souffrante, appuya sa tête sur les coussins. Il s'assit sur une chaise, en face d'elle, et se mit à lire des yeux, non sans un soupir qu'il ne put réprimer.

Elle le laissa faire pendant vingt minutes, sans dire un mot, sans que lui-même risquât la moindre observation. Cependant, elle guettait les diverses expressions de son visage, qu'il avait fort mobile. Il sut imposer silence à ses traits et elle resta anxieuse et incertaine du verdict. À tout moment, quand il chopait sur un mot difficile à lire et fronçait les sourcils, elle se redressait un peu et semblait prête à s'élancer à son secours. M. Delimoges, qui la surveillait du coin de l'œil, corrigeait aussitôt cette marque de tension, et ne lui laissait pas le temps d'intervenir.

À mesure qu'il avançait dans sa lecture, il lui devenait plus impossible de parler de son ouvrage à cette femme. N'y était-il pas question de lui et d'elle, déjà, tels qu'en ses chimères elle se plaisait à se les représenter ?

N'y peignait-elle pas, et à l'aide de quel vague jargon freudien, une noble conscience d'homme, une âme d'élite, rongée d'un mal secret, et que se préparait à exorciser, par une cure lénifiante, en dardant au plus profond de lui les rayons purificateurs de la vérité, une femme armée de mé-

thode et de lumineuses intuitions ? Déjà elle interprétait des actes manqués, des formes bizarres de langage. M. Delimoges ne reconnaissait pas ses tics à lui ; il fit réflexion aussi que cette femme, à moins d'une extraordinaire et déplorable facilité, n'avait pu écrire trois cents pages, durant ses heures de loisir, depuis deux mois à peine qu'il était à Frêtes. Il s'avisa alors que le modèle de M<sup>lle</sup> Favre, étudié avec autant d'impertinence que d'obsédante tendresse, pouvait bien être son prédécesseur au collège, M. Olerget, dont il avait entendu dire grand bien, et qui n'avait pu durer dans cette ville : il s'était distingué comme économiste et avait été appelé en France à une chaire d'université. Cependant, M<sup>lle</sup> Favre, en mettant sous les yeux de sa nouvelle idole, un exemple si instructif d'une belle cure, réussie ou non, de psychothérapie (il eût fallu, pour en décider, connaître le dénouement) ne se flattait-elle point de toucher le jeune homme et de lui représenter vivement la somme de dévouement et de sagesse qu'elle saurait consacrer à son bonheur ?

Il reposa le manuscrit.

— Y a-t-il longtemps que vous avez écrit cela ?

Cette question parut fort embarrasser la jeune femme.

— Pourquoi me le demandez-vous ? J'aurais pu l'écrire hier comme il y a dix ans. Il me semble que ce livre a toujours été en moi, qu'il y sera toujours, tant que...

Elle eut beau s'interrompre. M. Delimoges acheva mentalement, sans charité, mais non sans convenance.

— Je vois ce que c'est, dit-il en se levant. Il n'est pas nécessaire, je crois, que je lise le tout.

Elle jeta un coup d'œil sur la page où il s'était arrêté :

— Oh ! s'écria-t-elle, vous n'avez pas encore vu les scènes capitales. Vous n'allez pas partir déjà ? D'ailleurs, je vais vous préparer une tasse de thé.

Il s'avisa soudain qu'il avait un rendez-vous à cinq heures. Elle en fut peinée et cependant resta incrédule.

— Est-ce que vous ne pourriez pas le manquer ? Est-ce que vous êtes réellement attendu ?

— Oui, oui, s'écria-t-il, avec une conviction qu'on n'eût pas prévue. Il faut absolument que je m'y rende. Je ne saurais, sans une grave impolitesse, m'en dispenser.

Il se raccrochait à son artifice, comme au seul moyen de s'échapper.

Elle prit un ton de tendre reproche :

— Pourquoi ne m'avoir pas dit que vous ne disposiez pas de tout votre après-midi ? Nous aurions pris un autre jour. Et qui est-ce qui vous attend avec tant d'impatience, puis-je le savoir ?

— Bien que ce ne soit pas un secret, pourquoi vous le dirais-je ? Et quel droit auriez-vous de connaître toute ma vie ? Admettons que je vais voir une fille.

— Oh ! s'écria-t-elle avec un air faussement scandalisé. Je sais que vous ne voyez pas de filles. Mais je discerne là encore un symptôme de votre mal : l'auto-accusation.

M. Delimoges réprima à grand'peine un fou-rire. S'il n'était pas toujours fier des trop faciles amours auxquelles il s'abandonnait, s'il eût parfois souhaité autre chose, du moins il avait son compte réglé avec ses petits désordres et ne s'en tourmentait pas, sinon quand il avait sujet de craindre qu'on



pût découvrir ses fredaines et en référer au conseil de l'école. C'est pourquoi il ne faisait jamais de Frêtes son terrain de chasse.

Comme il ne répondait rien, M<sup>lle</sup> Favre poursuivit, après un silence.

— Pourquoi ne voulez-vous pas vous en remettre à moi du soin de votre guérison ? Je sens, quelque chose me dit que je pourrais vous sauver de vous-même, de cette part de vous qui vous détruit.

— Mademoiselle, reprit-il gravement, j'ai eu l'honneur de vous dire que je suis attendu.

— Par qui ? par une fille ? Ah ! laissez-moi rire ! Une fille, vous, à cette heure ? Non, non, restez. Il me semble que j'ai encore beaucoup de choses à vous dire. Et vous, non plus, ne m'avez rien dit, vous n'avez rien lu, d'ailleurs.

— J'en ai lu assez, je crois, pour m'assurer que je serais un mauvais juge en cette matière. Je n'entends rien à la psychanalyse.

— Rien ? Mais ce n'est pas un traité que j'ai voulu faire, c'est un roman, une œuvre d'imagination, ou plutôt, non, une œuvre de sentiment.

— Oui, mais la matière m'en est si étrangère...

— Si étrangère ? Oh ! pourquoi voulez-vous vous abuser ? C'est de vous qu'il est question dans ce livre.

— De moi ? s'écria-t-il tout effrayé.

— De vous et de mille autres. Mais il me semble maintenant que je n'ai songé qu'à vous, sans vous connaître, en

l'écrivant. Vous êtes venu à propos pour m'assurer que je ne m'égarais point. Je vous avais deviné, prévu. Et vous aussi, ne le niez pas, vous m'avez distinguée d'abord. Vous me l'avez fait entendre par mille signes qui ne trompent point une femme. Nous étions destinés, providentiellement, à nous rencontrer. Vainement vous le niez, vainement vous vous révoltez. Cela aussi, c'est une réaction que nous connaissons bien. Je la prévoyais. C'est l'*Abneigungskomplex*. Mais je saurai, n'en doutez pas, je saurai vous imposer votre félicité, cette abondance qui vous est due et devant laquelle vous vous cabrez.

Elle s'était rapprochée de lui, leurs hanches se touchaient, elle cherchait involontairement la main pendante du jeune homme. Il s'éloigna d'un pas et la regarda bien en face :

— Ne craignez-vous pas, Mademoiselle, que votre zèle ne paraisse indiscret, voire compromettant, et qu'on n'interprète point à votre honneur ce mouvement de charité ? Il me plaît, du moins, de le prendre pour tel.

Elle eut un mauvais sourire, et, d'un air altier :

— Vous ne comprenez rien aux femmes, Monsieur Delimoges, et vous êtes plus grossier que je n'aurais espéré. Mais les hommes ne sont-ils pas tous incapables de supposer la vraie abnégation, eux qui en sont si dépourvus ? Allez, Monsieur, allez retrouver votre fille. Je souhaite qu'elle vous comble de joies, mais vous saurez mieux estimer un jour ce que vous avez dédaigné. Mon tour viendra, avec vos regrets. Au revoir, Monsieur.

Il s'en fut, fort allégé et cependant plein de colère, de dégoût, d'appréhension ; il ne doutait point que cette femme

dédaignée et furieuse ne dût mettre toute son ardeur à lui nuire. Mais cette obstinée ne donna point aussitôt la partie pour perdue. Elle essaya encore de nouvelles approches, plus prudentes, et ne se déchaîna en perfidies et en violences que du jour où elle désespéra de faire la conquête de mon ami.

Que désirait-elle au fond ? Le mariage, comme beaucoup de vertueuses entreprenantes ? Mais on soutenait qu'elle avait déjà manqué, par sa faute, plusieurs unions fort avantageuses. Peut-être seulement une liaison spirituelle qui eût contenté et son orgueil, et ce sentimentalisme incurable qui faisait éclater parfois toute l'armure de sciences dont elle prétendait se protéger.

## Chapitre V

### D'UNE CONFERENCE ET COMMENT LES FRÊTOIS COMMENCÈRENT LA CONQUÊTE DE M. DELIMOGES

La jeunesse de M. Delimoges effrayait le directeur, ses singularités lui paraissaient regrettables, et il souhaitait qu'il pût se corriger de son accent. Au fond, il l'estimait plus qu'il ne croyait lui-même, et il était fier de le posséder.

Un beau jour, il cita à son bureau le professeur, qui s'attendit à une mercuriale. Mais M. Dombresson, l'ayant fait asseoir en souriant, commença sur un ton solennel et paternel, avec des suspensions qui donnaient à ses propos les plus insignifiants un certain tour oratoire :

— Vous ignorez, sans doute, Monsieur, qu'il est d'usage... dans notre ville... que les nouveaux professeurs... présentent à la population... cultivée... l'hommage... de leur savoir... de leur talent... de leur éloquence... (Il souligna ce dernier mot d'un sourire de complice, car il se piquait lui-même d'être beau parleur). N'auriez-vous point à nous proposer... quelque sujet de conférence... qui serait susceptible... d'intéresser notre public... Nous avons ici des personnes... instruites et... de goûts... distingués... et ne croyez pas que la littérature soit... étrangère aux préoccupations des Frêtois... Bien des gens vous sauront gré... de les mettre

au courant... d'une question... d'actualité littéraire... Vous connaissez sans doute *Mademoiselle de la Seiglière*... Je l'ai fait jouer... (Oh ! il y a de cela quelques années) avec un très vif succès... à notre groupe théâtral... Il y a de cela quelques années... Vous pourriez nous parler d'un écrivain plus récent... Je sais que les jeunes gens ne s'intéressent plus... à ces... vieilleries... et je regrette que les classiques tombent dans l'oubli... Ils constituent encore l'étude la plus profitable... pour former... l'intelligence et le cœur... Mais que diriez-vous de... René Bazin (et comme M. Delimoges réprimait une grimace, il ajouta très vite :) ou d'Anatole France... Il est très actuel... Oh ! je ne vous commande pas... Anatole France, ou bien un autre... On donne vingt francs... Hum ! je sais que c'est peu... Mais la reconnaissance du public vous sera acquise... et vous ne sauriez méconnaître l'intérêt... qu'il y aurait pour vous... à prendre contact avec lui... en méritant bien... et de la cité... et des belles-lettres... auxquelles je vous sais... plus que personne... attaché... D'ailleurs... vous êtes parfaitement libre... et personne ne pourrait vous contraindre.

M. Delimoges dit qu'il y songerait et n'y songea guère. Comme sa réponse tardait, M. Dombresson revint à la charge, se fit plus pressant :

— Vous auriez... mauvaise grâce à vous dérober... à cette occasion... de vous faire connaître avantageusement... D'ailleurs vous n'avez rien à craindre... On saura vous apprécier... Réfléchissez-y... sérieusement.

Quinze jours plus tard, M. Delimoges annonça au directeur le sujet de sa conférence.

— Je parlerai de Paul Claudel.

M. Dombresson le regarda fixement entre les deux yeux, avec une anxiété tout à fait comique, et comme si on lui eût dit :

— Demain le feu sera mis au collège.

— Paul Clodel, dites-vous... Pensez-vous que cela pourra... Mais oui, très bien... Hum ! Clodel ?... Paul Clodel !... Certainement... ce sera très... intéressant... de vous entendre parler de Paul Clodel.

Il lui eût été difficile d'avouer qu'il ignorait ce nom, parce qu'il est fâcheux pour un supérieur de paraître inférieur en quelque chose, comme si de grandes qualités d'administrateur et de pédagogue ne pouvaient paraître dans tout leur lustre que si elles sont associées à la connaissance du calcul intégral, par exemple, ou du droit canon. Il ne raisonnait pas trop mal, d'ailleurs, et pour en imposer aux simples, il convenait d'affecter de ne rien ignorer. Je me souviens de l'espèce de désarroi où tomba un de mes jeunes camarades d'école, le jour où il apprit que le directeur du collège ne savait pas le grec, tandis qu'un des professeurs le savait (c'était justement le professeur de grec).

M. Dombresson se piquait d'ailleurs d'être au courant du mouvement littéraire contemporain et, bien que depuis quinze ans il ne fit guère que relire, quand il en avait le temps, ce nom de Clodel, qui ne lui disait rien et qu'il n'avait jamais rencontré, lui donna de l'écrivain qui le portait une opinion peu avantageuse, laquelle devait, au surplus, se confirmer bientôt.

Mais ce Clodel le mit d'abord de méchante humeur en l'embarrassant de curieuse façon. Quand il lui fallut envoyer au *Courrier des Montagnes* l'annonce de la causerie, il se trou-

va pris au dépourvu. Il doutait de l'orthographe du mot : était-ce Clodel, ou Claudel, ou peut-être Clodelle. Un dictionnaire encyclopédique qu'il consulta se taisait sur le personnage, quelque page qu'on interrogeât. Il fit appeler M. Delimoges.

— Vous avez oublié de me remettre le titre exact de votre conférence.

— C'est : *Paul Claudel*. Je vous l'ai dit.

— Comment ? Rien de plus ? Je pensais... Enfin, comme vous voudrez, Monsieur Delimoges. Il faudrait aussi me rédiger un petit communiqué, une petite notice qui mette en relief l'intérêt de votre sujet.

— Je vais vous faire cela séance tenante.

Et M. Delimoges griffonna trois lignes sur une feuille blanche.

« M. Désiré Delimoges, professeur, fera mercredi, à huit heures, dans la salle de la Croix-Bleue, une conférence sur le poète Paul Claudel. »

M. Dombresson eut un hochement de tête.

— Pensez-vous que cela suffise ?

— Sans doute ! Je suppose que Claudel est assez connu pour...

— Oh ! certainement, certainement... Mais pour les gens qui... Enfin, comme vous voudrez, Monsieur Delimoges.

Le jeune homme savait fort bien qu'il n'y avait peut-être pas deux personnes à Frêtes qui eussent entendu ce nom de Claudel. Mais il céda à son goût du cabotinage, et, faut-il le

dire, à son orgueil. Il verrait bien si son seul nom, à lui, ne serait pas suffisant pour rassembler la foule.

Le directeur ne put se retenir, pourtant, d'étoffer un peu ce texte aride, et M. Delimoges le retrouva, dans le *Courrier* du lendemain, qui avait prospéré jusqu'à ceci :

### *Conférence publique*

*M. Désiré Delimoges, notre sympathique et distingué professeur de littérature, donnera, mercredi, à huit heures, dans la grande salle de la Croix-Bleue, une conférence publique (et gratuite) sur l'illustre poète français Paul Claudel. Cette causerie sur un sujet si imprévu ne laissera pas d'être un régal pour les curieux et les amateurs de saine littérature.*

Tout ce qui se respectait à Frêtes vint au régal, et même ce qui se respectait moins. Les professeurs du collège défilèrent par le couloir, derrière M. Delimoges, comme les officiants d'un sacrifice solennel, et ils s'assirent sous le nez du conférencier, au premier banc, le seul qu'eût épargné la foule, selon cette discrétion ou phobie des bourgeois qui craignent toujours d'être trop près.

M. Delimoges commença d'une voix mal assurée :

« Tout l'univers, a dit Paul Claudel, n'est qu'une machine à mesurer le temps. Dans cette vue, considérons les instruments humains qui ne sont que la copie, sans savoir, de l'horloge totale et l'inclusion dans une boîte, au moyen d'ancres et de pignons, de cette même force qui fait rouler les grands chars de la lune et des autres Dieux. Trois organes l'y agencent... »



Il continua un moment de citer, et les choses à peu près claires pour ces horlogers (bien que *l'inclusion* les déroutât, comme aussi *les grands chars de la lune et des autres dieux*) peu à peu allaient se troublant ; et tous ces gens qui avaient levé la tête aux premières notes de cette *captatio benevolentiae* (la seule politesse que Delimoges fit à son public) le regardèrent dès lors avec une fixité interrogative et toujours plus anxieuse, comme ceux qui doutent de comprendre, jusqu'au moment où ils se relâchèrent de leur attention, et laissèrent retomber leurs regards, avec des soupirs, et errer autour d'eux, sur les chapeaux des dames, sur le piano dans sa fourre verte, sur les inscriptions édifiantes des parois : *Dieu est Amour – Le salaire du péché, c'est la mort*. Ils avaient l'air, en leur angoisse, de quérir de l'aide, et, comme poussés en trahison dans un guet-apens, ils regrettaient leur soirée perdue.

Déjà ceux qui lisaient un peu et avaient fait leurs classes, commençaient de trouver ce Claudel précieux, et l'accent de M. Delimoges renforçait encore cette impression de sa bizarrerie adventice. Il leur eût fallu, pour comprendre, plus de temps que n'en laissait le débit trop continu du professeur et une sorte de commentaire perpétuel filé dans le texte même de la conférence.

Ils auraient été tout aussi embarrassés si on leur avait parlé de Dante, d'Eschyle ou de Shakespeare. Mais comme ils les avaient entendu vanter de loin comme de grands génies, ils auraient confessé modestement que ceux-là étaient trop hauts pour eux. Mais dès qu'il s'agissait d'un personnage aussi obscur et minime que Claudel, personne ne fit cette réflexion. Et on le rangea d'abord dans la catégorie des écrivassiers prétentieux qui se travaillent à paraître originaux.

Ainsi jugèrent ceux qui se piquaient de quelque chose à Frêtes. Les autres, qui étaient venus pour se divertir et estiment un conférencier sur le nombre de ses coq-à-l'âne et de ses calembours, flottèrent sans relâche dans le plus morne ennui, pendant une heure et demie qu'il eut la cruauté de faire durer sa causerie. Tout au plus, s'enhardissaient-ils à rire un peu, mais sans courage de se divertir franchement, à quelque citation qui leur semblait particulièrement burlesque : « Qu'un être doué d'une voix intelligible captive l'exhalaison de la terre et le rot de l'abîme » ; – aux phrases bizarrement compliquées et insolites de termes : « Voici soudain, quand le poète comblé de l'explosion intelligible, la clameur noire de toute la vie nouée par le nombril dans la commotion de la base, s'ouvre, l'accès faisant sauter la clôture, le souffle de lui-même violentant les mâchoires coupantes, le frémissant Novénaire avec un cri » ; – ou bien : « La panoplie monstrueuse de hallebardes et d'écus qu'il brandit à ses poings d'Hécatonchire<sup>2</sup> » ; – ou encore à ce passage qui fit éclater bruyamment les jeunes voyous et sortir d'indignation une bigote : « Quelqu'un, la jambe de son pantalon retroussée jusqu'à la hanche et montrant le vésicatoire qu'il porte fixé par une feuille sur le plat de la fesse, pisse contre son mur, près de sa porte ouverte. »

(Quelques-uns, cependant, comme on verra, conçurent de Claudel et du conférencier qui les introduisait en une si neuve perspective, une opinion plus favorable).

---

<sup>2</sup> Trois géants (Cottos, Briarée et Gyès) pourvus de cinquante têtes et de cent bras, frères des Titans et des Cyclopes dans la mythologie grecque. (BNR.)

Mais aussi, quel diable poussait M. Delimoges à attaquer ainsi, devant ces pauvres gens, les redoutes de l'*Art poétique*, qui l'embarquait dans les Hymnes catholiques, encore tout engeigné<sup>3</sup> des grandes Odes ? Et s'il chercha les sources de cette sublime inspiration, quelqu'un fut-il assez vaillant pour battre avec lui le maquis et assez heureux pour reconnaître, au terme de la quête, et situer à leurs places, tels noms qu'il leur jetait, insolites ou de cocasse sonorité, dont ils s'amusaient en passant, comme peuvent faire, des os trop massifs, les jeunes doguins encore mous ? Si jamais conférence, conçue en quelque sorte hors du temps et au mépris des auditeurs, lassa, accabla, fit soupirer d'impuissante détresse un public venu sans défiance, ce fut celle-là. Et dix fois, comme le causeur prenait un temps, de même que certains prédicateurs inconsciemment perfides et sadiques font, en s'interrompant, soupirer de délivrance et tirer les mouchoirs, et même se moucher à moitié les imprudents, déjà les femmes rajustaient leurs chapeaux et palpaient au dossier leurs jaquettes ; et M. Delimoges reprenait dans un brouhaha commençant, qui se calmait au bout de quelques secondes, comme impatient de l'étouffer.

Cependant il lisait avec une croissante angoisse, précipitant son débit, et ce fut pour les jeunes marauds de l'arrière un amusement imprévu que cette volubilité accélérée, cette dégringolade de syllabes étranges, et ils écoutèrent la fin de la conférence avec la même sorte de joie que le boniment d'un marchand forain de bretelles « extensibles, Messieurs, de Nevers jusqu'à Babylone et de Yokohama jusqu'au Massachusetts ». Ils admiraient en sportifs cette performance, un

---

<sup>3</sup> Dupé, trompé. (*BNR.*)

peu goguenards toutefois, car si la pétarade plus serrée d'une motocyclette leur donnait une grave et sérieuse volupté, ils ne regardaient que comme une pitrerie ce que Claudel précisément eût appelé « une ébullition de voyelles ».

Une telle métaphore et d'autres, aussi surprenantes, faisaient craindre à ces braves gens que ce poète n'eût pas tout son bon sens. Et l'impression que leur laissa la conférence, c'est que Claudel était une sorte de loufoque grandiloquent, et qu'il fallait être aussi jeune et bizarre que le professeur pour l'admirer sérieusement. Quand il serait calmé et revenu au vrai, il comprendrait que personne ne l'emporte sur Victor Hugo, ou que l'*Élégie aux nymphes de Vaux* est le chef-d'œuvre de la langue française, comme l'enseignait depuis trente ans M. Dombresson.

M. Delimoges, ayant serré les mains de ses collègues et écouté dix fois un compliment rituel : « Mes félicitations, Monsieur, c'était très intéressant », se retira dans la cohue des délivrés, qui se détournaient encore pour juger de sa contenance. Il entendit qu'on proférait derrière lui, d'une voix lente et triste, et qui jurait grotesquement avec le sens des paroles :

— Ce qu'on s'en fout, de sa philosophie !

Il reconnut le pasteur Vuille-dit-Bille, dont le sérieux consterné stupéfiait ses catéchumènes et qu'on appelait *la Gouttière* pour la lenteur de son discours.

Presque aussitôt, il fut happé dans le vestibule par un long personnage affairé, renflé par le milieu et cruellement laid, qui lui parla avec une alacrité commerciale et souriante, comme s'il allait déballer un lot de pochettes ou de rasoirs

de sûreté, en le couvant de ses petits yeux de cochon électrique, sous le lorgnon qui tremblait perpétuellement :

— Monsieur le professeur... Permettez... Excusez-moi si je me présente... Pigeon de la *Véga*... C'est la première fois que j'ai l'honneur de vous rencontrer... On m'avait parlé de vous... et de vous admirer... Monsieur Huguenin que vous connaissez... votre collègue Huguenin... Très remarquable, votre conférence, très construit... Ah ! la littérature ! Mes premiers enthousiasmes, mes premiers rêves, mes erreurs de jeunesse... Très remarquable !... Mais les affaires, les affaires, les exigences de l'estomac... (M. Delimoges regardait le gilet de Pigeon et fut frappé de la justesse de cette remarque). Je ne connaissais pas ce Claudel... Très bel écrivain... Consul, dites-vous ?... Ambassadeur ?... Ah ! très bien !... Tous les diplomates n'ont pas rapporté de Chine de pareilles impressions... Observateur très original...

Ici s'insinua M. Jeannet, le professeur, qui dit d'une voix blanche, timide, toute humble et soumise :

— Excusez-moi si je vous interromps. C'est si passionnant, la littérature. Mais M. Delimoges doit mourir de soif. Quand on a tant parlé ! C'est un usage que la Commission des Conférences offre aux gracieux causeurs (il mettait dans l'inflexion de certains mots beaucoup d'ironie méchante) le vin de l'amitié. Vous plairait-il de passer au Cercle ? Vous pourrez continuer, devant une bouteille de blanc, vos profondes dissertations. À moins que vous ne préfériez le rouge ? Vous nous accompagnez, M. Pigeon.

— Pardonnez-moi ; mes opinions me défendent... (Ceci sur l'air du *vade rétro*, mais avec l'accent d'un homme qui trouverait Satan assez séduisant).

— Allons, Monsieur Pigeon, nous savons que vous êtes un bon libéral. Mais notre Cercle n'a pas de couleur...

— Je croyais... cependant...

— Vous êtes mal renseigné... Tenez, vous vous y trouverez avec M. Duplain, qui est aussi bon libéral que vous.

— Enfin, puisque vous me garantissez que mes opinions auront toutes sûretés désirables...

— Soyez tranquille, nous ne mangeons pas du libéral. Trop coriaces, ces bédouins-là !

Au Cercle se trouvèrent, avec M. Delimoges, le pasteur Vuille-dit-Bille, M. Dombresson, M. Sandoz, propriétaire de la NIKE, le docteur Lequin et sa femme, et quelques collègues du professeur.

— Vous devez être bien fatigué, disait M. Jeannet, sur un ton de commisération vraiment comique. C'est que vous vous en êtes donné ! Je ne suis pas versé dans la littérature, mais ce doit être un travail formidable de préparer une conférence aussi documentée. Pour nous autres simples mortels, c'était presque trop beau.

M. Dombresson releva le succès de la causerie :

— On a rarement vu autant de monde à une conférence littéraire. Vous fendiez des flots d'auditeurs.

Mais le pasteur Vuille-dit-Bille, assez fâché que M. Delimoges eût vanté un poète catholique, se donna l'air de chercher dans de profondes réserves de pensée, puis, hésitant, comme un examinateur qui veut courtoisement coller un candidat :

— Vous avez indiqué quelques-unes des sources catholiques de la pensée claudélienne... Il me semble que vous avez omis de nous en citer une... assez importante... Mais peut-être qu'elle crevait trop les yeux... Ne pensez-vous pas qu'il doive beaucoup à Pascal ?

Tout cela était débité sans heurts et, malgré les suspensions qui voulaient donner le change et faire croire à de l'incertitude, on sentait qu'il avait ruminé depuis un moment sa question, et qu'il était sûr de son fait. Il ajouta plus vite :

— D'ailleurs je n'ai pas étudié spécialement la question. Et vous concevez bien que je connais Pascal mieux que Claudel ; vous conviendrez que Pascal mérite un peu plus d'attention que... ce poète (?) que je persiste à trouver, malgré tout ce que vous en avez dit, assez fumeux. Enfin il m'a semblé... et certaines de vos citations corroboreraient mon opinion.

— Mon Dieu, je pense que Claudel a lu Pascal, tout comme vous et moi. Mais qu'il lui doive beaucoup, ou même qu'il lui doive directement quelque chose, c'est une autre question. Les rencontres que vous avez observées pourraient bien s'expliquer par le même fonds de pensée chrétienne où ils ont puisé l'un et l'autre.

M. Dombresson ne suivait pas très bien, mais il ne jugea pas de sa dignité de ne rien dire et, tout souriant, car le vin de l'amitié l'épanouissait :

— Ces poètes modernes sont bien remarquables, sans doute, mais je ne les comprends pas. Vous allez me trouver bien démodé ; mais je trouve que l'*Élégie aux Nymphes de Vaux* est le chef-d'œuvre de la langue française.

Et il commença de déclamer :

— *Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles ; Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles...*

Les vents et les étoiles, voilà ce que j'appelle de la poésie.

M. Delimoges l'étonna en l'assurant qu'il ne méprisait pas ce morceau.

— Mais, à propos de Pascal, vous connaissez la ballade sur Escobar, ajouta-t-il en regardant malignement M. Vuilledit-Bille.

L'autre s'embarrassa :

— De Pascal ? Je ne savais pas que Pascal eût composé des ballades.

— Je vous parle de la ballade de La Fontaine.

Le vaniteux pasteur se tourna vers Plateau :

— Est-ce que vous faites lire Claudel à vos élèves ?

— Claudel, oh ! non, dit-il avec un gros rire, nous avons mieux à faire.

Cependant M. Sandoz, qui causait avec Pigeon, interpella le professeur sur le verset claudélien.

M. Delimoges admira cette curiosité d'artisan et trouva M. Sandoz moins sot que les intellectuels qui l'entouraient. Il allait le satisfaire, quand M<sup>me</sup> Lequin, la très brune, et fine, et éventée Suzanne Lequin, manifesta une autre curiosité :

— Vous avez parlé, en passant, de Rimbaud, et ce que vous en avez dit me donne envie d'en savoir davantage. Ce devait être un homme bien singulier.



M. Delimoges raconta diverses anecdotes sur le poète des *Illuminations*, souvent interrompu par les questions de M<sup>me</sup> Lequin, qui flairait avec volupté les plus scabreuses.

Peu à peu, cependant, l'assemblée s'égayait. M. Pigeon commanda une bouteille de Sauterne, que M. Delimoges trouva bon. Le professeur parlait de Verlaine, citait de ses mots candidement cyniques, de ses plaisanteries tristes, quand M. Pigeon, profitant d'un trait un peu salé, hasarda le sien, dont il avait déjà éprouvé souvent l'effet comique :

— Tenez, Monsieur le professeur, tout instruit que vous êtes, je parie que vous ne connaissez pas l'écrivain français qui a introduit dans la littérature le souper aux tripes.

— Ah ! non, interrompit M. Huguenin, tu ne vas pas nous sortir cela ici !

— Et pourquoi pas ? Je suis sûr que M. le professeur appréciera la finesse.

Huguenin se mit à rire avec un air à demi-scandalisé, tandis que l'autre continuait :

— Le souper aux tripes a été lancé par Alfred de Musset.

— Comment donc ? dit Plateau, les yeux tout ronds.

— Voyons, vous connaissez le passage :

« Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage... »

— Dégoûtant, hein ? Monsieur Delimoges ? lança Huguenin.

M. Delimoges, que le Sauterne émoustillait, ne trouva pas cela dégoûtant, mais rectifia :

— Ce souper se trouve déjà dans saint Augustin.

— Saint Augustin ? Ah ? très intéressant ! Je vais noter cela sur mes tablettes, dit Pigeon.

— D'ailleurs, s'il faut être fidèle à la chronologie, celui-là n'est pas même le plus ancien. Les plus gros mangeurs de tripes rôties ont été les dieux d'Homère. Vous savez qu'on ne leur offrait guère que les entrailles des victimes. Et s'ils allaient si volontiers se goberger chez les Éthiopiens irréprochables, c'était apparemment pour changer leur menu.

— Très finement déduit, approuva Pigeon, ravi.

— Tu devrais bien, lui dit Plateau, analyser l'écriture de M. Delimoges. Je suis curieux de savoir ce que tu y découvriras.

— Si M. le professeur veut bien se prêter à cet examen, s'il ne juge pas cela indiscret, peut-être qu'avec mes faibles lumières...

M. Jeannet enveloppait son collègue du regard.

— Vous voyez, c'est gentil ici. Nous avons des gens intéressants. Mais on aime trop jouer. On pourrait parfois se voir quelques-uns, ceux qui aiment discuter. Quand nous présentez-vous votre candidature, Monsieur Delimoges ? Nous avons des revues. Pour se tenir au courant, il n'y a que les revues. Moi, j'aime bien la *Revue des Deux Mondes*. Mais je n'ai pas toujours le temps de la lire. Les numéros en sont trop épais.

Ce radotage baveux fut interrompu par M<sup>me</sup> Lequin :

— Oh ! monsieur, donnez donc une page de votre manuscrit à M. Pingeon. Ce serait intéressant d'entendre son diagnostic. Vous ne croyez pas à la graphologie ?

— Si, mais je ne crois pas à tous les graphologues.

— Merci, dit Pingeon vexé.

— Comment cela ? s'écria M<sup>me</sup> Lequin.

— Eh bien, je crois que les écritures sont significatives, tout comme les gestes, les démarches, les visages, les mains ; mais je pense qu'elles sont souvent malaisées à bien interpréter, que la graphologie est un art et que tous les graphologues ne sont pas de grands artistes, mais bien souvent de grands cabotins.

— Ah ! vous êtes aimable !

— Je ne dis pas cela pour vous. Et pour vous prouver que je fais confiance à vos lumières, je vais vous donner une page de mon manuscrit. Je vous avertis que ce n'est pas là tout à fait mon écriture naturelle et cursive. Je me suis un peu appliqué pour la rendre plus lisible.

Pingeon assura que cela ne faisait rien. Mais M. Plateau tira de son portefeuille une lettre dans son enveloppe.

— Voici ! J'ai ce qu'il vous faut.

Pingeon examina l'adresse, puis le texte. D'abord il ne proféra que des exclamations de joyeuse surprise, comme s'il faisait de prodigieuses découvertes. On le regardait avec une curiosité presque anxieuse.

— Ah ! tout à fait remarquable, ceci.

— Quoi ? demanda Plateau, un peu jaloux.

— Rien, ceci, le *j* minuscule.

— Qu'est-ce qu'il a de particulier ?

— Ah ! mais l'*S* majuscule est tout à fait étonnant !

— Montre donc !

Mais Pigeon prit soudain un ton qui tenait de la sibylle, de l'expert juré et du médecin pressé :

— Très grande intelligence, très souple, très originale. Beaucoup de culture et de goût. Peu de volonté, écriture de rêveur. Esprit contemplatif, théoricien. Nullement doué pour l'action. Le *j* minuscule, très talentueux. L'*S* majuscule, l'*S* majuscule... oui, vraiment... l'*S* majuscule, presque génial.

— Monsieur, vous vous jouez de moi.

— Je ne joue jamais, déclara Pigeon, très froid. Et pour prouver qu'il ne jouait pas, il continua en hésitant :

— Il y a bien quelques petites choses... C'est dommage !... Une écriture si remarquable. Il faudra surveiller cela, Monsieur Delimoges.

— Quoi donc ? crièrent plusieurs voix.

— Rien, rien, presque rien... Très beau type d'écriture... Rien !... Un peu de mesquinerie dans l'*e* final... Rien... Quelques minceurs, quelques petitesses... Surveillez cela, Monsieur Delimoges. Je fais parfois des découvertes semblables dans la mienne... Je me dis : Tiens, je ne savais pas cela, il va falloir me surveiller de ce côté... Voyez-vous, Monsieur le professeur, la graphologie est un excellent contrôle moral.

M<sup>me</sup> Lequin voulait savoir le secret de cet art. Pigeon l'instruisit en formules tranchantes :

— L'essentiel n'est pas d'observer tel trait particulier, tel détail isolé. Il faut composer. Le trait et le portrait ! Le portrait ! Voilà le principal. La graphologie est l'art du portrait.

M. Jeannet souriait avec persévérance, la lèvre supérieure étrangement retirée, au point qu'il semblait lui manquer toute une rangée de dents.

— C'est très intéressant, ce que vous dites là. Moi, j'aime bien les discussions. Vous voyez qu'on est très bien ici pour causer. J'espère que cette soirée ne sera pas la dernière que vous passerez dans ces lieux, Monsieur Delimoges.

Celui-ci crut qu'on le congédiait poliment et se leva pour partir. Mais Jeannet se récria :

— Vous ne vous retirez pas encore ? Vous avez le temps. Allons, rasseyez-vous.

Et tout en parlant, il jetait des coups d'œil désolés sur les verres vides. Il était en proie à un cruel malaise, ne pouvant se décider à commander la bouteille qui retiendrait M. Delimoges.

Ce fut Lequin qui le tira d'embarras.

— Allons, Monsieur, rasseyez-vous. Vous goûterez de notre Moulin-à-Vent. Madame, une bouteille de Moulin !

Et l'on entendit en écho, derrière le comptoir, la voix aigre et traînante de M<sup>me</sup> Progin :

— Une bouteille de Moulin, c'est ça, Messieurs.

Pourtant la conversation languissait. M. Delimoges était fatigué, il répondait brièvement au docteur Lequin, qui l'interrogeait sur ses études, sur ses travaux, à peu près comme il aurait interrogé ses patients sur leur diète :

— Ça va au collège ? Vous n'êtes pas trop surmené ? Vous travaillez tard dans la nuit ? Pas trop ? Ah ! très bien, vous avez raison.

Jeannet professait le goût des idées générales, comme on admire un luxe rare, coûteux et de peu de profit.

M. Dombresson, toujours solennel, même en ses gaudrioles, racontait des anecdotes, et, avec art, tenait suspendu longtemps le dénouement ou le mot de la fin :

— Le père Bise ! vous n'avez pas connu le père Bise ? Un drôle d'homme ! Vous avez de la chance, Messieurs, de ne pas enseigner le latin. J'ai remarqué que tous ceux qui ont enseigné le latin chez nous ont mal fini. L'explique qui voudra ! Celui-là, c'est sa femme qui l'a tué, une furie... Enfin, pour en revenir à nos moutons, le père Bise avait une capacité... comment dire ?... une capacité vésicale extraordinaire, et une force de propulsion... Il arrosait, la nuit, par les fenêtres ouvertes, les chambres d'un premier étage. Un soir que nous rentrions de la Ronde (Hum ! c'était un vaillant buveur de blanc, ça lui a fait du tort à la fin), voilà Leschot qui se met à lui dire : Tiens, je parie que ton jet ne m'atteint pas d'où tu es. L'autre se met en position : Je parie que si. Ils n'étaient pas à cinquante mètres, mais il y avait bien la longueur de la salle, davantage Tout d'un coup, voilà Leschot qui se met à crier : Eh ! mais, c'est que c'est salé !

On s'esclaffa : Il ne tarissait pas sur le père Bise, sur sa manière de figurer la Grèce : Une tétine de vache, – la Grèce

est la mère nourricière des arts et des sciences, – sur sa haine du froc. Mais M. Vuille-dit-Bille se leva, puis d'autres, puis tous.

Au vestibule, M<sup>me</sup> Lequin, frôlant Delimoges, lui murmura à l'oreille :

— Vous devriez me donner des leçons de littérature. J'aimerais lire avec vous les auteurs modernes.

Et M. Delimoges, défiant et lointain, de répondre :

— Je ne puis rien vous promettre, Madame, je suis fort occupé. Je réfléchirai.

Décidément, il n'aimait pas les intellectuelles.

## Chapitre VI

### DE QUELQUES EFFETS DE LA CONFÉRENCE

Quand on parla à M<sup>lle</sup> Margaux de la causerie de M. Delimoges, où elle n'était pas allée, elle leva en l'air ses longs bras et les laissa retomber aussitôt avec un profond découragement.

— Que voulez-vous ? dit-elle d'un accent désespéré, il n'a pas de bon sens.

M<sup>lle</sup> Favre, qui n'avait point renoncé à sa poursuite, et toujours assidue auprès de M. Delimoges, encore que plus soigneuse de lui cacher l'excès de sa fièvre, rapporta et le mot, et le geste. Elle voulut aussi avertir le jeune homme que personne n'avait rien compris à sa conférence.

M. Delimoges en fut vexé plus qu'il n'était raisonnable et si, en ce moment, il avait pu se voir avec lucidité, il se serait aperçu qu'il était déjà conquis par Frêtes, annexé et mêlé à la cité plus qu'il ne voulait, puisque l'opinion des Frêtois l'occupait tellement.

Mais déjà M<sup>lle</sup> Favre employait les consolations :

— Je vous admire de n'avoir point cherché à plaire à ce peuple stupide, et nos chers collègues sont encore plus imbéciles que tous les autres. Ah ! par exemple, vous pouvez vous flatter d'avoir séduit M<sup>me</sup> Lequin, une personne intelligente, celle-là, mais dont je vous conseille de vous défier, si vous tenez à éviter un scandale. Une femme fatale, et qui



rend bien à son mari les injures qu'elle en reçoit. Ils sont parfaitement délivrés l'un de l'autre.

En parlant ainsi de M<sup>me</sup> Lequin, M<sup>lle</sup> Favre observait attentivement le professeur, tout en se donnant un air distrait. Delimoges se demanda si elle ne voulait que l'éprouver, surprendre de lui si ça avait mordu, préméditant déjà sa vengeance, ou si, craignant qu'il pût s'abandonner à cette femme, elle le mettait sérieusement en garde contre elle, pour se réserver le bonheur de le conquérir. Il eût été plus surpris s'il avait su que M<sup>lle</sup> Favre était des premières à publier que la fatale brune et M. Delimoges avaient passé ensemble une soirée au Cercle républicain, qu'ils n'avaient cessé de se jeter des œillades d'intelligence, qu'ils s'étaient rapprochés et presque frôlés indécentement au corridor, qu'ils avaient pris rendez-vous ensemble et que le mari enfin était le seul qui n'eût pas trouvé scandaleuse une telle conduite.

— Mais il a d'autres chiennes à fouetter, ajoutait-elle, en faisant allusion à certaines calomnies qui circulaient sur les mœurs du docteur.

Elle espérait peut-être se préparer le champ libre et, en créant à M. Delimoges un alibi, détourner les regards de sa propre poursuite.

Le professeur rassura M<sup>lle</sup> Favre en termes ambigus, qu'elle interpréta mal, naturellement (ô Freud, ô constellations libidineuses, ô astronomie du subconscient !). M. Delimoges se plaisait à mystifier des gens plus naïfs que lui, mais autrement naïfs, et qui étaient en même temps plus pervers. Ce jeu n'était pas sans danger, et il en éprouva parfois les ennuis, quand il était pris au sérieux par des malintentionnés. M<sup>lle</sup> Favre crut qu'il déguisait son trouble et sa naissante passion, quand il lui répondit :

— Tiens ? une femme dangereuse, M<sup>me</sup> Lequin ? Cela devient tout à fait intéressant. J'ai hâte de la connaître mieux pour éprouver et mes forces, et ma fortune.

Pendant quelque temps il passa pour l'amant de la jeune femme dans le petit cercle des relations de M<sup>lle</sup> Favre. Mais comme on n'eut que peu d'occasions de rencontrer ensemble ces prétendus amants et jamais seuls, le bruit ne se propagea pas et finit par s'éteindre de lui-même.

Cependant M<sup>lle</sup> Favre résolut de lutter avec celle qu'elle prenait déjà pour sa rivale, et pour prouver au professeur qu'elle n'était pas moins intelligente et sensible que l'autre, revint à la conférence et l'étourdit de compliments. M. Delimoges n'éprouva que du dégoût à la voir ainsi précipitée dans la flatterie, d'autant qu'elle ne le louait jamais avec pertinence et pour les qualités dont il était le plus fier :

— J'ai surtout admiré la solidité de votre documentation. Vous avez traité votre sujet selon une méthode toute scientifique. C'était une gageure que de parler ainsi d'un contemporain, etc., etc.

Elle se mêlait d'ailleurs impudemment à l'excellence dont elle le louait. De si vaniteux éloges donnaient la nausée au jeune homme, et aussi cette promiscuité avec elle dans une fausse supériorité où elle essayait de le compromettre. Mais il sut mal s'abriter contre cette volée de palmes sèches. Il eut même la faiblesse indignement polie de lui parler en retour, avec une curiosité contrefaite, de sa thèse à elle qu'il avait, disait-il, commencé de lire (du roman, par une sorte d'entente tacite, il n'était plus jamais question entre eux).

Elle partit sur un ton modeste, puis se déchaîna sur cette piste, encouragée jusqu'aux plus assurées et tranquilles van-

teries, que M. Delimoges sollicitait en ricanant intérieurement. Mais quand elle essaya, encore une fois, de l'associer à ses travaux, il se déroba brusquement. Il n'entendait rien à ces matières et l'initiation serait trop longue. Il n'ajouta point que ni les charmes personnels de cette Diotime, ni les lumières qu'elle croyait répandre ne pouvaient lui promettre un noviciat agréable. Si M<sup>lle</sup> Favre le comprit, ce fut peut-être la raison pour laquelle elle s'avisa que ses occupations la réclamaient impérieusement.

À quelques jours de là, M. Delimoges reçut une visite qui devait avoir pour lui, comme pour son visiteur, d'assez graves conséquences. Un de ses jeunes élèves vint le trouver. Il s'était déjà fait remarquer du professeur pour certaines bizarreries, blondasse, ébouriffé, et parfois curieusement grimaçant : il semblait en classe, à la fois menaçant et craintif, comme une bête d'un autre climat, qui respirait mal dans l'air de Frêtes. Il témoigna pourtant, par son extrême déférence, que son nouveau maître l'avait séduit : il voulait lire Claudel, demandait par quoi il fallait commencer et où on pouvait se procurer ses ouvrages. M. Delimoges l'instruisit avec obligeance. Puis le jouvenceau réclama la faveur de le venir voir quelquefois, ce qui lui fut gracieusement accordé.

Le lendemain, M. Delimoges s'informa de son nouvel ami auprès de ses collègues.

— Ah ! JeanRichard, lui dit-on, cet écervelé ? Il ne promet rien de bon.

On lui parla de sa toquée de mère, qui se piquait de peindre et faisait habiller ses enfants pour le dîner, même quand on ne recevait personne. Ils étaient d'une bonne famille et de celle-là même qui avait produit cet ingénieux for-

geron, désormais légendaire, lequel se découvrit horloger et dota d'une florissante industrie sa montagne, un jour que lui fut proposée à réparer (par quelle providentielle et singulière rencontre ?) la montre d'un roué voyageur : cet oisif porta ainsi chez de laborieux campagnards, qui ne mesuraient pas leurs peines, sinon aux antiques clepsydras et aux cadrans solaires, ce merveilleux instrument qui lui permettait, à lui, de distribuer avec exactitude ses loisirs.

Le père du jeune JeanRichard était banquier, un gros homme inculte et d'assez insociable orgueil, et qui rêvait son fils homme d'affaires. Mais le joveuneau, curieux de lettres et d'autres tels ornements décriés, se rebellait contre les comptabilités et l'ennui du droit commercial, que lui débitait, article par article, selon le code des obligations, un avocat bellâtre qui n'avait jamais plaidé que d'office.

M. Delimoges prit en affection, peu à peu, ce jeune garçon, avec des méfiances. Elles étaient motivées, et tel éclat que je rapporterai confirma les plus fâcheux pronostics des bourgeois bien assis, ces tireurs d'horoscopes toujours infailibles. S'ils avaient connu un jeune Verlaine ou Rimbaud, ils auraient bien prédit à ces irréguliers une lamentable fin, et sans se tromper. Quant aux immortels poèmes poussés le long de ces dangereuses et louvoyantes vies, ce sont accidents qui ne comptent pas, inaperçus d'eux ; et, seul les frappe et les satisfait d'avoir bien deviné le destin qui châtie ces demi-dieux et leur fait payer leur grandeur.

Pour l'inquiet et hasardeux éphèbe qui se convia aux bonnes grâces du professeur, il devait trébucher aussi dans une catastrophe que je raconterai (non sans nuire, par ricochet, à son protecteur) avant d'avoir rien fait de remarquable et sans capacité, probablement, de le faire.

Un autre, à ce moment, chercha à se rapprocher de M. Delimoges et y réussit assez bien. M. Adalbert Maillard venait d'être nommé professeur. Il enseignait le latin, l'histoire, la géographie, la littérature. Et il pouvait arriver qu'il ne fût pas tout à fait incompetent. Il mettait alors dans sa classe une sorte de vie bizarre qui frisait le désordre et dont se tourmentait le directeur. Maillard était Frêtois, avec toutes les étroitesse, les ridicules, les préjugés de Frêtes qui eussent dû l'y rendre agréable. Malheureusement il ajoutait aux symptômes du délire collectif certaines extravagances toutes personnelles, qui le rendirent bientôt odieux à ses concitoyens, mais curieux et presque considérable à M. Delimoges. Celui-ci admirait un maître de français qui disait : des souliers *acculés*, une *luxure* de la hanche et des *circonlocutions* cérébrales. Avec lui, on était toujours surpris, après une phase de monosyllabes sirupeux, équivoques et prudents, de lui voir produire soudain un flot de paroles plus liquides et abondantes en postillons. Comme M. Delimoges lui parlait un jour d'un autre discoureur aussi incommode à ses partenaires, il s'écria avec un effroi comiquement joué :

— C'est qu'il vous lance de ces *fricandeaux* !

Il répéta plusieurs fois, dans la suite, cette absurde expression, dont il s'amusait prodigieusement, comme d'une trouvaille ; mais on ne pouvait pas savoir s'il ignorait le sens de ce mot de *fricandeu*, ou si, le connaissant, il jouissait de l'impropriété et du son, qu'il jugeait cocasse, de ces syllabes.

C'était un jeune homme d'un vilain blond, assez fade, avec de longs cheveux très tirés en arrière qui lui donnaient un air faraud et insolent et masquaient une grande timidité. Il n'avait point de nez et ses traits étaient si élimés que son visage semblait avoir été passé à la poudre d'émeri.

Le lendemain de la conférence, Maillard avait abordé M. Delimoges avec la politesse cauteleuse et maladroite d'un paysan qu'on introduirait dans une maison de maître, où il affecte de craindre de salir ou de casser quelque chose. Mais il serait assez heureux de renverser une crédence, s'il pouvait, sans qu'il lui en coûtât rien, et de réduire en miettes des bibelots dont il ne voit pas l'usage. Ce que le brave Maillard eût souhaité de démolir, c'était toute la conférence de M. Delimoges et Claudel, au surplus, qu'il jugeait la quintessence de l'absurde. Ses prémisses furent timides et respectueuses :

— Vous avez fait, dit-il, une conférence très curieuse, et, je dois le dire, tout à fait symptomatique.

M. Delimoges fut en peine de savoir ce que cela signifiait ; il devait en être ainsi tant qu'il n'eut pas la clef de la langue spéciale de Maillard.

— En quoi symptomatique ? Symptomatique de quoi ?

— Oh ! tout à fait symptomatique ! Mais ce qui me plaît dans votre Claudel (il se gardait bien de le faire sien) ce qui est admirable, c'est le prix qu'il attache aux valeurs morales.

M. Delimoges ne savait pas encore que *valeurs morales*, comme *symptomatique*, étaient un de ces clichés dont usait volontiers Maillard, et qui n'avaient pour lui aucun sens précis.

— Sans doute, répondit-il. Cependant, il a bien saisi aussi, et à plein poing, et bien transposé les belles réalités charnelles. Et son spiritualisme...

— Ah ! les valeurs morales ! Ne le niez pas, c'est ce qui vous a séduit dans Claudel. Les valeurs morales. Ah ! je l'ai

bien senti en vous écoutant. Ce ne sont pas ces images... éclatantes parfois... admirables, oui... quoique souvent d'une truculence, d'une vulgarité, je dirais presque d'une grossièreté... Ah ! je déteste ce *rot de l'abîme*... Ha ! ha ! ha ! le *rot de l'abîme*... Non, vous avez trop de goût, Monsieur, votre conférence était d'une si fine couleur intellectuelle... Non, avouez que vous trouvez cela atroce. Ce *rot de l'abîme*. Avouez que vous aviez un haut-le-corps en lisant ce passage. Moi, j'étais avec des dames, j'ai cru qu'elles allaient dégomber, euh ! vomir. Je leur ai dit : *Mais*, mesdames, qu'est-ce que vous avez ? *Mais* vous devenez toutes pâles (elles étaient vertes). *Mais*, est-ce que vous voulez que j'aille vous chercher un verre d'eau ? *Mais* remettez-vous. Ce n'est pas si grave que ça, après tout. Elles n'en revenaient pas. Ah ! vous pouvez vous vanter de les avoir joliment *emberlificoquées* ! C'est qu'elles dressaient l'oreille ! Elles buvaient vos paroles ! Elles me disaient : Comment est-ce que M. Delimoges, qui est si intelligent, peut s'aventurer dans ce maquis ? Je leur disais : Nous verrons comment il en sortira... Vous en êtes très bien sorti. Vous enjambiez les broussailles avec une élégance, avec une désinvolture... non sans vous écorcher un peu les jambes, avouez-le. Je disais à ces dames : Diantre, voilà le maquis qui s'épaissit (et il prenait un air consterné). Diantre, voilà qu'il s'accroche aux ronces. Je dois dire que vous voltigiez là-dedans d'une façon tout à fait réjouissante (ceci avec une mine souriante et badine). La Chine, les empereurs chinois qui descendent dans des souterrains, qui remontent, les gens qui s'enterrent à grands coups de bêche, les boutons à pression. Ah ! Les boutons à pression ! Ce que ces dames ont ri ! (et il riait). Je leur ai dit : Mais voyons, c'est une incongruité (et il prenait un air sévère). Puis les *hécatonchires*. Ah ! je déteste ce mot-là ! Pour moi, tout Claudel, c'est cela, des *hécatonchires*.

— Comment l'entendez-vous, Monsieur ?

Delimoges écoutait toute cette bizarre harangue, un peu abasourdi, mais très amusé et même plus flatté qu'il n'aurait fallu. Il ignorait encore que les discours de M. Adalbert Maillard ressemblaient à ces cryptogrammes qui se lisent à travers une grille. Quand on avait intercepté tous les ajoutés de l'imagination, il fallait encore interpréter ce qui restait. Delimoges devint d'ailleurs assez vite fort habile à ce genre de déchiffrement et se trouva muni d'une grille qui le décevait rarement. Jusque-là, ils n'avaient échangé que des rares et prudentes paroles, Maillard étant de ces timides audacieux qui, ayant longtemps hésité à mouiller un orteil, subitement, par légèreté, par caprice, par distraction ou par un faux calcul, se jettent en eaux trop profondes pour eux, sauf à se cramponner pitoyablement au moindre jonc qui s'offre à portée de leur main.

— Comment l'entendez-vous ? disait M. Delimoges, désarmé. Mais déjà Maillard se lançait dans de capricantes absurdités et Delimoges s'aperçut alors que son collègue n'entendait pas du tout ce mot *d'hécatonchire*, ou qu'il lui plaisait de l'affubler d'une signification fantaisiste et docile à ses variations.

— Un hécatonchire, oui, Claudel, c'est bien cela. Je me figure une plante bizarre, exotique, désarticulée, qui porte des fleurs merveilleuses, sans doute, et suaves, et d'autres pourries comme celles du cannellier. Et puis un hérissément de dards, un enchevêtrement de tiges rugueuses, enfin une plante monstrueuse, paradoxale, une fantasmagorie de plante, comme il y a dans le règne animal les poulpes, et ces bizarres insectes qu'on appelle comment ? ah ! oui, les musaraignes. En somme, une plante de maquis. Oh ! je conçois



qu'on aime le maquis. Dès que je vous ai vu, je me suis dit : Ce monsieur a une tête d'explorateur. Je ne m'étais pas trompé. Ah ! le maquis, c'est admirable. Vous connaissez le maquis de Mérimée ? C'est dans *Marino Faliero*, je crois.

— Vous voulez dire *Matteo Falcone* ?

— *Matteo Falcone*. Avec ces sacrés Italiens, on s'embrouille toujours. Ah ! en voilà un qui l'a éclairci, son maquis, illuminé ! C'est un jardinier du maquis. Quel art, quelle sobriété, quelle clarté ! En voilà un qui n'y mettait pas des hécatonchires, dans son maquis.

Subitement, son feu tomba comme sous le jet d'une douche. Il regarda sournoisement et avec insistance d'un certain côté, où M. Delimoges ne vit rien de remarquable, ne répondit plus que par monosyllabes étranglés, visiblement distrait et cherchant à s'échapper. Il parut tout soulagé quand son collègue le quitta.

M. Delimoges rêva un moment sur cette bizarrerie et fut plus surpris, le lendemain, quand Maillard crut devoir s'excuser d'un air emprunté, inquiet et presque hargneux, comme s'il craignait d'avoir trahi un secret, ou comme s'il niait, avec une mauvaise conscience, un crime qu'on lui imputait.

— J'ai senti tout d'un coup une fatigue, un accablement... Mes esprits m'abandonnaient. C'est ce sacré Claudel et son maquis.

Si M. Delimoges avait mieux connu Maillard, il aurait soupçonné que cette excuse, encore bien maladroite, avait été préméditée. Maillard était de ces faibles assez dangereux et déplaisants qui peuvent bien, par impuissance ou dans le feu de la colère, se jeter dans la plus grossière franchise,

mais qui mentent habituellement et emploient une moitié de leur vie à calculer, mesquinement et sans profit, parce qu'il leur suffit d'une circonstance minime, un mot qui les excite, un peu de vin, un degré de chaleur de plus dans la discussion, pour faire jouer le déclic qui lâche tumultueusement tout l'incontrôlé, tout le non surveillé dont ces natures impulsives sont les infatigables productrices.

Pourtant, le mensonge était, chez Maillard, plus habituel que la vérité. Et, de ce mensonge, la forme était double, sans qu'on sût toujours à laquelle on avait affaire : s'il était froidement prémédité, ou seulement un jeu bizarre, assez dangereux parfois, Maillard cédant à un entraînement dont il n'était pas le maître et qui le jetait dans ces élucubrations persévérantes, auxquelles son esprit n'était que trop enclin.

M. Delimoges le prit d'abord au sérieux, un jour qu'il lui rapporta une conversation qu'il aurait eue avec son directeur.

— Il me disait : Pourquoi est-ce que vous me fuyez ? Est-ce que je vous fais peur ? Vous avez l'air hostile. Monsieur, nous avons à collaborer. Serrons-nous les coudes ! — Je lui ai répondu : Vous en parlez à votre aise : Serrons-nous les coudes. Vos coudes, vraiment, sont trop pointus.

Et M. Dombresson, en effet, était fort maigre.

M. Delimoges restait ahuri devant une si vaillante grossièreté, d'autant qu'il savait Maillard plein de pusillanimité et de fausse prudence.

— Vous ne lui avez pas dit cela !

— Je lui ai dit cela textuellement.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il m'a remis à l'ordre. Il m'a dit : Je vous remets à l'ordre.

Ici, M. Delimoges commença à soupçonner le mensonge. On ne dit pas : Je vous remets à l'ordre. Et Maillard acheva de le désabuser, quand il se mit à festonner son propos.

— Je lui ai dit : *Mais*, Monsieur, vos coudes sont décidément trop pointus. Il vous est aisé de nous donner ce perfide conseil : Serrons-nous les coudes. *Mais* vous êtes un buisson d'épines, sans l'élégance du houx, ni les roses de l'églantier...

Et il continuait, de plus en plus fertile en métaphores. M. Delimoges feignait d'entrer dans son jeu et faisait s'enfermer le bavard.

Il n'affectait pas toujours la même facilité à croire, et un jour que Maillard, non sans dessein d'être agréable à son collègue, lui déduisait comment il avait rabroué M<sup>lle</sup> Margaux, Delimoges l'arrêta brusquement, sans parvenir à le ramener dans l'exacte vérité. Une telle voie droite et trop étroite ne pouvait être tenue longtemps par cet esprit titubant.

Quand Maillard lui vint motiver ainsi son brusque silence, M. Delimoges comprit très bien qu'il fallait substituer quelque chose à cette maladroite excuse. Il se réserva de le chercher. Du moins put-il observer pendant quelques jours les allures singulières de son collègue. Il évitait de le rencontrer, lui jetait en fuyant des regards obliques, haineux et craintifs. Il finit pourtant par se rassurer, à la grande satisfaction de M. Delimoges, qui se reprit à se régaler de ses drôleries.

## **SECONDE PARTIE**

### **Essai d'acclimatation**

#### **Chapitre premier**

### **DE L'HÔTEL DES TROIS ROIS ET DES INCOHERENCES DE MAILLARD**

M. Delimoges, après avoir essayé de l'hôtel de France, où l'on mangeait sur le bois de la table, puis de l'hôtel Terminus, où l'on mangeait sur la toile cirée, avait décidé qu'il prendrait ses repas à l'hôtel des Trois Rois, où les mages d'Orient, s'ils y étaient descendus, avaient dû obtenir qu'on les servît sur des nappes. L'usage s'en était conservé. Il trouvait charmant aussi le rite d'encenser la grande salle, après le dîner, au moyen de grains de genièvre fumant sur une pelle rougie. Les mages y avaient laissé quelque pacotille, eux, ou peut-être le Juif errant, ou encore des missionnaires protestants réunis en congrès ; et de même que les fabriques de Frêtes, la salle à manger des Trois Rois, qui ressemblait à un musée ethnographique, flattait l'imagination de M. Delimoges en l'induisant à toute sorte de projets d'évasion : d'énormes coquillages, devant les glaces profondes et opposées murmuraient comme au bord des mers natales ; des poignards japonais, dans leur gaine d'ivoire peinturluré, étaient accrochés très haut, pour que nul voya-

geur éméché ne fût tenté de s'en ouvrir le ventre. On voyait aussi des éventails chinois, des sagaies de Papous, des calebasses de Bassoutos, une peau de renard bleu, une énorme améthyste, un coffret de santal, et l'on faisait le tour du monde en faisant le tour de la salle. Le jeune hôtelier, qu'on appelait Friquet et qui était chasseur, avait ajouté à ce bric-à-brac exotique deux baïonnettes de l'armée suisse croisées sur la porte, des têtes de cerf bien encornées sur les miroirs et un coq de bruyère empaillé, sur une planchette, au-dessus du piano.

Les pensionnaires aussi semblaient, cette année-là, convoqués des quatre coins du monde, comme à une foire internationale. Il y avait un Portugais affairé qui injurait les garçons quand il était lui-même en retard, se vantait de se raser en trois minutes avec les lames Gillette, et dont M. Delimoges apprit, entre deux bouchées, à respecter la littérature lusitanienne et à prononcer correctement le nom de Camoëns ; – puis un mulâtre du Brésil, élève de l'école d'électricité, qui eut pour voisins deux Italiens anarchistes revenus de la République Argentine ; ceux-ci pariaient tous les soirs que personne ne mangerait plus vite deux cents grammes de fromage sans pain qu'eux ne boiraient chacun un litre de vin à la cuiller, comme un potage, quand ils ne pariaient pas que personne ne casserait, avec une canne, un œuf posé sur le parquet. On vit aussi, quelque temps, un bizarre et taciturne personnage à barbe rare, qui marmottait des prières sur son potage, protestait que l'inversion n'est pas un vice spécifiquement allemand, – et que tout le monde, après l'avoir cru mômier et sombre sectaire, proclama juif, quand on lui eut vu refuser du boudin. M. Plateau eût frémi, s'il avait connu la présence à Frêtes de cet impur.

Un petit jouvenceau du Trentin aidait les femmes de chambre à suspendre le linge dans la cour, et sans doute leur rendait-il encore d'autres services ; un jeune technicien de la Chaux-de-Fonds ne desserrait pas les dents, par orgueil plus que par timidité ; mais l'architecte rentré de Paris parlait pour deux, et ne parlait que politique, et un petit ingénieur assez novice au monde ne parlait que littérature et allait jusqu'à citer Rémy de Gourmont. Les horlogers parlaient de femmes et de montres et les mécaniciens de mécanique. Il passait sur la table des rafales de baragouin espagnol, portugais, italien, allemand, qui étouffaient toutes les conversations en français, au grand amusement de M. Delimoges. Il s'égayait aux hâbleries des émigrés, aux histoires de requins, de jaguars, de gauchos assassins par amour, par point d'honneur.

Le Parisien avait présumé deux ou trois fois à sa profession de foi socialiste, inquiet du silence sournois qui accueillait son *Leitmotiv* dissimulé dans d'autres thèmes. Mais comme un violon d'orchestre qui répète obstinément, avant les quatre coups de baguette sacramentels, un trait difficile, il attendait un signe, une injonction du major de table pour dévider toute sa partie. Ce signe lui vint effectivement du petit comptable qui occupait le haut bout et qui le traita un jour de défaitiste. Alors il s'élança, moins irrité que passionné de convaincre et l'on vit qu'il savait très bien son presto. Il ne fut approuvé que par les Argentins, lesquels, d'ailleurs, frustes et brutaux, trouvaient sa doctrine veule et trop théorique. Ils comprenaient que c'est une belle action que d'assassiner un souverain ou un président du conseil ; ils ricanaient quand éclata la grève générale, dont je parlerai, persuadés qu'il ne se ferait rien de grand, ni pillages de banques, ni égorgements de bourgeois : ils voyaient juste.

Cependant, à mesure que se prolongeait la guerre, les repas de l'hôtel perdaient en abondance et en délicatesse. Les trois services se réduisirent à deux. Un mois, il fallut renoncer au chevreuil, le mois suivant, aux lapins de choux. Plus tard il y eut les jours sans viande, et les pensionnaires s'indignaient des vaisseaux coulés ; puis vint le régime des cartes : ils plaignaient la cathédrale de Reims, la bonne ville d'Arras. La saccharine se trouva falsifiée et ils vouaient aux balles les accapareurs, le gouvernement complice. Le pain s'alourdit de terre glaise, on rationna les pommes de terre. Ils mesuraient aux angoisses de leur ventre la durée réelle de la guerre. Et tous ceux qui en avaient accueilli le début avec une curiosité avide, avec presque un peu de joie inquiète (enfin il va se passer quelque chose, sans trop de dangers pour nous) maintenant s'effrayaient que l'aventure se prolongeât, qu'elle tournât décidément au sérieux. Quand, par hasard s'offrait pour eux, entre dix, entre quinze, entre quarante, un jour de demi-bombance, ils piochaient dans les plats avec une hâte un peu lâche, avec la crainte d'être dépouillés, avec une joie pourrie d'un obscur remords. Ceux du bas bout suivaient tristement le progrès de la terrine, la ruine rapide des beaux édifices et supputaient les échelons en se demandant ce qu'il leur resterait à se mettre sous la dent. Mais on apportait d'autres plats qui devaient les atteindre presque intacts et leur visage se rassérénait.

Ils envièrent à M. Delimoges un festin plus somptueux, quand sa place, un soir, se trouva vide et qu'ils le découvrirent à la table des hôtes de passage, entre ses collègues. Ils entendaient les murmures des professeurs et voyaient passer, très loin d'eux, et dans le miroir extrême, les premiers plats du dîner.

Les maîtres du collège avaient coutume de se réunir, les examens terminés, dans quelque auberge décente. Ils y jouaient aux cartes, tout l'après-midi, faisant durer les flacons, jusqu'au souper que M. Plateau procurait honnête et qu'ils savaient embellir de vins dignes. M. Delimoges avait méprisé une fois cette réjouissance que consacrait un usage vénérable. Mais déjà il ne lui était plus permis. Déjà il était lié par mille petits services prêtés et rendus, par les complicités que créent les bavardages, par les confidences impatientement écoutées et qui voulaient être payées de retour : elles l'étaient, mais sans usure.

Il regarda donc jouer aux cartes, assez mélancoliquement, une heure ou deux (car les joueurs ne parlent guère), puis se promena avec Maillard, qui ne jouait pas plus que lui et indisposait les plus appliqués par ses saillies.

M. Delimoges s'égaya de son extraordinaire bavardage :

— Le Fatum me poursuit, s'écria-t-il dès qu'ils se furent éloignés de l'hôtel, le Fatum est sur moi.

M. Delimoges resta perplexe. À peine revenu d'une première méprise, il craignit d'interpréter mal, une seconde fois, ce mot si équivoque à Frêtes, de Fatum. Il attendit que vînt l'éclaircissement. Maillard ne se pressa pas de le fournir, souriant de l'embarras de son collègue :

— Vous êtes trop fin, poursuivit-il, vous avez trop le sens des nuances, vous entendez trop bien les choses à demi-mot pour ne point me comprendre. D'ailleurs, vous l'avez remarqué aussi bien que moi : le Fatum me persécute.

M. Delimoges l'assura qu'il n'avait rien remarqué et le pressa de s'expliquer sur le Fatum.



Maillard éclata de rire : il jouissait prodigieusement de sa dernière invention et de tenir l'autre en suspens.

— Ah ! c'est qu'il est agile, ce sacré Fatum, toujours vert et ingambe. Vous le croyez là-bas, il est ici qui vous épie.

Et comme on entendait sonner des pas assez loin derrière eux, Maillard se détourna brusquement, rajusta son lorgnon, inspecta la route. Il n'y avait que deux petits mécaniciens en salopettes bleues. Maillard parut se rassurer. Pourtant, quand les enfants les rejoignirent, il baissa la voix, puis se tut et s'arrêta pour les laisser s'éloigner.

— Allez, il a beau être vieux, il a beau être immémorial, le Fatum n'est pas décati. Il est de chêne, ce bougre-là, et méfiant ! Il nous met tous dedans. Ah ! son petit œil gris ! Que je voudrais le lui crever ! Avec son air impassible et son profit de statuaire (il voulait dire sculptural) il nous tient tous, il nous hypnotise. Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il ressemble à Montesquieu ?

— Qui ? le directeur ?

— Ah ! le vieux père fouettard, nous sommes tous des marmots devant lui. Il a toujours raison de tous, le *pater conscriptus*, dans sa chaise curule. M<sup>lle</sup> Favre me disait d'autre jour : Est-ce qu'on ne va pas la dégommer, la vieille baderne ? Depuis le temps qu'il se raccroche aux branches... Ha ! ha ! ha ! — Je lui ai répondu : *Mais*, Mademoiselle, comment est-ce que vous parlez ? Est-ce que vous savez ce que c'est que ce Fatum ? Est-ce que vous savez qui vous êtes, vous ? *Mais* vous êtes une larve, Mademoiselle ; *mais* ce Fatum-là, c'est un chêne. Avec les branches de ce chêne, on fera bien cinquante cercueils pour vous et vos pareilles. Et elles repousseront toujours, comme l'hydre de Lerne.

— Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— Elle n'a rien répondu... Elle a répondu...

— Allons, Monsieur, vous ne lui avez rien dit de tout cela...

— Non, je ne lui ai pas dit cela. Je lui ai dit : *Mais*, Mademoiselle, vous êtes une souris. Lui, c'est un chat-tigre, un loup-cervier. Il ne ferait de vous qu'une bouchée. Est-ce que les loups-cerviers mangent les souris ?

— Je ne sais pas.

— Enfin, j'ai peut-être eu tort de dire un loup-cervier. Qu'est-ce que vous auriez dit à ma place ?

— Je ne sais pas.

— Comment ? vous ne savez pas ? Vous savez fort bien... Enfin voilà mon père Pestalozzi qui s'amène. Je donnais une leçon magistrale : une veine, un perlé de la voix, un fini dans l'interprétation, un bonheur d'expressions, une rondeur de gestes et cette majestueuse douceur dans le regard qui me vaut parfois une conquête. Vous l'avez remarqué ?

— Non, je n'ai rien remarqué.

— Comment ? vous n'avez rien remarqué ? Enfin, vous le verrez un jour. Les Myrmidons ne bougeaient pas.

— Les Myrmidons ?

*Myrmidons*, dans l'idiôme de Maillard, signifiait alors les écoliers, avec une idée particulière de grouillement (Un jour qu'ils s'étaient arrêtés devant une fourmilière, Maillard avait dit, par extension : Regardez-moi ces Myrmidons, comme ils travaillent !) Quand il ne rencontrait qu'un ou deux élèves à

la fois, il les appelait des *Gitons*, par une autre bizarrerie, et qui eût été dangereuse pour sa réputation, si quelqu'un, à Frêtes, avait connu ce petit héros très infâme. L'ignorance publique le sauvait d'un décri que, d'ailleurs, il n'eût point mérité. M. Delimoges admirait fort ces fantaisies linguistiques qui annonçaient quelques lectures curieusement élaborées par cette imagination de mythomane.

À la question de son collègue, qu'il interpréta mal, Maillard affirma plus péremptoirement, comme s'il se fût agi d'un miracle incroyable.

— Les Myrmidons faisaient un silence de mort ! Voilà mon vieux Charlemagne qui entre. Il se tient au fond de la salle, il me regarde avec un sourire débonnaire, le monstre. Je m'interromps. — Continuez, je vous prie. — J'hésite un peu, mais je me dis. Attends, vieille cosse, je m'en vais te damer le pion. Tu connaîtras Maillard. Je pars en guerre, je le foudroie de mes périodes, j'enfonce tout. Le vieux Pestalozzi ouvrait des yeux tout ronds. Un murmure d'admiration s'élevait de toutes parts. J'entendais les Myrmidons qui chuchotaient : Qu'est-ce qui lui prend ? Il a le mors aux dents ! Il nage dans les étoiles ! Il est admirable ! Je conclus par une formule définitive : Les *Contemplations*, c'est l'épopée magnifique d'une conscience qui s'élève, à travers la douleur, jusqu'à la vision des réalités éternelles. Voilà mon vieux frigorifié qui s'avance : Il était sous le coup : — Vous devriez profiter des excellentes leçons qui vous sont données, vous devriez faire honneur à vos maîtres, qui s'efforcent de vous inculquer les beautés éternelles de la littérature... Hm ! les *Contemplations* ! Est-ce que vous savez bien le sens de ce mot : contemplation ? — Silence de mort : — Ils sont stupides... Contemplation... Est-ce que vous ne connaissez pas un autre poète romantique, l'auteur d'un recueil dont le titre

est analogue à celui-là ? – Voilà le petit Muller, qui s'écrie : Lamartine ! Les *Méditations* ! Ah ! je l'aurais bien embrassé, ce petit Muller. C'est qu'il est intelligent. Un esprit agile au milieu de ces buses. Qui est-ce qui aurait eu l'idée de répondre : Lamartine, *Méditations* ?

— Hm ! est-ce que vous savez la différence qu'il y a entre une méditation et une contemplation ? – Ils ont pataugé. Ah ! ces sacrés distinctions ! Je les ai en horreur ! Est-ce que vous soupçonnez ce qu'il voulait ?

— Il me semble que oui. Et sa remarque ne me paraît pas trop sottre. Elle pourrait être un point de départ pour définir et opposer l'inspiration des deux poètes.

— Ah ! si vous voulez. J'avais des éblouissements, mon habit me gênait aux entournures. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

— J'aurais tâché d'aider les élèves.

— Mais je ne savais pas ce qu'il voulait, cet infâme Saturne.

— Eh bien, j'aurais pris le vent.

— Ha ! ha ! ha ! Voilà un admirable conseil : j'aurais pris le vent. *Mais* il n'y avait pas de vent, pas un souffle, pas la moindre petite brise. C'était le calme-plat, toutes les voiles pendaient inertes... Est-ce que vous avez lu les *Mémoires d'Outre-Tombe* ?

— Oui, sans doute, je vous l'ai déjà dit. Pourquoi cette question ?

— Un livre admirable, le chef-d'œuvre de Chateaubriand.

— Vous ne m'en parliez pas sur ce ton l'autre jour.

— Comment ? Je vous ai toujours dit : *Les Mémoires d'Outre-Tombe* sont l'œuvre la plus vivante, la plus substantielle, la plus variée de Chateaubriand.

Il renchérit sur ses louanges, non sans convenance d'ailleurs, quoique sans précision, ce qui fit supposer à M. Delimoges qu'il en parlait d'après un autre, dont il respectait l'opinion.

Il fallut rentrer pour le dîner, qui commença dans l'aménité générale et une grande douceur de conversation, avec des rires retenus, lesquels préludaient *mormorando* à de plus sonores trompettes. Ces Messieurs voulaient donner de leur savoir-vivre un bel et profitable exemple aux pensionnaires, aux hôtes attardés, qui leur jetaient des regards pardessus leurs assiettes et s'informaient auprès des garçons de la nature et de la qualité d'une aussi solennelle réunion. Parfois, quelques rires un peu plus hauts battaient de l'aile, comme des pigeons familiers, dans la cour semée de graines, s'élèvent à peine et retombent aussitôt pour picorer.

Mais quand furent dépassés, et le vol-au-vent accueilli avec une joyeuse et mesurée approbation, et les truites au bleu, dont il sembla, à lire sur les visages la profonde surprise et le pénétrant bonheur, que l'univers eût été moins parfait, si elles n'étaient pas venues et précisément à cette place, — comme le troisième service, plus résistant, succédait, pour de moins vierges appétits, avec une nécessité moins évidente et comme une solution moins élégante du problème qui les occupait, il se fit des trêves plus longues à la mastication, les verres s'épuisèrent plus vite, et, les derniers étrangers ayant quitté la salle, comme alors régna seul sous le lustre et pouvait rayonner, jusqu'aux profondeurs

éteintes, ce lumineux cénacle, il prit conscience peu à peu de sa royauté incontestée et solitaire, et il sut remplir de ses voix nombreuses l'immense pièce, et bannir des angles les plus reculés le silence neutre et rebelle.

C'est alors que surent montrer ce qu'ils valaient, et le rire de M. Huguenin, et les véhémences de Plateau, essentiellement homme d'action, selon le *portrait* graphologique de Pingeon, et merveilleux entraîneur (mais Pingeon se trompait, par trop de simplification arbitraire : il négligeait de regarder à la qualité d'intelligence du bonhomme, et quand Plateau se trouva effectivement mêlé à l'action, il ne fit que des gaffes, et ce prétendu entraîneur était en réalité entraîné, et toujours plus loin qu'il n'aurait fallu). Du reste, Plateau, quand il parlait, de son propre aveu, ne prétendait qu'à la véhémence et on l'entendait clamer : Je proteste avec véhémence, j'approuve avec véhémence, ce qui lui attira, un jour, cette réplique de M. Keller, qui ne fut jamais oubliée : « Oui, mon enfant ! »

Quant à Maillard, il éclatait par intermittences, terne, scintillant, amorphe, tonnant. Mais il s'échauffait de plus en plus, se lançait dans la période, essayant d'imiter, de l'un de ses anciens professeurs, certain roulement harmonieux, grave et un peu fêlé de la voix, qu'il jugeait bien la plus fastueuse diction qu'il eût entendue.

Les autres ne semblaient faire que les parties d'accompagnement. Mais comme les chefs d'orchestre, précisément, font le moins de bruit, ils étaient, eux, les véritables entraîneurs, qui provoquaient le gros rire de Huguenin, les protestations véhémentes de Plateau, les effarements obscurs de Maillard, ses approbations abondantes et ses commentaires dépareillés. D'assez bonnes saillies semblaient

le jeter dans une désolation sans remède et des propos insignifiants mettaient le feu à toutes ses fusées. Comme on vint à parler d'un certain Roulet, qui était inspecteur des écoles et assez vil intrigant, M. Keller, qui le haïssait, déclara brusquement :

— La bête puante !

Maillard se ramena sur lui-même, fit une affreuse grimace en s'essuyant les mains aux entournures de sa jaquette, comme s'il venait de toucher une limace :

— Ah ! Monsieur Keller ! s'écria-t-il, désespéré.

Mais l'autre, sans prendre garde à ce désespoir, compléta sa définition du Roulet, et, du coup, administra, sans le savoir, le remède qui convenait à ce pâmé : « Un bœuf de haut choix ! » Maillard éclata d'un rire sonore, répéta cinq ou six fois, avec une joie inexprimable :

— Un bœuf de haut choix ! Ha ! ha ! ha ! un bœuf de haut choix ! Voilà qui est excellent, Monsieur Keller, voilà qui est résurrectif ! Un bœuf de haut choix, de haute graisse, comme dit Rabelais, de haute lisse, comme dit...

Il ne savait plus qui avait dit : un bœuf de haute lisse, et pour cause. Il débitait son bœuf sur l'étal et se réjouissait d'en contempler les morceaux, l'admirable cuissot, le vertueux aloyau, et surtout le *rumsteack*, une de ses découvertes linguistiques récentes et qu'il n'avait pas encore assez mâchée.

Plateau poussait du coude Huguenin :

— Écoute-le donc ! Il est fou.

Il faut dire que Maillard, en récompense, dès que Plateau ouvrait la bouche, disait à l'oreille de M. Delimoges :

— Quel imbécile !

Un moment, Maillard et Plateau faillirent se prendre de langue assez vivement. Mais Huguenin leur fit honte de leur querelle et les apaisa avec son ordinaire rondeur.

À onze heures, le premier garçon vint les avertir timidement qu'on fermait. Ils ne se rendirent pas d'abord. Ils en étaient à ce point précis de l'ivresse où le monde ne se conçoit plus guère que sous l'aspect de l'éternité et où la moindre retouche au bonheur est difficilement intelligible. Mais le garçon leur présenta le mémoire avec une autorité déférente et soumise qui les persuada. Ils résolurent d'aller finir leur soirée au cercle.

Les plus vieux se remirent aux cartes et les jeunes continuèrent de causer. Maillard devenait de plus en plus fertile en extravagances. Il n'était pas ivre pourtant. Son verre restait toujours plein ; il y trempait les lèvres, et rarement, quand on se moquait de son abstinence. Il n'aimait le vin que sucré. On se fût d'ailleurs privé de toutes ses drôleries en le grisant. Ses vraies ivresses étaient extrêmement mornes. L'ivresse des autres, en revanche, l'excitait, parce qu'il trouvait dans les propos mal contrôlés et incohérents, dans les bizarres expressions des visages et jusque dans les attitudes abandonnées, dans les intonations plaintives ou triviales, dans l'obstiné des litanies ou le brusqué des résolutions, une prodigieuse matière à s'étonner, des trésors de surprises. Il marquait alors ses flottantes extases par une extraordinaire mimique et les exclamations les plus saugrenues, tour à tour compatissant, officieux, admiratif, sévère, éperdu. Tout cela par un jeu dont il n'était pas absolument la dupe. Il se don-



nait à lui-même une comédie où il jouissait de tenir le premier rôle. Mais il lui était bien impossible d'échapper à cette curieuse loi de mimétisme qui était la sienne et qu'il accomplissait à son insu, non sans y employer, pour rendre la pièce plus piquante, toutes les ressources de sa mémoire, son cabotinage acquis, ses lectures, ses souvenirs de théâtre, citant Voltaire à l'improviste et le *Glissez, mortels, n'appuyez pas*, qui est du poète Roy, comme il était fier de le proclamer.

M. Delimoges, qui observait avec curiosité ces symptômes de la plus divertissante folie, se disait qu'un tel phénomène, rare assurément, eût illustré avec éclat le principe de biologie qui veut que jusque dans les formes supérieures de la vie consciente puissent persister ou reparaitre les réactions involontaires, les tropismes aveugles de la plante ou de la bête sans raison. Mais aussi, quand ils envahissent la joyeuse lumière de l'intelligence, ils semblent du coup déliés de leur rigoureuse nécessité, ils participent de la joie qui vient de sentir qu'on crée librement. Quand Maillard, entendant un mot de triste résonnance, soudain manifestait, comme un parfait comédien, un tragique abattement, il faisait songer à une corolle qui se referme au coucher du soleil. Mais en même temps, il se sentait drôle et n'eût pas voulu être autrement, même s'il l'avait pu. Ainsi les enfants imitateurs s'amusez d'imiter et sentent que c'est par jeu, bien qu'ils ne puissent se défendre de jouer.

Cependant, comme la cordialité augmentait avec l'ivresse, on résolut le tutoiement général entre les cinq jeunes gens qui étaient là, et on en institua aussitôt la cérémonie, qui consistait, selon un rite très allemand, à vider un verre de vin en tenant enlacé le bras de son partenaire. Maillard ne voulut pas, d'abord, s'y prêter. Le Frêtois digne se réveillait en lui après tant de folies. Il jugea cet entrelace-

ment de bras grotesque et incompatible avec une tenue décente. Il jouissait de voir les autres s'avilir (comme il croyait), par un sadisme très développé chez lui, et il se gaussa imprudemment des deux premiers qu'il vit boire avec leurs bras empêchés. Quand ce fut son tour de faire le geste ridiculement fraternel, il étendit ses deux mains toute crispées et tremblantes pour éloigner de lui le calice qu'on lui offrait. Pourtant l'obstination des ivrognes triompha de sa gourme, et surtout son désir d'entrer dans la familiarité de M. Delimoges. Il protesta du moins qu'il ne cédait qu'à la violence et méprisa comme il faut la bouffonnerie où on le contraignait.

Ainsi M. Delimoges se trouva tout d'un coup fort avancé en camaraderie. Pour l'amitié véritable, il y fallait, comme dit Alceste, un peu plus de mystère.

Ils sortirent bientôt après. Maillard accompagna Delimoges jusqu'à sa porte. Mais comme il faisait un beau clair de lune, ils passèrent devant et choisirent de monter jusqu'aux champs élevés, par le chemin dont j'ai parlé et qui s'amorçait sous la fenêtre de M. Delimoges.

La clarté lunaire semblait tombée en fine et presque palpable mousse à la surface du plateau, et, tant s'en veloutaient les accidents, on l'aurait dit vêtu de gaze et qu'on ne distinguait qu'à travers elle, vers l'ouest, sa précieuse nudité. Bien qu'il n'y eût point de brume, ce n'était plus de la terre ni des herbages qu'on voyait, mais je ne sais quelle matière allégée et pénétrable, comme une évaporation de perles. La montagne du Sud, bien que d'un noir rompu et comme mouillée de lumière, faisait courir en plein ciel, sans mollesse, avec de brusques inflexions et des ressauts, la ligne nerveuse et brisée de son arête.

M. Maillard fondait en lyrisme douceâtre, en religiosité puérile.

Soudain il se tut, dressa l'oreille. Et bientôt ils virent s'avancer vers eux, le long de la sapinière, deux jeunes garçons qui marchaient l'un derrière l'autre, laissant entre eux un intervalle, comme s'ils ne revenaient pas ensemble et que le hasard seul de leurs deux routes diverses les eût ainsi, depuis un moment, rapprochés.

Les deux professeurs reconnurent le premier, qui était le fils de M. Azulien Lesna, un de leurs élèves, étrangement bègue et timide, et qui avait pris M. Delimoges en affection. L'autre semblait un peu plus âgé. Quand le jeune Sylvain Lesna fut assez près pour les reconnaître, il parut hésiter, fit un pas de côté, comme s'il allait s'enfoncer dans la sapinière, puis sembla se raviser, approcha lentement en arrachant des herbes, et, parvenu à leur hauteur, fit un geste dont ils n'auraient su dire s'il était une ébauche de salutation ou un réflexe de défense. L'autre le suivait, toujours à la même distance.

Maillard, soudain, pressa le pas, la tête basse autant et plus qu'eux, comme s'il pouvait feindre, bien qu'il les eût frôlés, de ne les avoir pas aperçus. Puis, déjà assez loin des jouvenceaux, il grommela :

— Je me méfie de ces deux moineaux. Et le pire de tout, c'est qu'ils vont supposer que nous venons ici pour le même motif qui les y a amenés. Le père de Lesna est gendarme. Nous allons être surveillés. Fichue idée que nous avons eue de venir ici à pareille heure. Mais aussi, c'est vous qui m'avez entraîné.

M. Delimoges partit d'un éclat de rire strident.

— Il me semble que nous nous tutoyions.

— Chut ! *Mais* ne faites donc pas tant de bruit. Vous êtes un peu ivre. Vous ne mesurez plus les conséquences de vos actes.

— Quelles conséquences ? Une petite promenade au frais après boire ? Il n’y a rien de plus hygiénique.

Et comme il était réellement gris, devant l’effarement de Maillard, qu’il trouvait prodigieusement drôle, il riait plus fort.

— *Mais*, taisez-vous donc ! Vous ne savez pas ce que vous dites. D’ailleurs nous ferions bien de rentrer. Pourvu que ces deux crapules ne nous attendent pas. Je ne me soucie pas de les rencontrer une seconde fois.

M. Delimoges en restait à son idée fixe :

— Est-ce que tu vas me tutoyer, nom de Dieu ?

— Ah ! ne jurez pas ! Ah ! que vous me paraissez trivial et blasphémateur ! Oui, oui, je vous tutoierai... je vous tutoierai... mais pas aujourd’hui. Il vaut mieux, pour le moment, que nous continuions à nous vousoyer.

— Pas du tout, ce n’est pas de jeu. Moi, je proteste.

— Ne criez donc pas si fort ! Vous vous conduisez comme le dernier des ivrognes. D’ailleurs votre abominable amoralisme, votre scepticisme me révoltent. Je suis un croyant, moi, je ne plaisante pas sur les choses sacrées. Vous avez beau rire. Mes mœurs, à moi, ne sont point suspectes.

Je donne à mes concitoyens le spectacle d'une paisible moralité, sur laquelle on peut se reposer. C'est très beau, cela, c'est très noble... Ne riez donc pas pareillement... Je tiens à ma réputation, je la défends, quand elle est menacée...

— Qui la menace ? Ce n'est pas moi, pourtant.

— Ce n'est pas vous, ce n'est pas vous... Il faudrait voir... Ah ! on voit bien que vous êtes un étranger, que vous ne savez pas ce que c'est que l'esprit de Frêtes.

— Je m'en flatte, en effet.

— Ici, on ne se laisse pas effleurer impunément par le plus léger soupçon. Vous devriez savoir cela, vous ne commettriez pas certaines imprudences.

— Je ne te comprends pas...

— Bien sûr que vous ne comprenez pas. Vous ne comprendrez jamais rien. Ah ! l'athéisme n'est pas mon fort. La négation, le sacrilège insouciant... Ah ! cela me répugne, cela me révolte...

— Il me semble que vous criez., que tu cries plus fort que moi.

— D'ailleurs, nous ferions mieux de rentrer. Allez donc en avant. Vous regarderez bien, vous me direz s'ils nous guettent.

M. Delimoges s'avança docilement jusqu'au bord du plateau, là où commençait la descente. Il ne vit personne et revint pour rassurer Maillard. Mais il ne le trouva pas, si loin qu'il remontât. Maillard s'était enfui, comme un malfaiteur, et gagnait son logis, seul, par un autre chemin bien plus long.

## Chapitre II

### OÙ M. DELIMOGES DECOUVRE QU'IL EST AISÉ DE SE FAIRE BEAUCOUP D'AMIS

Le lendemain, M. Delimoges quittait, pour six semaines, la petite ville. Il avait un pied-à-terre dans cette vallée où il était né, bien épanouie, et dont la belle symétrie des montagnes qui la fermaient contentait sa raison. Il se souvenait d'y avoir taillé des sifflets de frêne, soufflé dans des cornes de bœufs et déplacé souvent, l'automne, en courant tout un après-midi, un cercle magique de brouillard qui propageait une délicieuse et terrifiante solitude. Entre les deux chaînes boisées de montagnes qui se rejoignaient à la proue haut relevée et s'engageaient l'une dans l'autre par des contreforts semblables à des tenons et à des mortaises, le grand vaisseau, d'un bordage à l'autre, n'offrait qu'une étendue de champs nus avec deux ou trois îlots de forêts et une multitude de petits villages. Ils présentaient, le jour, le damier de leurs toits, parmi les arbres, et, la nuit, dans le songe bleu triste des prairies, de silencieux conciliabules d'étoiles jaunes. Mais le soir, quand le ciel d'Occident était bien net, brillait une seule maison, sur la crête de Chaumont, et elle semblait alors d'une si précieuse matière, dans le velours noir des sapins, qu'un jeune enfant ne pouvait croire qu'il fallût chercher ailleurs l'entrée du Paradis et non là, où fleurissait une telle porte de gemmes.

M. Delimoges ne songeait plus guère aux Frêtois, ni à Maillard, et apparemment se reprenait et se rassemblait en

lui-même, dans cette vallée si pleine de lui, et où il pouvait retrouver, sur les chambranles des portes, des marques au couteau attestant le progrès de sa taille. Et pour un peu, il eût cherché, sur la route de Fontaine, entre les peupliers, quelque vestige conservé de ses anciennes ombres de midi, si courtes qu'il ne doutait pas, autrefois, d'en dépasser sournoisement la tête d'un grand pas brusque.

Il endormit encore mieux Frêtes en lui, quand il se mit à faire de longues courses à bicyclette, heureux d'aspirer des plaines entières et de se soumettre les rebelles collines qui déferlaient ensuite, dans son souvenir, avec l'humilité et la douceur résignée des vaincus. Il se sentait alors merveilleusement libre, ravi de tomber dans une ville inconnue qu'annonçaient, succédant aux utiles cultures, aux champs de lin, d'avoine et de pavots, et aux abatis de sapins sur les pentes, subitement un bel ordre d'allées et des ombrages oisifs ; – et là, de choisir son hôtellerie, comme un homme secoué de sa tâche, d'aller voir une église dorée de soir et de marcher sur un grand pont, par-dessus le ravin, d'où montait la rumeur de l'eau, enflée ou décroissante, selon le rythme ou les intermittences de son attention.

Telles étaient ses vacances : il les eût passées encore plus volontiers à Stockholm, à Naples ou à Sidi-Bou-Saada ; mais toutes les frontières lui étaient fermées par la guerre.

Quand il fut retourné à Frêtes, aux premières fraîcheurs de l'arrière-été, alors qu'un courant d'air vous frappe de regrets à votre fenêtre, venu d'un trop brumeux occident, et roulant une feuille morte, son habitude de la ville et de ses gens se retrouva toute nette et polie, comme s'il en avait soufflé d'un coup la couche d'oubli peu à peu déposée, et elle

joua sans grincement, sans pénibles lenteurs, comme si le train n'en avait jamais été suspendu.

Il revit Maillard, cordial et familier, qui fit le saut dans le tutoiement et l'y entraîna à force d'effusions calculées, craignant que ne lui eût échappé, par sa dernière extravagance, une intimité qu'il convoitait depuis longtemps. Et M. Delimoges, assez surpris de ce « Bonjour, mon cher ! » qui éclatait comme un cri de délivrance, et de cette poignée de mains prolongée jusqu'à ce que répondît une petite pression consentante, crut que Maillard avait fonctionné, durant toute cette absence, comme un accumulateur de tendresse qui, tout d'un coup, rendait sa charge. Il revit ses autres collègues, qui lui parlèrent sans embarras, avec des sourires, comme s'il ne fallait que six semaines de séparation pour mûrir une intimité ! Il revit JeanRichard, qui lui parut changé : le jouvenceau avait passé ses vacances dans un institut pour mieux étudier l'allemand : et s'il s'y était fort ennuyé, comme il prétendait, du moins y avait-il appris plusieurs choses et approfondi ses propres secrets. S'il gardait toujours, en parlant, quelques-unes de ses anciennes prudences, qu'on pouvait prendre pour des timidités, il risquait parfois, au milieu d'une causerie sur la littérature, d'assez bizarres propos et qu'il eût été aisé de pousser dans le lascif. M. Delimoges ne donnait point la chiquenaude nécessaire ; il ne retenait pas davantage la conversation dans une région plus sûre ; mais il la laissait côtoyer, imprudemment et basement, sans courage et sans franchise, les peu louables et peu dignes aveux. Le professeur était de complexion assez libidineuse, plein de désirs changeants, incapable, après le ravage de son premier amour, d'une passion violente et durable. Et s'il vivait, somme toute, moins scandaleusement que n'avait insinué Maillard, cela tenait à sa faiblesse et à une assez méprisable prudence, qui lui représentait, comme il était



pauvre, le danger de compromettre sa carrière en compromettant sa réputation. Et cette attitude qu'il gardait avec JeanRichard, au fond très immorale et bien convenable à sa lâcheté, trahissait au perspicace jeune homme plus de désordres de son professeur qu'elle n'offrait d'occasions à cet adolescent tourmenté d'en confesser lui-même. M. Delimoges, sans oser s'avouer une assez vile curiosité, qui était le côté canaille de sa nature, se payait de cette défaite, quand il écoutait, sans broncher, certains propos suspects de son élève, qu'il apprenait ainsi à connaître mieux les troubles secrets de l'adolescence et que cela importait à ses fonctions. Il en vint à s'applaudir de mener si prudemment cette étude. Il eût pu être franchement lui-même ailleurs qu'à Frêtes et à son poste, il en eût été plus moral et n'eût point, indirectement, favorisé la corruption. Mais c'était le malheur de sa faiblesse qu'il n'osât point résoudre ce qui l'eût libéré et harmonisé.

Cependant, il avait, par faiblesse encore, cédé aux instances de Jeannet et posé sa candidature au Cercle républicain. Son nom s'y trouva affiché, pendant quinze jours, dans une petite grille de la salle, pour que les opposants, s'il s'en trouvait, pussent formuler leurs griefs. Il ne s'en trouva pas ; le professeur fut agréé, presque avec reconnaissance, par ces bourgeois. Ils s'avisèrent soudain, selon cette curieuse perspective des choses et des gens que donne la solidarité d'un parti ou d'un groupe, que M. Delimoges était homme de grand mérite et ils s'exagérèrent l'honneur de le recevoir.

Dès lors il fut salué tous les jours, dans la rue, par des inconnus respectueux (il n'avait pas la mémoire prompte des visages et, d'ailleurs, paraissait rarement au Cercle). Des gens l'abordaient, dans un coupé de chemin de fer, avec une familiarité déférente et une certaine vanité de paraître con-

nus d'un savant et d'oser bavarder avec lui sur le temps, la guerre, la cherté de la vie. Et M. Delimoges, qui remarquait bien tout cela, était à la fois obsédé, amusé et touché de cette humilité du peuple, si facile à reconnaître une supériorité, à faire crédit au talent ou au savoir, pour peu que ces gens-là, qu'il est tout prêt à vénérer, consentent à se laisser approcher. Ce n'était point la popularité : Les cercles rivaux n'eurent pas bonne opinion de son discernement. Mais quelques-uns de ses élèves lui souriaient, le matin, avec des airs d'intelligence : c'est qu'il avait, la veille, causé avec leurs pères.

On ne rencontrait guère M. Delimoges qu'à la bibliothèque du Cercle, où il lisait la *Revue des Deux Mondes*. (Il n'avait pas osé proposer la *Nouvelle Revue Française*, instruit par le succès de sa conférence et craignant qu'on ne regretât l'argent). Il y trouvait assez souvent M. Vuille-dit-Bille, toujours froid, mais qui s'humanisait jusqu'à discuter parfois d'un article. Il conseilla une farce de Courteline au groupe théâtral et fut béni des maladroits acteurs, qui eurent, cette fois, plus de succès que de coutume. On voulait le contraindre à déclamer aux soirées, à jouer du piano, qu'il ne touchait plus depuis des années, et l'on était tout prêt à l'admirer là où il excellait le moins. Sans doute les gros industriels, qui avaient vu le monde et Paris, proportionnaient mieux leur estime, d'autant plus mesurée que M. Delimoges n'avait rien. Mais ils le considéraient comme un homme qui pourrait servir à l'ornement d'une fortune, de même qu'un tableau de maître peut décorer une chambre, mais constitue, dans le faste même, s'il n'est pas délicat, un luxe dépareillé. M. Lequin lui rappela, un jour, le vœu de sa femme d'apprendre sous sa conduite les délices et le rare de la littérature moderne.

M. Delimoges jouissait, plus qu'il ne se l'avouait, de cette faveur accrue. Il la trouvait rassurante et s'en enveloppait. Il se flattait que les petites fautes, les erreurs vénielles auxquelles il était sujet, désormais ne lui seraient plus imputées par ces gens bienveillants : elles pourraient bien lui être comptées pour des mérites, tant on trouve de grâce en ceux qui plaisent et auxquels on est tenu, même en leurs plus maladroitement dénichées démarches.

Mais il ne se doutait pas combien peut devenir odieux et gênant, dans une société de gens solidaires, quelqu'un d'assez perdu et abandonné de l'opinion pour que la défense organisée et cette disposition en carré, et le front présenté de toutes parts au décri ne réussissent pas à réduire la meute des indignés et des aboyeurs. Alors cette même solidarité, qui semblait pourvoir au salut de l'attaqué, précipite sa perte, et l'on ne songe plus qu'à extirper cette gangrène en sacrifiant le pourri. M. Delimoges devait éprouver un jour cet abandon de ceux qu'il croyait siens.

## **Chapitre III**

### **D'UN CONCERT ET COMMENT M. DELIMOGES CONNUT LE BARON FATUM**

M. Delimoges voyait quelquefois au Cercle, avec M. Sandoz de la NIKE, un homme de superbe prestance, qui gardait le buste très droit, quand il était assis, et bien qu'il semblât discuter d'affaires confidentielles et parlât à voix basse, ne daignait pas se pencher pour rapprocher sa tête. M. Sandoz en était exaspéré, aggravait les tics de son visage, les battements de ses paupières et la rétraction crispée du coin gauche de sa bouche ; il se tenait tout incliné, fort mal assis sur le coin de sa chaise et, par-dessus le bord de la table, comme il était petit, il avançait le menton presque sous la barbe de Fatum, dans une attitude de subalterne et presque de suppliant. Sandoz ne s'était point dressé à l'humilité ; il gardait avec tout le monde le ton péremptoire et bref qu'il avait pris avec ses ouvriers ; et il était plaisant de lui voir plier l'échine devant un plus fort et plus altier, et en enrager, – pendant que l'autre, sans prendre garde à cette impatience, multipliait les caresses du geste et du sourire, mais de haut et comme des grâces octroyées.

Fatum avait renoncé à son titre depuis qu'il s'était fait Suisse ; mais on continuait, dans sa ville d'adoption, à l'appeler le baron, les vieux Frêtois conservateurs par orgueil de posséder un homme titré, les gens du peuple par dérision.

M. Fatum venait rarement au Cercle et, tout de suite, découvrait ceux qui l'attendaient, soit qu'il eût le regard

prompt et perçant, ou l'habitude de certaines tables ou régions de la salle où l'on savait qu'il se tenait de préférence. Il s'avancait tout droit vers eux, sans affecter de voir personne que ceux-là, comme ébloui et incapable de rien discerner de ce que cette seule lumière vers laquelle il se dirigeait plongeait autour de lui dans l'obscurité et le néant. À ces élus, il prodiguait sa courtoisie, naturelle et exercée, cette familiarité élégante et protectrice, qui éloigne aussi et exaspère parfois les plus fiers, ceux qui, comme Sandoz, ne se croyaient pas inférieurs à Fatum.

M. Delimoges n'était pas de ceux qu'il distinguât, et le baron l'aurait frôlé vingt fois, aurait trébuché sur ses pieds sans le saluer, sans s'excuser, sans lui accorder plus de regard qu'à une chaise. Il le dévisagea pourtant une fois avec une insolente stupéfaction, comme suffoqué de rencontrer sur son chemin un tel malotru ou distrait, qui ne s'était pas rangé. Cependant, il le connaissait, et moins désavantageusement que le professeur n'aurait eu lieu de craindre.

Une des magnificences de ce Fatum, dont le père avait connu Andersen, était de faire venir, chaque hiver, de Paris, quelque grand artiste, musicien ou sociétaire de la Comédie-Française, qui donnait un récital aux Frêtois, puis était hébergé par le baron. Il croyait s'acquitter ainsi envers sa cité adoptive, et bien que ses combourgeois fussent mal préparés aux bienfaits de ce mécénat, il en était peu qui ne s'enorgueillissent, au moins autant que lui, de recevoir dans leurs murs « le plus grand pianiste, le plus célèbre conférencier de Paris. » Et le soir du concert, ils venaient tous s'exposer aux rayons de ces gloires, se croyaient bénis de la plus haute jouissance permise à des mortels, et s'égalaient aux raffinés amateurs de musique ou de littérature, presque aux maîtres de l'art dont on les conviait à célébrer le culte.

Qu'importait après cela, qu'Isaïe, précisément, ce jour-là, un peu gris ou ennuyé, n'eût pas joué comme à son ordinaire, ou que Richepin, creux et sonore, eût manqué de respect à son auditoire ? Ils avaient la foi implicite, la foi du charbonnier en ces noms redoutables. Cette attitude dévote n'est-elle pas la plus justement récompensée de félicité ? Et avaient-ils tort ceux qui eussent fait taire un épouilleux de ces merveilles, un mécontent qui eût essayé de doucher leurs transes ?

Un matin de novembre, M. Dombresson annonça à Delimoges, avec un air radieux, que Fatum avait appelé à Frêtes Risler, « un très grand pianiste ».

Mon ami m'avertit de la chose. Nous connaissions bien Risler l'un et l'autre et fûmes ensemble au concert.

Risler joua, durant cette fameuse soirée, si vénérable aux Frêtois, la sonate de l'*Aurore* et diverses pièces de Chopin et de Liszt. Et il parut à M. Delimoges qu'il avait dépassé ce point d'excellence où l'avait conduit sa longue et patiente, et tranquille amitié, si active cependant, pour Beethoven et pour cette sonate en particulier, où il avait su mettre, quand il la découvrait encore, tant de généreuse vie, comme s'il la recueillait aux sources toutes fraîches et bouillonnantes de l'inspiration du maître. Un violent désir d'être égal à cette grande œuvre et la crainte d'y manquer le tenaient tendu et suspendu, et comme accroché à elle, avec la résolution de ne lâcher prise à aucun moment.

Déjà elle lui était trop familière et il était trop familier avec elle ; on ne la sentait plus renaître et croître prodigieusement, étonnée de sa propre grandeur, de sa propre perfection, et, à l'ampleur des premiers thèmes, proportionner les suivants, comme désireuse de rester digne d'elle-même. Et

Risler ne semblait plus si émerveillé de la découvrir, tellement qu'on aurait cru entendre un Beethoven plus prodigieux que le vrai, improvisant cette sonate et la construisant devant vous, sans hésitation, avec une indéfectible mémoire des périodes déroulées et la perception soutenue de tous les rapports nécessaires, architectoniques et sonores. Miracle d'une large et vivante exécution ! Comme le virtuose y résume sa longue recherche de l'œuvre, ses interrogations et la somme de ses heureux essais, il paraît en même temps, à celui qui l'entend, ramasser dans leur plus brève durée possible, celle qui est nécessaire à l'audition complète, toutes les tenaces inspirations de l'artiste créateur. De même, le visiteur ravi et sans science, qui lève les yeux sur le plafond de la Sixtine, peut se figurer un moment qu'il voit courir sur la chaux, d'un continu et violent, et délimiter des corps d'éphèbes, la main passionnée de Michel-Ange ; des nombreux essais, des cartons, des repentirs, il ne soupçonne rien, et il opère en un clin d'œil, joyeusement, la somme des réussites. Mais ce don des naissances continuées, entre les ouvrages parfaits, n'appartient qu'à ceux qui sont doués d'un dynamisme propre et de passion, et, s'il leur faut un interprète, aux exécutions ingénues. Cette ingénuité n'exclut pas la science et l'étude, exactement la présuppose, mais, humble et soumise.

Or, il parut ce soir-là à M. Delimoges que Risler traitait l'*Aurore* comme s'il avait définitivement réglé son compte avec elle, comme si elle ne lui devait plus rien, ni lui à elle ; il la livrait comme une chose sue et bien sue qu'il eût jouée, au besoin, en lisant son journal ou en causant avec des copains.

Je reconnus que mon ami avait à peu près raison. Mais devait-il, le lendemain, dire tout cela à ses élèves ? Ne créait-il pas ainsi, sous prétexte de les instruire, comme eux

n'avaient rien remarqué, des blasés insupportables et de ridicules petits snobs ? Ainsi, toujours, ce qu'il y avait peut-être de meilleur ou, du moins, de plus personnel dans son enseignement, pour n'être pas adapté, menaçait de tourner à la corruption de ceux qu'il instruisait.

Il se peut, d'ailleurs, que nous ayons été coupables, nous-mêmes, de ce défaut de chaleur que nous imputions au pianiste, et qu'ayant entendu souvent cette sonate, et jouée par le même Risler, elle ait existé, toute préformée en nous, avant que sonnât la première note, avec toutes les nuances et le mouvement que cet artiste y mettait. Ainsi, nous nous tenions moins en haleine, et pas assez pour en être perpétuellement ravis. M. Delimoges goûta moins encore la *Fantaisie* de Chopin qui lui parut (ce furent ces paroles) interprétée d'une manière fort invraisemblable.

Nous résolûmes d'aller saluer Risler après le concert, comme nous en avons coutume. Le « foyer des artistes », ou plutôt le réduit exigü qu'on décorait de ce nom était plein de monde. Mais Risler nous reconnut d'abord et s'écria joyeusement, comme il avait déjà fait souvent :

— Ah ! voilà mes fidèles ! Ah ! ça, c'est gentil, vous ne m'abandonnez pas.

Et se tournant vers Fatum, qui le couvait des yeux comme peuvent seuls couvrir un jeune champion les passionnés du sport :

— Ce sont mes fidèles, savez-vous ? Mes fidèles.

C'était une lettre de recommandation. Puis, tout de suite :

— Comment avez-vous trouvé Chopin ?



— Très beau, lui dis-je, sans trop mentir.

M. Delimoges, lui, ne disait rien, incapable de louer ce qu'il n'approuvait pas. Il paraissait intimidé par la présence de l'artiste et mécontent de la multitude qui se tenait coude à coude et jasait à mi-voix quand Risler ne parlait pas. Le maître continua, et tous dressèrent l'oreille :

— Ah ! Chopin, je ne m'en fatigue pas. C'est une musique charmante. Chopin, c'est ravissant.

Ici, M. Delimoges crut devoir intervenir, non sans maladresse :

— Est-ce que vous ne nous jouerez plus la Grande Fantaisie de Schumann que vous avez donnée il y a quelques années ? Celle-là a été une de mes fortes émotions.

— Ah ! oui, la Fantaisie, la Fantaisie de Schumann ? Ah ! vous l'avez entendue ? Non, je ne la joue plus, je ne la sais plus, il me faudrait la rapprendre. D'ailleurs, Chopin, c'est mieux. Il y a des choses ordinaires dans Schumann. Tandis que dans Chopin, tout est remarquable, tout est distingué.

Je vis que Delimoges allait contredire Risler et lui en ôtai le moyen.

— Je n'avais jamais entendu cette fantaisie de Chopin. Est-ce qu'elle se joue souvent ?

— Oh ! oui, sans doute. Tous les pianistes ont joué ça... tous les grands pianistes..., au moins une fois au cours de leur carrière.

— En tous cas, c'est une chose étonnante.

— N'est-ce pas que c'est épatant ? La passion, la passion de Chopin. Un orage, un orage... Vous avez remarqué le *Largo*, avec la reprise du motif à la fin ? Très mystique, très mystique.

Le baron écoutait en souriant et prenait patience, échangeant un mot, ici et là, avec M<sup>me</sup> Lequin, en attendant une occasion d'enlever son poulain.

Comme je connaissais assez Fatum, je profitai d'un moment où Risler causait avec la grosse Borel, la maîtresse de piano des gens huppés de Frêtes, pour présenter M. Delimoges au baron. Il salua mon ami avec une bonne grâce un peu distante, mais voulut bien l'assurer qu'il le connaissait de réputation « et un peu de vue, je crois ? »

M. Delimoges trouva l'ironie assez lourde. De fait Fatum avait failli le fouler aux pieds. Il ne répondit rien.

À ce moment se produisit dans la loge un remous et presque une bousculade : un gros homme rougeaud à moustaches tombantes s'inséra dans la masse, jouant des épaules et des coudes, sans égard pour personne, jusqu'à ce qu'il se trouvât devant Risler, où il se tint un peu affaissé, les reins fléchis, le ventre dévalant et les pieds écartés, dans une attitude qu'il voulait humble et qui suait la suffisance native. Tout de suite il déballa son compliment :

— Monsieur Risler, permettez-moi de me présenter. Je suis monsieur Bersot, c'est moi qui fais la critique des concerts dans le *Courrier*. Je n'ai pas voulu vous quitter sans vous présenter mes félicitations. Nous avons entendu bien des artistes à Frêtes. Mais je disais justement à mon ami Rossel : On n'a jamais rien entendu de pareil...

Il continua un moment, avec une admirable rondeur et un gros accent paysan, qui semblait l'aboi d'un dogue bénévole.

M. Delimoges étouffait de rage et de mépris. Il tourna le dos, le plus ostensiblement qu'il put, au discoureur, et se mit à causer avec M<sup>me</sup> Lequin, qu'il avait enfin reconnue, et avec Sandoz, qui mâchait toujours coléreusement le bout de sa moustache absente.

Quant à Risler, ainsi lapidé d'éloges grotesques, loin d'en paraître meurtri, il se rengorgeait en souriant, et hasarda une phrase qui lui servait en de pareilles occasions :

— Je suis heureux, Monsieur, de vous avoir procuré quelques instants de noble émotion artistique et d'avoir exalté, dans votre ville, le culte de la beauté.

Les gens se retiraient peu à peu, ayant assez vu la divinité, heureux de s'être lestés de quelques paroles, qu'ils pouvaient répéter, tombées de cette bouche sublime. On respira, et Risler, voyant le chemin libre, prononça :

— Il faut nous en aller.

Le baron lui présenta son pardessus avec la majesté d'un premier gentilhomme de service passant sa robe de chambre à Louis XIV. Le grand homme alluma une cigarette et s'avança sous le nez du pompier qui achevait de poser et, bien que suffoquant, n'osa lui rappeler la consigne. Puis Risler sortit, escorté du fidèle Bersot, qui ne le quittait pas plus que le chien-loup bien dressé ne s'écarte de la jambe du sergent. Il avait cessé ses abois. Nous nous tenions en arrière, avec les Lequin et les Sandoz.

Quand nous fûmes devant la voiture qui devait emporter le pianiste et son aristocratique manager, celui-ci se détourna, effaroucha d'un regard le pauvre Bersot, qui recula de trois pas, fort embarrassé, ou de fuir, ou de se rapprocher. Puis le baron nous avertit que Risler donnerait chez lui, le lendemain, un récital privé, et il me pria d'y conduire mon ami.

## Chapitre IV

### LA SOIREE CHEZ FATUM

Le baron habitait, non loin de la ville, une jolie maison précédée d'un parc fort incliné, avec des chemins sinueux, des sapins et des trembles qui faisaient une petite forêt bien aérée sur l'échine d'un coteau. M. Delimoges me força de m'y attarder, voulut suivre toutes les boucles des sentiers, comme un enfant explorateur, s'arrêtant à chaque instant pour jouir des perspectives et des figures diverses que composaient les masses noires et les fines résilles sur le ciel. Et quand nous fûmes sur la terrasse, devant le logis, il admira longtemps un groupe de trois arbres isolés tout au bord, divers quoiqu'ils semblassent engendrés d'un même pied ; les troncs s'écartaient comme les tiges d'un savant bouquet, et, des deux parts, avec une exquise bienveillance et la dignité des nobles tristesses, fléchissaient les branches. Il examina la maison, aussi jolie que le château de la Ronde, quoique de construction plus récente, et qui voulait vous prendre, avec ses deux ailes avancées, abritant des vents votre démarche ralentie sur les trois degrés ovales du perron et votre attente devant la porte que sommait un fronton armorié.

S'il m'imposait toutes ces longueurs, c'est que M. Delimoges craignait d'entrer trop tôt et qu'il n'eût à subir, avant le concert, des conversations fastidieuses.

Malgré cette précaution, il se trouva qu'il n'y avait presque personne dans le grand salon, au moment où nous y pénétrâmes. Fatum s'élança en coup de vent d'une pièce

voisine et nous tendit trois doigts en fuyant. Puis s'avança sa femme, beaucoup plus jeune, molle et gracieuse, et qui parlait d'une voix grave, pleine de langueur et chantante, mais dont les inflexions ne variaient que d'une seconde, en montant ou en descendant, si bien qu'elle semblait, souriant toujours et comme élyséenne, réciter les heures de la félicité. Et quand elle disait à M. Delimoges, après les formules d'usage, auxquelles il répondit froidement, comme s'il tenait, lui, le premier, à garder les distances :

— Est-ce que vous irez patiner sur le Doubs, cet hiver ?

Il aurait pu traduire, s'il n'avait pas entendu le français :

« Quels nouveaux cieux, quelle terre nouvelle... », tellement la mélopée des paroles consonnait à une telle extase. Mais il comprit parfaitement le sens de ces mots, et sans paraître attentif à l'air, qui eût convenu à tout autre texte, mais seulement agacé par la question, il répondit :

— Je ne pense pas, Madame, je n'aime pas les sports d'hiver.

Elle reprit, de la même voix sombrée et pénétrante, comme si elle eût respiré tout un bosquet de myrtes ou contemplé la prairie des asphodèles :

— Ah ! que vous avez tort ! Il n'y a rien de plus chic, ni de plus élégant.

M. Delimoges eut une sorte de crispation du visage. Je crus prudent d'intervenir :

— Désiré ne cultive que les sports nautiques. On dit qu'il nage comme un triton. Moi, je ne l'ai jamais vu.

Cette conjuration de son impatience resta sans effet et il répliqua assez sèchement :

— C'est bien exagéré.

Je dus fournir tout seul à la conversation. M. Delimoges se confinait dans un mutisme dont on n'eût su dire s'il était plus hostile ou méprisant. Ni l'un, ni l'autre, sans doute, et, simplement, comme il lui arrivait quand il pénétrait dans un milieu nouveau, souffrait-il de se sentir désaccordé et de son impuissance presque malade à se mettre tout de suite au ton. Il se voyait alors désagréable et mal venu, et la conscience du déplaisir qu'il procurait achevait de le rendre déplaisant. Il n'était pas toujours ainsi dans le monde et je l'ai vu s'animer brusquement en présence des visages nouveaux et disputer avec des éclats qui surprenaient autant que ses silences. Cela dépendait de son humeur du moment, et il était bien l'ami le plus incommode à accompagner dans le monde.

Pendant que je causais avec mon Eurydice, il examinait la salle, appuyant sur les objets des regards sérieux et presque indécents d'officier des poursuites ou de cambrioleur. M<sup>me</sup> Fatum en parut vraiment effrayée et, à deux ou trois reprises, toujours souriante, elle tourna la tête pour savoir ce qu'il regardait. Heureusement, cette situation ne dura pas longtemps. D'autres invités arrivaient, qu'elle alla accueillir. Nous en reconnûmes quelques-uns. Puis, comme la foule augmentait et que presque tout le monde se tenait debout, M. Delimoges se mit à rôder le long des murs, sans s'inquiéter de personne, levant le nez sur les peintures ou palpant le dossier des sièges, comme s'il eût été dans un musée ou n'eût rendu visite qu'aux choses.

Il tomba, dans un angle, sur M. Dombresson, accompagné de sa fille, et qui dit au professeur, comme il le voyait tout occupé de son examen :

— Hein ! c'est joli ici ! M. Fatum est un homme de goût.

Et il enveloppait toute la salle d'un regard content et fier, comme s'il avait sa part de mérite dans cette ordonnance, du reste sans rien regarder distinctement, mais accordant un large crédit à l'ensemble et persuadé que rien de vulgaire n'avait pu franchir ce seuil sacré.

— Oui, dit le jeune homme d'un ton distrait, il y a quelques fort belles choses.

Et il s'absorba dans la contemplation d'une statuette de bronze, d'un style admirable, qu'on aurait pu croire sortie de l'atelier de Donatello. M<sup>lle</sup> Dombresson se rapprocha, et, avec une extrême amabilité :

— C'est que Monsieur est connaisseur. On m'a dit que vous aviez beaucoup voyagé.

Il répondit d'une voix timide, ou ennuyée :

— Oui, passablement.

Elle allait continuer, et déjà il se renfrognait. Mais tout le monde s'asseyait, un peu au hasard, sur des chaises qu'on avait apportées, des fauteuils, des tabourets rembourrés, qui faisaient un assez curieux désordre, mais laissaient, devant le piano, un espace libre en hémicycle, comme l'orchestra des théâtres antiques. Des jeunes gens se tenaient debout dans la pièce voisine et, par la porte ouverte, semblaient surveiller tout, comme si l'on eût aposté des gardes. En réalité, ils promenaient sur l'assemblée, où se trouvaient quelques jeunes filles, des regards libidineux et polis-



naient à mi-voix, selon la coutume des hommes réunis qui prennent un plaisir d'orgueil et de vengeance à ricaner aux dépens des femmes qu'ils seraient le plus heureux de séduire. M. Delimoges, comme s'il eût tenu à se faire scandaleusement remarquer, tourna lentement autour de la salle, méprisa deux ou trois, sièges qui s'offraient, et finalement en déplaça un avec maladresse pour venir s'asseoir près de moi.

On attendit quelques instants. Puis le baron entra avec Risler qui, tout de suite, se mit au piano et expédia sans relâche, sinon une pause très courte au milieu, vingt morceaux de divers auteurs, Couperin, Rameau, Chabrier alternant avec Debussy, Mendelssohn ou Saint-Saëns. L'assistance, aussi brillante qu'on la pouvait composer à Frêtes, mais encore fort mêlée, était recueillie comme au prêche.

Quand ce fut fini, presque tout le monde se retira, ayant remercié le maître ou la maîtresse de maison, et le grand salon se vida. Nous nous approchâmes de Risler, qui nous accueillit exactement comme la veille :

— Ah ! mes fidèles !

Nous essayâmes à notre tour de prendre congé, mais le baron nous pria de rester. Pareillement restèrent les Sandoz, les Lequin, les belles-sœurs de Fatum avec leurs maris et le père de JeanRichard, qui parut à M. Delimoges une énorme brute. Il y avait aussi le peintre Robert, de la Chaux-de-Fonds, arrière-neveu de celui qui succomba à Venise, cédant à son fatal génie et au dur amour. La race, depuis, s'était purgée du romantisme. Je connaissais bien celui-ci, dont j'avais été l'élève. Il avait garni de ses esquisses toute l'antichambre de Fatum et, comme il était alors son conseil artistique, il disposait de la fortune du baron en faveur de qui il voulait. Il avait, dans les manières, un mélange curieux de

rondeur et de finesse, la familiarité où le respect qui flattent, selon les gens, et il parlait avec douceur, d'une voix étrange que je n'ai entendue qu'à lui, assourdie, mais où se percevaient des notes métalliques prolongées, comme s'il avait eu, au fond de la gorge, une minuscule trompette d'argent noyée dans la graisse. Sa seconde femme, depuis quelque temps, épuisait dans une Capoue son beau talent, mais non son ardeur de vendre. Quelque chose subsistait, dans ses derniers paysages, de ses anciennes qualités, de la largeur, du style, mais rien de ce qui rend une œuvre émouvante et précieuse. Robert traitait maintenant la nature comme s'il s'en était, depuis longtemps, rendu les lois dociles et maniables. Mais il faut toute une vie regarder un caillou, une chevelure, une main, une nappe d'eau, et toutes ces choses, quand on les a une fois découvertes, se recachent aussitôt, et il faut les redécouvrir. Quant à Robert il avait perdu toute innocence.

Il profita d'un moment où le baron le regardait pour me prendre par le bras, avec une familiarité enveloppante et cajoleuse, et me mener devant un paysage de Corot, des plus beaux à la vérité, et dont il me déduisit les mérites en formules sommaires et nettes, de sa voix bien tempérée, qui ne donnait le change qu'aux naïfs sur sa prodigieuse assurance et son besoin de dominer. Il revint vers Fatum :

— Je faisais remarquer à mon jeune ami quelle plénitude, quelle sincérité il y a dans ce Corot. Vous pouvez vous flatter d'avoir un des plus beaux qui existent.

— C'est vous qui me l'avez découvert. Vous savez que je vous en suis très reconnaissant.

Le baron parlait avec un léger accent étranger, mais soignait sa diction, et presque jamais ne se reprenait. Il faisait un peu nasiller les voyelles devant les *n*, les *m*, comme si,

ayant longtemps exercé les *an*, les *on*, les *in*, et tout heureux, un jour, de les réussir, il s'était mis à en abuser pour ne les point perdre et contracté le pli de les mettre là où ils ne sont pas nécessaires, disant, par exemple, an-née, hon-neur, recon-naissant.

— Vous avez beaucoup de belles choses, ici, continuait Robert. Mais quel dommage qu'elles ne soient pas bien mises en valeur. Avec cette disposition, voyez-vous, elles se nuisent un peu les unes aux autres. Laissez-moi faire. Je viendrai un de ces jours et je vous arrangerai cela. Vous serez content.

Fatum y consentit avec une visible recon-nais-sance.

M. Delimoges avait repris position devant le petit éphèbe de bronze et n'en levait pas les yeux. Il ne perdait rien de la conversation et me le prouva en me rappelant les propos de Robert, dont il admirait l'adresse à se faire valoir, la tranquille assurance et les manières officieuses, qui sont, disait-il, les bons moyens de parvenir.

— Mais j'en suis bien dépourvu, ajoutait-il mélancoliquement.

Fatum, apercevant mon ami devant la statuette, malgré toute ce que cette posture semblait marquer de dédain pour la société et la conversation, n'en conçut pas de déplaisir. Il s'approcha de lui :

— Cela vous plaît ? Je l'ai rapportée de Florence. C'est ma plus belle trouvaille. Elle est de la bonne époque, n'est-ce pas ?

— Il me semble, dit M. Delimoges très doucement, comme un écolier timide.

— Vous vous con-naissez en ces choses ?

— Non.

Mais déjà survenait Robert :

— Sans doute. Très jolie chose du XVI<sup>e</sup>. Et bien ! voyez-vous, Monsieur le baron, vous ne me croirez pas : mais j'en donnerais bien une douzaine de pareilles pour un masque nègre. Je ne parle pas du faux nègre, du nègre commercialisé. Je parle du vrai, ancien, authentique. Il n'y a que ceux-là qui aient le sens de la forme, eux, les Chinois et les Égyptiens. J'oubliais les Chaldéens.

— Et les Grecs ? demanda Fatum, qui les adorait comme tous les Nordiques de son âge.

— Il faut s'entendre. Les archaïques, oui, pas mal. C'est même très bien. L'Apollon de Piombino, l'Aurige de Delphes, oui. Mais ça ne vaut pas l'Égypte.

Il allait commencer un cours complet sur la sculpture, improvisant en trois coups de crayon, comme je lui avais vu faire, un sphinx, un monstre chinois, un fétiche, qu'il dessinait avec autorité, en montrant ce qui importait à sa thèse et négligeant tout le reste, et parfois l'essentiel. Mais Risler, ayant mangé un morceau, entra avec M<sup>me</sup> Fatum. On se mit à parier de la musique et des musiciens. J'interrogeai le pianiste sur ses concerts, sur les nouveautés. Il répondait en peu de mots, avec tranquillité, approuvant ou blâmant, sans motiver ses verdicts.

— C'est bien, c'est très bien, c'est très intéressant !

Ou bien :

— C'est embêtant, cette machine-là.

Comme on parlait, je ne sais comment, de Massenet, il prononça :

— *Manon*, c'est charmant. On dira ce qu'on voudra, c'est charmant. J'y étais encore l'autre jour.

J'osai le contredire. Mais Robert, qui n'entendait rien à la musique, me rabroua vertement de sa voix douce :

— Allons, allons ! Vous avez toujours eu des goûts bizarres. Voilà les jeunes gens ! Il faut que ça démolisse ! Moi je trouve *Manon* ravissante.

Il n'avait peut-être jamais entendu cet opéra.

M. Delimoges ne soufflait mot. Mais quand Risler prononça les noms de Reynaldo Hahn et de Proust, il s'écria joyeusement :

— Vous connaissez Marcel Proust ?

Tous les yeux se tournèrent vers lui : on était ébahi. Soit qu'on l'eût complètement oublié, soit que son silence, admis une fois pour toutes, parût nécessaire à l'harmonie générale, du moment qu'il parlait, on avait l'impression d'une chose inouïe, comme d'un instrument parasite et discordant qui se grefferait sur la pureté d'une symphonie. Pour un peu, on lui eût fait grief de cette audace. Risler, seul, garda sa sérénité. Vraiment cet homme ne s'étonnait de rien.

— Oui, je l'ai rencontré assez souvent. C'est un mondain, un mondain.

M. Delimoges n'osa lui demander de parler de Proust. Je l'osai pour lui. Proust venait de décrocher le prix Goncourt. Mais cet événement n'avait pas retenti jusqu'à Frêtes. Les autres, maintenant, se taisaient et il est vrai qu'ils n'avaient

pas dit grand'chose. Ils ne savaient pas qui était ce Proust. (Drôle de nom ! avait bougonné JeanRichard.). Apparemment c'était un musicien aussi, puisqu'il n'avait été question que d'eux.

— Je l'ai vu une fois entrer au café X... Vous comprenez ce que je veux dire. D'ailleurs, c'est connu. Reynaldo Hahn aussi.

M. Delimoges s'écria avec une vivacité inespérée, qui le fit de nouveau regarder comme un phénomène :

— Cela ne prouve rien du tout. Il va là pour se documenter. C'est clair comme le jour. Vous avez vu les titres annoncés de ses ouvrages ?

Risler déclara tranquillement :

— Non, je ne les ai pas vus. D'ailleurs, c'est de notoriété publique.

Tout cela était du chinois pour le reste de la société. Seule, M<sup>me</sup> Lequin flaira sans doute de quoi il était question : elle demanda avec ingénuité :

— Qu'est-ce que vous dites ? Je ne vous comprends pas. Qui est ce Proust dont vous parlez ?

Mon ami ne put résister à l'envie de mystifier. Et l'un de ses procédés habituels consistait, en se donnant l'air d'expliquer quelque chose, à multiplier les énigmes. Il usait de périphrases, dont il proportionnait la difficulté à la culture ou à la finesse qu'il supposait dans ses interlocuteurs. Il jouissait alors perversement des embarras qu'il faisait foisonner, tandis qu'il ajoutait les éclaircissements officieux, comme étonné et bien fâché qu'on ne comprît pas.

— C'est un romancier français, dit-il à M<sup>me</sup> Lequin, un très grand romancier.

— S'il est si grand écrivain que cela, comment se fait-il qu'on ne le connaisse pas ?

— Comment cela se fait, madame ? Vraiment, je n'en sais rien. C'est peut-être qu'on vit ici comme chez les Youkaghirs<sup>4</sup>.

— Qu'est-ce que vous nous parlez de Youkaghirs ? Dites-moi plutôt quelles sortes de romans fait ce Proust.

— Des romans extrêmement touffus et prodigieux, je vous assure, tout à fait prodigieux.

— Cela ne me dit rien. Quels sont les titres de ces romans ?

— Ils ne vous apprendront peut-être pas grand'chose. Ce sont des titres charmants et bizarres, et bizarrement contrastés.

— Dites toujours.

— *Du côté de chez Swann. À l'ombre des jeunes filles en fleurs.*

— C'est tout ?

— Tout ce qui a paru.

— Et ce qui doit paraître et dont vous parliez ?

---

<sup>4</sup> Peuple de Sibérie dont la langue est considérée comme un isolat. (BNR.)

— Ah ! voilà, c'est plus difficile à dire, ici.

— Pourquoi, ici ?

— Il me semble (me trompé-je) que nous sommes entre personnes respectables et bien élevées.

— Méchant ! Allons, vous pouvez dire.

— Eh bien ! devinez. Deux noms de villes, de villes disparues, bien tragiquement, bien tragiquement.

— Où étaient-elles, ces villes ?

— Je suppose que Proust s'apprête pour un voyage sur les bords du lac Asphaltite. Mais il n'y retrouvera pas même les ruines, ni la statue...

— Qu'est-ce que vous parlez de statue ?

— De celle qui fut trop curieuse.

— Merci, vous êtes poli, vraiment.

— Je ne songe pas à vous, Madame, je songe à une antique Juive.

— Ouf ! Voilà bien des détours pour m'apprendre que ce Proust est Juif.

Elle était, déçue.

— Vous allez trop vite, Madame. Vous m'entendez mal. Je n'ai pas dit que Proust fût Juif. Je n'en sais rien, d'ailleurs. Le nom est dans Balzac !

Cela devenait agaçant, non pas tant pour M<sup>me</sup> Lequin que pour les autres, qui ne prenaient pas le même plaisir à ce



petit jeu. Risler les tira de peine, en prononçant d'un air absent, comme s'il récapitulait pour lui-même tout ce débat :

— Sodome, Sodome !

Il y eut un moment de silence pénible. Fatum souriait à M. Delimoges d'un air de complicité assez cruel pour les autres. Il avait une belle tête intelligente et fine, et un tel soin de sa tenue, de se bien couper la barbe et de composer son front en arrangeant ses cheveux, qu'il fallait être attentif un moment pour s'apercevoir qu'il n'était plus jeune, pour découvrir des traces de fatigue. Mais quand on les avait une fois remarquées, on ne voyait plus qu'elles, tant elles devenaient cruellement éloquentes, obsédantes dans ce visage régulier, qui savait signifier beaucoup avec une mimique économe. Il donnait le regret d'une belle chose gâtée.

Heureusement, une servante vint ouvrir la porte et annoncer que Madame était servie.

Le baron se leva. On passa dans la pièce voisine où attendait une collation et d'abord des flacons qui firent involontairement sourire M. Delimoges.

Comme je restais le dernier, M<sup>me</sup> Fatum me dit à l'oreille, avec cette extraordinaire naïveté des femmes qui croient que leur est dû un perpétuel désir de leur plaire :

— Il est bien bizarre, votre ami. On dirait qu'il ne nous aime pas.

— Il est un peu farouche. Et puis, vous l'intimidez.

Elle ne s'accommoda point de cette excuse. Il était perdu dans l'opinion de cette femme et ne fut plus jamais invité avec moi. Je le regrettai. Le baron, pourtant, prenait plaisir à ses originalités et me le prouva en me demandant assez sou-

vent de ses nouvelles. Mais je vis bien alors que Fatum, qui fournissait à sa femme tant de sujets de déplaisir, du moins ne lui donnait pas celui de recevoir quelqu'un qu'elle n'aimait pas. Et peut-être aussi trouvait-il raisonnable cette exclusion d'un homme, quel que fût d'ailleurs son mérite, qui ne savait point plier son esprit à la discipline mondaine, ni parler, ni se taire, ni sourire à propos. Quand il rencontrait M. Delimoges hors de chez lui, il lui parlait avec bonté ; et mon ami lui en savait gré, l'entretenait avec respect de choses curieuses, où fournissaient toujours, quand il voulait se mettre en frais, son intelligence et sa culture. Il espérait rentrer en grâce et faire lever l'interdit. Car s'il se conduisait mal dans le monde, il s'y plaisait et pouvait y briller, aux heures où la fantaisie est permise, mais avec trop d'éclats, qui étourdissaient vite. Il fut déçu. M<sup>me</sup> Fatum ne se relâcha point de son antipathie, fâchée qu'un homme qui pouvait être aimable l'eût été si peu avec elle. Et il est vrai que les manières sauvages de M. Delimoges procédaient d'un vrai mépris pour M<sup>me</sup> Fatum « cette pigeonne toujours roucou-lante », comme il disait.

M. Fatum avait la perversité, quand il abordait mon ami, de lui adresser chaque fois la même question :

— Qu'est-ce qu'il y a donc qu'on ne vous voit plus ? Vous nous abandonnez.

Et le plus drôle, c'est que mon ami se sentait alors vraiment fautif et jugeait nécessaire d'expliquer son abandon ; il avait été peu bien, ou éloigné de la ville, ou trop occupé.

M. Delimoges, quand il buvait, eût trahi facilement à un homme un peu attentif son caractère et sa faiblesse. Il savait déguster la première gorgée avec art et en connaisseur. Mais son verre n'était pas plus tôt reposé qu'il était tenté de le re-

prendre, et il l'épuisait vite, les rasades se succédant de trop près. Ce qui est une très vicieuse façon de boire et réduit à peu de chose le plaisir, sinon de se griser. Tant que le palais est encore excité ou que la mémoire dure, trop précise, du coup précédent, il n'est pas possible de bien apprécier cette gamme de sensations qui roule depuis la pointe de la langue jusqu'à l'entrée du gosier, avec celles, conniventes, de l'odorat, qu'éveille un vin profond. Et la jouissance, qui se mesure moins à l'intensité absolue qu'aux différences de degrés ou de niveaux, comme elle ne part plus du zéro, succède alors moins fastueuse, au lieu que des pauses plus prolongées savent refaire au palais une sorte de virginité.

Cette habitude ne tenait pas à une basse ivrognerie. Mais son verre, tant qu'il y prenait garde, lui offrait une invitation à en user, à laquelle il était trop docile. Et comme de le vider lui paraissait alors une sorte de consigne et presque un devoir, il se libérait de sa tâche, sauf à protester, mais sans risque d'être cru, si son amphitryon, trop attentif, et obéissant, lui, à une autre consigne assez analogue à celle des Danaïdes, lui imposait une trop longue et, à la fin, trop dangereuse corvée.

Ceci n'est point pure plaisanterie. Et M. Delimoges, en buvant, nous peut apprendre de quelle façon tous les faibles conçoivent la vertu. Elle est pour eux dans l'obéissance, soit qu'on leur impose un devoir, soit qu'ils se l'imposent à eux-mêmes. Au lieu que les vrais forts, s'ils sont vertueux, m'apparaissent comme des inventeurs, des créateurs, des poètes en vertu ; prodigieusement libres et doués de l'imagination des actes, ils étonnent sans cesse par l'imprévisible, ils s'affranchissent de toute contrainte et d'eux-mêmes.

Entre tous ces hôtes rassemblés (aux dames on servit du thé, mais elles voulurent bien être indulgentes au champagne qu'on apporta sur la fin) personne, donc, ne buvait plus vite que M. Delimoges, personne, si ce n'est le baron Fatum, mais pour une raison différente. Et l'on eût deviné qu'il se précipitait dans son vice rien qu'à observer les regards que lui jetait sa femme, insistants, prolongés, comme pour obtenir une soumission, une promesse d'être sage, un assentiment des yeux. Elle ne cessait pas de sourire (comment l'aurait-elle pu ?) mais son sourire prenait quelque chose d'aigu, d'anxieux, d'interrogateur, et la charmante harmonie de son visage arrivait à ce point d'expression tendue où elle ne peut se maintenir, où elle doit, de toute force, ou tourner à la grimace, ou rétracter son langage. Le baron ne semblait pas attentif à ces avertissements, mais seulement à remplir les verres et à parler correctement, avec une lente gravité et en articulant toutes les syllabes. On n'aurait pu surprendre dans sa langue un seul solécisme, il lui arrivait de réussir des traits ; mais tout semblait trop appliqué, trop écrit, par un excellent élève de rhétorique qui aurait eu un esprit mûri.

La conversation traîna d'abord sur d'assez médiocres sujets. Une des belles-sœurs de Fatum, qui avait joué du violon assez joliment, voulut causer avec Risler sur la musique. Elle essayait de parler avec raffinement, semblait pâmée et souffrir le martyre, quand elle disait :

— Pauvre Beethoven ! pauvre grand homme de génie !

Mais si elle allongeait le bras pour saisir un gâteau, on était effrayé par la vulgarité surnoise du geste. Seuls, des gens qui ont l'habitude de chipper des fruits à travers une palissade ou des liasses de billets à travers une grille ont de ces allongements tortueux du bras, avec un tel mélange d'audace

et de ruse. Quel tic héréditaire, quelle tradition d'ignoble chapardage conservait-elle inconsciemment en le révélant dans un geste ?

— Vous n'avez jamais accompagné, au concert, les sonates pour violon et piano ? Oh ! elles sont sublimes !

— Ça m'est arrivé une fois ou deux. Mais je n'aime pas beaucoup ça. On n'est pas libre.

Elle voulut le faire discourir sur ce qu'elle avait joué elle-même. Elle n'en obtint rien de plus que des : Très remarquable, très joli, très intéressant.

JeanRichard, ennuyé et stupide, ne soufflait pas un mot, et ne sut louer que le vin, et encore modérément et d'un ton bourru.

M<sup>me</sup> Lequin querellait M. Delimoges à voix basse sur la mystification qu'il s'était permise.

— Pour votre punition, vous devriez être condamné à me faire un cours complet sur ce Proust. Mais vous avez toujours refusé de m'instruire.

— Madame, lui disait-il avec un sourire ambigu, je n'aurais que peu de choses à vous apprendre.

Elle le prit mal et se tourna de mon côté.

M<sup>me</sup> Fatum, avec les suavités d'une Matelda, comme si j'eusse été un Dante promis à l'autre rive, m'entretenait à travers la table des *surprises-parties*, dont c'était la mode, cette année-là, et regrettait qu'il n'y eût pas, à Frêtes, assez

de gens élégants pour comprendre la délicatesse de ces choses.

Le banquier sortit de son mutisme et proféra :

— C'est de la vacherie !

— Je sais que M<sup>me</sup> JeanRichard n'est pas de votre avis.

— Ma femme est une folle.

Et, sur cette définition, il se tint coi et dédaigna l'apologie de ces *parties* que tentait M<sup>me</sup> Fatum.

Robert, à tout ce qu'elle disait, opinait d'une voix douce-reuse :

— Mais oui, très gentil... Ce sont de charmantes parties... Je voudrais bien qu'on me fasse de pareilles surprises... Mais je n'ai pas toujours le temps.

Peu à peu, cependant, on risqua des plaisanteries équivoques. Risler fit des mots qui eussent réjoui un corps de garde et s'en excusait :

— Vous n'avez pas entendu. Mesdames ?

On ne lui répondait pas. Robert produisit les siens qui, tous, visaient à ridiculiser un confrère.

Soudain, le baron se mit à raconter, dans sa langue so-lennelle et soignée, les histoires les plus scabreuses, sans gaïté, sans le mot pour rire, avec une sorte de délectation nostalgique et la manie d'ennoblir les personnages en les af-fublant de noms de la mythologie : Notre Apollon, notre Hy-las, notre plaintive Daphné, notre délicat Hyacinthe... Il semblait réciter les litanies du libertin pervers avec un re-

cueillement dont nous eussions ri en toute autre occasion, mais qui, ce soir-là, nous rendit tous inquiets.

M<sup>me</sup> Fatum, plusieurs fois, cessa de sourire et le regarda d'un air suppliant et douloureux. Il était complètement gris, mais on l'eût à peine remarqué, tant son attitude restait correcte, et sa parole sûre et tranquille. Au commencement, Robert affecta de prendre plaisir à ces histoires et approuva furtivement. Mais il perdait sa peine et resta sans courage de continuer. Les dames chuchotaient à voix basse, tout effrayées, sans perdre une parole. Le champagne du baron nous privait de toute lucidité et l'éclat des lustres avait cessé de nous paraître naturel. Il y avait un mauvais esprit dans la pièce, que personne n'osait effaroucher, de peur d'attirer sur lui l'attention du démon.

Enfin Sandoz eut le courage de se lever. Tout le monde fut sur pied. L'enchantement était rompu. Le baron se souleva péniblement, avec un grand effort pour rester digne ; il recueillit son sourire officiel et nous reconduisit avec une prodigieuse solennité, marchant entre les meubles, sans s'appuyer à aucun. Il maintenait, par un miracle de volonté, un tragique équilibre en rappelant à son aide tous les automatismes qu'il avait acquis dans ce vigilant dressage de soi, dans cette institution de sa noblesse. Vingt fois nous crûmes qu'il s'abattrait comme un homme frappé d'apoplexie. Il se tint ferme, pourtant, et, n'eût été cette formidable tension qu'on remarquait, une raideur qui exagérait son port imposant, et une presque imperceptible façon d'assurer le pied, comme s'il avait marché sur de la glace, nulle titubation ne nous eût révélé son état.

## Chapitre V

### D'UNE GRÈVE ET COMMENT M. DELIMOGES ESSAYA DE LA VIE ACTIVE

La guerre était finie. La victoire avait éclaté comme la bonne surprise ; et ceux qui montèrent jusqu'aux Recrettes entendirent un jour des volées de cloches, que le vent apportait des villages, par-dessus les gorges du Doubs. Tantôt prédominait le *si-sol* des Fontenelles, tantôt le *ré-si-la* du Russey, ou le *mi-ré-si* du Villers. Et ceux qui braquaient leurs jumelles voyaient bouger des foules noires, devant les églises, dans les petits cimetières. On érigeait des monuments aux morts, à la Chaux-de-Fonds, au Col-des-Roches, à Charquemont, et la Confédération faisait graver des timbres de la paix, avec un guerrier étendu qui brisait un sabre sur son genou.

On avait entendu signer le traité de Versailles et la consternation des vaincus. Et la vie en semblait allégée. Mais le charbon manquait et on dut fermer quelque temps les collèges. On s'abandonnait à l'espoir. Mais les ouvriers des munition chômaient et l'outillage était vendu à vil prix. Alors on vit rôder par les rues de Frêtes, du matin jusqu'au soir, des bandes de jeunes gens désœuvrés qui n'avaient encore rien appris, sinon à serrer un écrou et à le desserrer tout aussitôt. Ils avaient confié régulièrement aux filles de la Chaux-de-Fonds les quatorze, les dix-huit, les vingt francs de leur journée, et ils trouvaient cette paix trompeuse. Elle leur devait, à chacun, le voyage d'Auvernier, les filets de perche et le petit blanc, tous les dimanches ; elle leur devait un complet neuf,



un chapeau gris, un lot de cravates. Ils continuaient à manger du pain de guerre, à porter des souliers de guerre avec des semelles en carton, à caresser des filles de guerre. Ils ne concevaient que la paix de Béranger, « semant de l'or, des fleurs et des épis », des bouteilles de champagne et des duchesses. Cependant les professeurs du collège durent inventorier une fois de plus les pommes de terre, assez étonnés de ce devoir civique dont on leur faisait payer leurs vacances forcées. Et Maillard, qui s'aventurait avec M. Delimoges dans les couloirs et les escaliers branlants de la *Philosophière*, sous la conduite d'un petit garçon de la maison, se sauvait quand les chiens se réveillaient derrière les portes, cependant que le gamin criait avant de frapper : « Mame Vuillet, voilà des M'sieurs ! – Mame Gretillat ! Mame Gretillat ! » M<sup>me</sup> Gretillat ne se montrait pas, et une petite fille, dans la cuisine, expliquait : « Ma maman n'est pas là. Elle a été vers un homme ».

M. Delimoges se réfugia quelque temps au Val de Ruz, où la saison était moins rigoureuse. C'est là que le surprit la grève : elle menaça de l'y séquestrer. Aussitôt il désira un retour que l'arrêt de tous les trains lui rendait plus difficile. Il passa la montagne en suivant la route, que déjà faisait aisée une multitude de traîneaux. À la Vue des Alpes, il s'arrêta pour boire un grog, attablé parmi les gendarmes et les paysans, qui roulaient dans le caboulot tout un orage de *charrognes*.

Il passa par la Chaux-de-Fonds, toute festive et un peu hargneuse. Mais la révolte y avait, somme toute, des airs bon enfant, et ceux qui se promenaient, sans responsabilités, semblaient jouir de leur congé. On rencontrait des officiers dans les rues, qui n'étaient point insultés, et des soldats en faction s'ennuyaient devant la gare. M. Delimoges se fût difficilement persuadé que des événements graves se prépa-

raient. Il se fiait au visage et des gens, et des choses, sensible aux moindres nuances, et parfois égaré jusqu'à l'angoisse par les plus insignifiantes. Mais bien qu'il eût une pente presque maladive à tout interpréter, et peut-être à cause de cela, il ne pouvait supposer une telle perfidie des hommes et des événements, qu'aucun signe ne lui révélât leur malignité. Car il se croyait fin et, sous les apparences les plus bénévoles, se flattait de discerner la menace cachée. Il ne savait guère, d'ailleurs, comment s'annonce, au spectateur désintéressé, une vraie révolution. Sans doute, il ne se répandit pas de sang à la Chaux-de-Fonds, qui passait pour le quartier général du socialisme agressif ; M. Delimoges ne vit point les mitrailleuses qu'on lui dit toutes prêtes à balayer la place du Marché, et, si elles y étaient, on n'en fit point usage.

Dès qu'il eut dîné, il partit vers Frêtes, toujours à pied dans la neige, sous le plus radieux soleil. Jamais jours de révolution ne parurent à personne plus sereins. Des familles d'ouvriers se promenaient comme par les beaux dimanches, et, sans trêve, sur ce plateau d'aspect sibérien, avec ses sapins, ses étangs et ses bouleaux, passaient des paysans sur leurs traîneaux.

À Frêtes, il monta tout de suite au Cercle, où il pensa bien qu'il entendrait des choses curieuses ; il se proposa de jouir de ces journées comme d'un spectacle, sans se mêler de rien. Il eût été bien sage en s'en tenant là ; mais il devait être entraîné dans l'action en raison même de sa faiblesse.

Il trouva le Cercle plein de monde, beaucoup de gens qu'il n'y avait jamais vus et même de ceux qui l'avaient bouddé quand il y était entré. Il en conjectura que toute la résistance avait pris là ses quartiers. Des jouvenceaux encore mineurs, et dont plusieurs étaient de ses anciens élèves, ratio-

cinaient à haute voix, et, comme il s'avavançait à travers la cohue, M. Plateau se jeta sur lui avec des effusions fraternelles et lui épingla au revers de son veston un ruban rouge et jaune. Puis il le tira par le bras, tout abasourdi, vers un groupe de personnages, dont on voyait d'abord, à leur mine sérieuse, qu'ils étaient les chefs, qu'il ne tiendrait qu'à eux qu'il se passât de grandes choses, et que la cité saurait bientôt ce qu'ils valaient. M. Delimoges reconnut parmi eux son collègue Lesquereux, Pigeon de la Vége et le docteur Lequin, triumvirat dont un farceur étymologiste fit une fable du Pigeon, du Chien et de l'Écureuil, qui ne valait pas l'épopée de Renard.

Pigeon accueillit M. Delimoges avec beaucoup de chaleur et comme si l'on n'attendait plus que lui pour commencer. Mais quoi ? On allait voir.

— Ah ! monsieur le professeur, nous comptons sur vous, sur votre civisme bien connu. Nous ne doutions pas qu'aux heures graves vous sauriez vous montrer et faire votre devoir.

M. Delimoges ne s'était pas encore douté que l'heure fût grave et il fut effrayé de l'apprendre. Il se rassura, d'ailleurs, quand il l'eut entendu trop souvent répéter.

Il répondit comme s'il tombait de la lune :

— Est-ce que c'est vraiment si grave que cela ?

— Comment, grave ? intervint Plateau. Tu ne sais donc rien ? Il est étonnant, ce Delimoges ! Toujours dans les nuages !

Pigeon, plus flatteusement pour le professeur, corrigea son ami :

— Allons, Plateau ! Tu vois bien qu'il veut te faire mousser. M. le professeur est trop clairvoyant pour ne pas se rendre compte de la gravité de la situation.

Il fit silence deux secondes, puis déclara péremptoirement :

— Je sais que M. Delimoges est des nôtres.

Pourtant M. Delimoges ne savait pas encore desquels il était, et, avant de consentir à l'annexion, il résolut de s'en informer. Il décrocha son ruban jaune et rouge, en affectant de ne l'avoir point remarqué encore, et, le tenant entre deux doigts, il le regardait fixement, comme s'il en eût attendu la révélation d'un secret.

— De quel diable d'ornement est-ce que vous m'affublez ? Je n'aime pas les ornements. De la ligne, de la ligne !

— Ah ! mais ! D'où est-ce que tu tombes ? se récria Plateau. Tu ne vas pas faire la bête ! Tu vas remettre ça là !

M. Delimoges laissa tomber le ruban qui fut aussitôt piétiné par un gros échauffé, lequel passait en criant : « Girard ! Girard ! »

Plateau s'enfuit, vociféra : « Une insigne ! une insigne ! » comme on crie au feu, et, tout de suite, en rapporta une toute fraîche qu'il épinglea, malgré sa résistance, sur la poitrine de son collègue.

— Que diable est-ce que c'est que ce ruban ?

— C'est l'insigne *d'Ordre et Liberté*, prononça Plateau religieusement.

— Un nouveau parti ?

Plateau sourit d'un air mystérieux, et, à voix très basse :

— Pas encore. Ça viendra. On t'expliquera ça.

Mais quelqu'un était entré, qui proclama :

— Des nouvelles !

Les buveurs se levaient en sursaut. On se jetait sur l'homme. Tintammare. Cris :

— Quoi ? Quoi ? Du nouveau ? Qu'est-ce que c'est ? Lisez ! Lisez !

L'homme aux nouvelles annonça :

— Écoutez l'ultimatum du Comité d'Olten.

Et il se mit à réciter les différents points, soulignant les choses énormes, et parfois relisant. Et comme l'*exarchôn* des thrènes antiques, il était interrompu par le chœur des vociférants.

— Prélèvement sur les fortunes, proclamait-il.

Quelqu'un hurlait :

— Spoliation, infâme spoliation.

Et le mot, le mot décisif était repris en chœur, ou plutôt en canon :

— Spoliation, spoliation.

Le récitant continuait alors d'entretenir leur douleur.

— Monopole des importations et des exportations.

Et le chœur répondait :

— Tyrannie ! Démagogie ! Bolchévisme !

Quand il eut achevé le dernier article et qu'on lui eut donné la réplique, cette belle scène se termina, comme les tragédies antiques, dans un sombre apaisement et par le commentaire pathétique de la catastrophe. Les plus curieux voulaient savoir comment l'homme s'était procuré le document.

— On vient, dit-il, de me le dicter par téléphone.

Plateau se rapprocha de M. Delimoges, et, avec un amer ricanement (Ah ! que de responsabilités allaient lui incomber !)

— Est-ce que tu es enfin convaincu que c'est grave ?

Et un morveux qui n'avait pas ses droits civiques crut devoir ajouter sa leçon :

— Ah ! bien ! Je vous crois que c'est grave ! Qu'est-ce qu'il vous faut ?

M. Delimoges voulut bien y consentir pour avoir la paix.

À ce moment, Maillard, qui s'était introduit dans la salle, sa curiosité ayant vaincu sa phobie de la foule, vint se blottir contre Delimoges, et chaque fois que ce protecteur dans la tempête déchaînée faisait mine de s'éloigner, il le retenait par la veste, tout effrayé de le perdre, et parfois lui pinçait le bras.

— Attends ! Attends donc un moment !

Et il semblait qu'il avait à lui dire quelque chose d'important et n'osait pas encore.

— Qu'est-ce que tu me veux ? lui demandait M. Delimoges.

— Mais, voyons ! Je ne vais pourtant pas aller me compromettre avec ces mufles.

Il désignait le groupe des chefs.

Plateau revint vers l'angle où Maillard séquestrait M. Delimoges. Il ricana :

— Ah ! tu es aussi là, Maillard ?

L'autre se contracta, hésita à répondre, puis, comme étouffant :

— Oui... oui... je suis ici.

Et tout d'un coup sa colère rompit la digue :

— Oui, Platon, je suis ici, illustre Platon. Est-ce que ça te gêne ? Est-ce que c'est toi qui commandes ici, sublime Platon ? Est-ce que tu es chez toi ? Est-ce que vous entendez cet imbécile ? J'y ai autant de droit que toi, à être ici, je pense... Je suis avec Delimoges... C'est lui qui m'a invité...

Il se calma, quand il vit s'avancer d'autres chefs. Plateau ricanait, assez déconfit, cependant.

— Il ne faut pas t'emballer ? Ça te prend souvent, ces accès ?

Maillard ne répondit rien. Il se souvenait à propos d'être correct et ne fit qu'un geste vague, comme s'il eût chassé un taon.

On se remit à parler du fameux ultimatum, un monument d'audace, une provocation éhontée, un défi à la raison,

un coup d'État. Et le gros vétérinaire Greppin, roulant des yeux désorbités, tirait la morale de tout cela.

— Ils voudraient tous nous zigouiller. Nous n'avons qu'à nous bien tenir.

Mais comme il avait un peu trop bu, il se tenait mal.

M. Delimoges se situa dans une autre région et on ne sut pas trop bien ce qu'il voulait dire :

— C'est un document très curieux. J'en ai écouté la lecture avec intérêt. C'est le programme économique de Colbert, avec, seulement, un peu moins de crânerie.

Évidemment, il n'était pas à l'heure. Plateau le regardait avec des yeux tout ronds (selon l'expression de Maillard, quand il lui reparla de l'incident : « Il était trop bête pour comprendre ce que tu voulais dire », ajoutait-il, comme si lui, Maillard, parfaitement ignare en ces matières, avait beaucoup mieux compris).

Plateau se demandait si la remarque de M. Delimoges était géniale ou tout à fait idiote, et il demanda, sous les ricanements de Maillard.

— Comment est-ce que tu l'entends ?

Ce qui signifiait évidemment :

— Est-ce que tu n'approuverais pas, au fond, ces énergumènes ?

M. Delimoges ne lui fournit aucun éclaircissement, et les autres présents firent crédit à mon ami, Pigeon les ayant sans doute prévenus par cette notice :

— Delimoges est des nôtres. Excellente recrue.



Maillard était fort gênant à cette place : rien d'essentiel ne devait se dire devant lui. On le jugeait gaffeur et prêt à toutes les trahisons ; et du désordre de son esprit, qui était facile à constater et même à exagérer, au point que personne ne lui rendait justice, quand il montrait ses étranges lueurs et ses brillants, on concluait à une certaine lâcheté et à un caractère sans consistance. On ne se trompait pas, d'ailleurs, et c'est ce qui explique le singulier accueil que lui avait fait Plateau. Il y avait inimitié entre leurs deux familles ; mais en de tels moments, toutes les recrues sont bonnes, et des plus hésitants on sait faire des convaincus en les laissant mariner dans l'enthousiasme.

On avertit M. Delimoges qu'il y aurait le lendemain un grand cortège, le second des amis de l'ordre, plus imposant que le premier.

— C'est le moment, ou jamais, de se montrer, disait Plateau.

M. Delimoges, en effet, se montra, et n'en fut ni glorieux, ni tranquille, ni assuré dans sa conscience. Il entra dans un doute funeste et ne savait décider si l'ordre qu'il aidait si lâchement à conserver était le meilleur, et si l'autre, dont il empêchait l'avènement, n'eût pas été plus souhaitable. De l'un et de l'autre, quand il avait fini de s'interroger, il ne voyait bien clairement que les défauts. Il en désirait un troisième, qu'il n'aurait pas su définir. N'est-ce pas, au fond, que toute sorte de régime politique l'offensait, qu'il était naturellement anarchiste ? Il n'osait pas se l'avouer. Du moins ne voulut-il pas porter le ruban jaune et rouge en défilant par les rues, derrière les Armes-Réunies. Pur enfantillage, puisqu'enfin il se montra.

Quand on se fut assez montré pour croire qu'on avait effrayé les grévistes, s'ils avaient été tentés d'entreprendre quelque chose, on se massa devant le Cercle, où furent prononcés trois discours fort creux, mais tissus d'autant de nobles paroles qu'il en faut pour faire applaudir. M. Delimoges s'étonna que Pingeon ne pérorât pas et fût remplacé par un maître régleur de la *Véga*, que recommandaient son talent d'horloger et son activité dans le synode de l'Église indépendante et les Sociétés anti-alcooliques. De tous les chefs, Pingeon lui semblait le plus actif, le plus habile et celui qui prétendait mener tout. Que ne se montrait-il au premier rang ? Comme le professeur lui demandait les raisons de son silence, Pingeon lui répondit sans embarras :

— Je ne suis pas orateur, pas orateur pour un sou. Vous entendez ma voix ? J'ai horreur de parler en public. De plus, extrêmement timide. Vous riez ? Vous ne me croyez pas ? Abominablement timide. Un timide à l'air audacieux. Cela existe. J'ai fait ce que j'ai pu pour me vaincre. Rien n'a servi. J'en suis fort malheureux. Mais qu'y faire ?

Qu'il y eût de ces timides audacieux, M. Delimoges le savait ; que Pingeon fût un de ceux-là, il était possible en somme. Mais le professeur n'eut pas de peine à apprendre que Pingeon était fort impopulaire à Frêtes, odieux, pour ses duretés, aux ouvriers de la *Véga*, dont on ne désespérait pas de rallier quelques-uns. Pingeon le savait, et, l'eût-il oublié, ses meilleurs amis le lui auraient rappelé. Il s'effaçait donc et restait dans la coulisse, régisseur et machiniste d'une intrigue sérieuse, en attendant l'occasion de bondir sur le théâtre et d'y jouer un premier rôle. Mais il devait être déçu s'il y comptait.

Et c'est même ce qui surprit le plus M. Delimoges, qu'avec tant de qualités, une intelligence lucide et le don de l'intrigue, qu'avec une plume alerte, tranchante, une parole aisée et nette, à laquelle il ne manquait qu'un peu d'éclat et de trémolo sur les grands mots, qu'avec tous ces mérites et peu de probité (mais l'apparence suffisait), Pigeon n'eût jamais réussi à inspirer confiance ; qu'avec le don de flatter, qui était d'un psychologue, il n'eût jamais séduit. Sans doute sa laideur à faire grincer des dents ceux qui n'y étaient pas accoutumés, non pas une laideur puissante, mais une habituelle grimace composée de petits plis et de boursouflures, comme si son visage eût macéré dans le vinaigre, d'abord éloignait de lui par tout ce qu'elle trahissait de perfidies et de méchancetés aux petits couteaux. Et, en effet, il déchirait les absents avec une dextérité d'opérateur qui pouvait bien faire craindre aux présents d'aussi prestes amputations. Tout cela suffit à peine à expliquer qu'on craignît son influence, qu'on préférât envoyer siéger au Grand-Conseil un rustre maladroit, un Plateau, plutôt que lui, qui eût jeté dans les débats des coups de clarté, spécieux, sans doute, le plus souvent, en ébranchant la vérité, mais déconcertants pour l'adversaire. C'est qu'au fond il n'était pas vraiment fort, et à ceux qui eussent été tentés de se reposer sur lui, il donnait l'impression qu'ils allaient s'asseoir sur une lame de rasoir. Et derrière toutes ses démarches, les clairvoyants devinaient quelque dessein inavoué, toute une trame invisible de convoitises qu'on ne sentait pas concordantes avec le désir général.

M. Delimoges ne sut pas déterminer qui, le premier, avait eu l'idée de créer un parti politique nouveau, le bloc bourgeois de Frêtes, qui devait fondre ensemble les deux partis historiques, le radical et le libéral, en s'annexant, comme on disait, des « forces jeunes ». Monsieur Plateau

semblait tout embrasé de cette idée et la défendait avec sa véhémence ordinaire. Mais il ne l'avait pas trouvée, comme, aussi bien, il ne trouvait jamais rien.

Si l'on avait interrogé les chefs, comme il n'y a point de honte à avouer un si bel acte de civisme, plusieurs, sans doute, auraient assuré qu'ils avaient eu les premiers cette idée, tant ils l'avaient adoptée avec ferveur, à peine suggérée, comme si elle comblait un désir depuis longtemps creusé dans leur cœur. Et celui qui l'avait réellement lancée, submergé par l'enthousiasme général et les suggestions plus précises, aurait peut-être hésité à la déclarer toute sienne. On crut assez vite qu'elle émanait de celui-là seul (bien qu'il s'en défendît) qui s'appliqua d'abord à la faire mûrir en acte, de celui-là à qui elle profitait le plus et qui en espéra un accroissement de dignités et de savoureuses vengeances, de Pigeon, qui s'était brûlé dans le parti libéral et haïssait passionnément ses anciens amis, les *politicards* de droite, naguère encore si platement encensés.

Ce fut lui qui élaborait le plan stratégique au moyen duquel on enlèverait la position. Et pour l'exécuter, il se servit adroitement de ses lieutenants qui devinrent bientôt plus fameux que le chef d'état-major : car ils paraissaient brillamment dans les luttes au grand jour et gagnèrent la bataille aux yeux de tous. Lui n'osait pas se mettre en évidence, il était médiocrement accueilli, même des siens, mais il employait tous les autres avec prudence, leur assignait leur poste à chacun, selon leurs divers talents d'enthousiasmer la foule, de lui en imposer par un mérite reconnu, ou de démonter l'adversaire.

Il ne se trompa lourdement qu'en attribuant trop à Plateau, lequel pouvait bien être un médiocre entraîneur des

simples ; mais dès qu'il voulut ferrailer avec les socialistes, il se fit asséner des réponses mortifiantes, dont Maillard exulta indécemment.

\* \* \*

La grève avait pris fin, et cet heureux événement fut célébré dans les deux camps comme une victoire. Les socialistes avaient obtenu quelque chose, mais non pas tout ce qu'ils réclamaient. Quand ils n'auraient abouti qu'à jeter le trouble dans l'esprit de beaucoup de jeunes gens qui les combattaient, ils auraient eu le droit de s'applaudir. Non pas que tous les inquiets fussent des recrues promises à leur parti. Car, de ces candides jouvenceaux, qui lisaient les manifestes et les journaux de l'ennemi, jusqu'à en être assez cruellement déchirés, ces enfants tourmentés qui admiraient de bonne foi l'intelligence ou le talent d'un adversaire, la plupart, dans la suite, affermis ou engagés par l'intérêt, guéris de réfléchir et d'ergoter par une certaine routine de leur pensée, devaient laisser se déposer en eux une opinion plus tranquille, compacte et figée ; et d'ennemis honteux, ils allaient se faire adversaires déclarés du socialisme. Mais tous ne devaient point aborder à ce repos. Plusieurs se firent transfuges, pour peu que l'intérêt le leur conseillât. D'autres, désespérant de se pacifier, se retirèrent dans l'inaction.

De ce désordre des jeunes consciences, Pigeon et les autres chefs ne se doutaient pas, et eussent-ils entendu certains propos dangereux, ils ne s'y seraient pas arrêtés.

M. Delimoges aimait ce trouble et, à l'insu des chefs, sans même réfléchir que son action était dissolvante et dé-

loyale, il le fomentait, quand il se mêlait aux conversations des jeunes gens. Leurs inquiétudes généreuses consonnaient trop bien aux siennes pour qu'il ne cherchât pas à les répandre. Il se rassurait ainsi sur le parti dans lequel il allait s'engager, ravi d'y rencontrer cette tolérance, veule d'ailleurs et paralysante, dont il sentait bien qu'il ne pourrait jamais se guérir. Du moment qu'on voulait rompre avec les anciennes formules (les chefs le proclamaient sur tous les tons), inaugurer une politique toute fraîche et propre, et désintéressée, ne convenait-il pas qu'il aidât à l'aération ? Il eût été bien indigné, si quelqu'un des chefs, plus conscient et plus responsable, ayant appris ce qu'il faisait, lui avait dit : « Loin d'aérer notre parti, vous éventez le vin nouveau, vous lui faites perdre toute vertu. Si on vous laissait aller, vous nous désagrégerez. » Au fond, M. Delimoges ne tendait à rien moins qu'à créer au sein des amis de l'ordre, un groupe à part de sceptiques idéalistes, dont on ne pouvait rien espérer aux moments décisifs. Du reste son influence resta fort limitée.

Il ne croyait pas mal faire ; il était sûr d'agir selon les intentions générales ; et ce fut un de mes grands étonnements, quand j'appris combien ce pessimiste et misanthrope goba aisément les bourdes solennelles que produisaient de vieux routiers de la politique, les Pigeon et les Lequin, comme s'ils pouvaient, à leur âge, se convertir subitement, touchés par quelle mystérieuse grâce ? Il ne tarda guère à se désabuser et son pessimisme sortit fort aggravé de cette aventure.

On tambourina par la ville une grande assemblée des amis de l'ordre, dont on tint secret le programme. On voulait déjouer les intrigues des socialistes, qu'on redoutait un peu niaisement, ou peut-être enlever par surprise, en maniant l'enthousiasme, la résolution de former un parti nouveau. Au

théâtre, où l'on s'entassa, il se fit des discours pompeux et vides, mais efficaces. Pigeon avait débuté par un rapport substantiel et précis, qui ne porta pas. Ce qui nuisit fut le ton sec et tranchant, sans aucune formule grandiloquente, mais avec beaucoup de traits d'esprit prodigués en pure perte. Ce qui nuisait surtout, c'était la personne de l'orateur. Il ne lui servit de rien de jouer au modeste et au chien couchant, de dire vingt fois *votre serviteur* et d'essayer de faire croire à cette condition de subalterne et de domestique du peuple où il se ravalait. Mauvaise méthode devant une foule. Il faut faire le maître, mais paternel, pour être vénérable, non le larbin, et ne point tendre le cul aux coups de pied. Il faut que l'assemblée ait le sentiment que l'orateur est comme la tête de la masse, et son cœur, sa pensée, son émotion. Il n'y avait point de générosité, ni d'apparence de générosité en Pigeon, et on l'éprouvait comme un buisson d'arêtes. Il fut médiocrement applaudi et vainement quelques industriels, qui avaient bonne opinion de leur esprit, approuvaient : « Très fin, très bien dit ! », tout le monde prenait cette harangue préliminaire pour un hors-d'œuvre un peu astringent.

On posa la question. Discussion générale. Quelqu'un de l'ancien parti radical vanta le sacrifice qu'il consommait, sur l'autel de la patrie, de ses idées servies vingt ans. Un libéral lui rendit sa politesse. Puis M. Delimoges, au nom des jeunes, nouveaux en politique, annonça son désir d'entrer dans la vie active et fit profession de générosité et de désintéressement. Tout cela en termes fort vagues. Il fut remercié par des approbations murmurées et Fatum, qui se tenait assez près de lui, lui fit un signe amical, comme à quelqu'un qu'il était heureux de voir travailler pour la prospérité de son industrie. Après quoi, la résolution de créer un nouveau parti fut acclamée, et on nomma un comité dont fut M. Delimoges. Il fut aussi du comité d'études politiques et du comité de ré-

daction, véritable comité secret, comme il apparut dans la suite.

Il fallait gagner le reste du canton. Pigeon convoqua à Corcelles les délégués des partis bourgeois. Delimoges s'y rendit, avec Plateau, Pigeon, Calame, le président du nouveau groupement, et un charmant jeune homme à bouche mignonne, envoyé pour faire nombre et qui n'avait d'éloquence qu'auprès des femmes.

La députation de Frêtes échoua et trouva les chefs des anciens partis peu disposés à l'apostasie ou à l'abdication. M. Delimoges contribua à cet insuccès, parlant en géomètre passionné (mais c'était pour se donner le change sur ses propres incertitudes) de réformes nécessaires, qui durent paraître bien dangereuses. M. de Coulon, chef du parti libéral, dévisagea curieusement ce jeune doctrinaire, étonné et presque ravi de cet enthousiasme, si factice au fond. On répondit avec courtoisie et fermeté aux orateurs de Frêtes. On admira leur esprit de progrès, on rappela que de cette ville étaient partis les glorieux révolutionnaires de 1848, on déplora que la plaine ne fût pas assez avancée pour « trancher le nœud gordien », et on se moqua doucement d'une jolie métaphore biblique de Plateau qu'« il faut au vin nouveau des vaisseaux neufs » : Les gens du vignoble, disait-on, ne voyaient pas encore venir ce vin nouveau.

Pourtant, quelques députés de la Chaux-de-Fonds, qui avaient été travaillés sous main, furent séduits par l'initiative des Frêtois. Ils se vantèrent d'avoir eu cette idée en même temps que leurs voisins, quoiqu'elle eût rencontré chez eux plus d'obstacles. On ne les contredit pas, on parlementa, et la Chaux-de-Fonds forma une seconde section du nouveau parti. Il fallut disputer deux ans avec elle sur le nom, sur le



programme. Du moins elle promet de voter avec les Frêtois. C'est tout ce qu'on demandait. Pigeon, qui opérait tout cela, en travaillant dans la coulisse, se frottait les mains :

— Je vous dis, Messieurs, que nous avons gagné la première manche !

Cependant, M. Delimoges s'infatuait stupidement de sa vie active, bien qu'il n'eût rien à y gagner, sinon le triste avantage de se reconnaître plus étranger qu'il n'avait jamais cru au milieu de ses nouveaux concitoyens. Il avait la constance de paraître régulièrement au comité d'études politiques, où il discutait toutes les questions avec une lucidité d'absent et une espèce de chaleur qui ne tenait, ni à ses passions, ni à ses intérêts, mais à son amour d'une logique fort inopportuniste. Les autres membres du comité, dépaysés par son quiétisme, regardaient ses déductions comme une floraison de givre, séduisante et glaciale, stérile et toute prête à fondre aux premières lueurs du réel. On adoptait parfois quelque'une de ses formules, pour sa clarté, sauf à l'émousser ensuite. Il fallait bien laisser à ces rouages trop durs qu'il voulait agencer un peu de champ et d'ébat.

Pigeon surtout, qui se montrait à la fin des séances, s'effrayait des propositions de M. Delimoges. Ce renard approuvait tout, puis introduisait une question insidieuse, « pour éclairer sa religion ». Il fallait recommencer. Pigeon n'avait pas toujours le dessus, tant les chefs craignaient son influence et soupçonnaient de secrets calculs. Misérable condition que celle de ce personnage. Il se maintenait sur la corde raide, dans un équilibre toujours instable, à force de souplesse. Mais d'autres, comme le docteur Lequin, étaient tout aussi fins que lui, avec un air simple et droit. Immense avantage pour un diplomate.

Pigeon faisait le principal au comité de rédaction. On répandait, chaque semaine, une petite feuille, pour entretenir la fidélité des troupes. Plateau s'y faisait l'aboyeur du parti et on le régalaît de coups de pied. Vouga, le docteur en droit, y donnait, rarement, une étude sur la politique générale, consciencieuse et sans éclat. Pigeon se chargeait de tout le reste et ne demandait pas mieux. Il prit assez vite l'habitude de n'entretenir ses lecteurs que d'horlogerie ; il les instruisait sur le marché des montres, sur les facultés d'achat des différents pays. Puis il vanta certains perfectionnements techniques, sans divulguer, bien entendu, de secret professionnel, et il devint manifeste, dès lors, qu'il disposait tout doucement le journal dont il assumait la rédaction à servir la fortune et la gloire de la *Véga*, où il était intéressé comme actionnaire et comme directeur commercial, avec une part sur les ventes.

De tous ces écrivailleurs, lui seul avait un peu de talent et de culture. Il rédigeait serré, tondait les questions comme un jardinier ses haies, et usait de formules tranchantes, de celle-ci, surtout, banale d'ailleurs, mais qui répondait à ses desseins : « Dans notre société moderne, il faut que la politique cède le pas à l'économique. » Le malheur est qu'on traduisait : « Il faut que le nouveau parti serve la *Véga* et mon portefeuille. »

## Chapitre VI

### DU SPORT ET DE LA POLITIQUE

M. Delimoges continuait à voir assez souvent le jeune JeanRichard, et, bien qu'il le jugeât compromettant, il prenait plaisir à écouter ce bizarre garçon, qui lui parlait de ses lectures, mais non de toutes, lui apportait des vers assez mauvais et singuliers, et lui enseignait la vie privée des Frêtois et les petits scandales d'alcôve qu'il avait appris, Dieu sait comment, ou qu'il inventait pour s'amuser. Il avait fini ses études au collège, mécontent de son diplôme, qui portait la mention *passable* et de ses anciens professeurs qui l'avaient, disait-il, bassement persécuté. Il n'avait de tendresse que pour le seul Delimoges. Celui-ci essayait d'apaiser ses révoltes, qui l'amusaient, et JeanRichard ne le croyait guère, quand il affectait de s'indigner des médisances. Que le jouvenceau fût lui-même fort enclin au désordre, il n'était que trop évident. Mais, méprisé et traité de fou, on comprenait qu'il fût enragé de rendre insulte, pour insulte. Et M. Delimoges avait la faiblesse de le plaindre pour la violence qu'il subissait et qui le destinait à un état pour lequel il n'avait que de l'horreur. Il n'eut jamais le courage ou la cruauté de lui dire qu'on ne trouvait rien dans les essais du garçon qui motivât ses ambitions littéraires. C'est qu'il ne faut pas dire au gland : Tu ne seras point chêne.

JeanRichard lui était agréable pour une autre raison, et qui paraîtra ridicule. Il nageait mieux qu'aucun des jeunes gens de Frêtes ou de Fleurier, plongeait avec audace des ro-

chers déchiquetés qui bordent le lac, et, malgré sa souplesse et la vigueur de son corps rompu à tous les exercices, aussi harmonieux, aussi tranquille de lignes, aussi rassurant à regarder que son visage l'était peu, si tourmenté, si visiblement asymétrique qu'il annonçait une folie imminente, JeanRichard n'était jamais entré dans une société sportive. Il répugnait à la discipline qu'on y exigeait, peu disposé à collaborer à une victoire collective, et s'entraînait tout seul, content de se faire admirer des promeneurs en bateau, le dimanche, quand il tombait comme une flèche ou le plus souple roseau, du rocher de l'Écho, qui se dresse à vingt-trois mètres et plus, quand les eaux sont basses. M. Delimoges, qui venait si ridiculement de s'engager dans un groupe, admirait cette indépendance ; et du *Sport*, dont le nom signifie plaisir, il trouvait absurde qu'on eût fait un fastidieux devoir, qu'il soumit ceux qui s'y livraient à mille règles pédantes et à parler tout un lexique anglais.

Il avait tort, sans doute. La règle n'ôte point le plaisir aux jeunes sportifs et le plus souvent l'augmente. Tous les jeux d'enfants ont leurs règles, parfois inexplicables, leur jargon spécial, leurs formules magiques, leurs cérémonies incantatoires, grâce auxquelles tout un groupe de gamins semble comme conjuré et ravi dans un monde idéal, où s'établissent de nouveaux rapports sociaux, des craintes, des appréhensions, des triomphes délicieux. Les conventions et les formules sont le *Sésame ouvre-toi* qui introduit dans le palais des irréelles ou surréelles merveilles, dans le rêve des éveillés.

Mais son insociabilité rendait odieux à M. Delimoges le sport organisé. Il eût été mauvais équipier, ne sachant ni obéir, ni commander. Pourtant il aimait les exercices physiques et, comme beaucoup de civilisés et d'inquiets, il ado-

rait cette illusion de la vie primitive, le plaisir d'être nu au bord d'un lac, de se vautrer au soleil, de se jeter à l'eau et d'aborder où il pouvait, sans s'inquiéter de l'heure, qu'à peine, de temps en temps, il essayait de deviner en regardant le soleil glisser sur les cimes des arbres.

Souvent il allait retrouver JeanRichard au bord du Doubs. Ils partaient ensemble de la pointe de l'Arvoux, et, nageant de conserve, ils passaient devant la grotte de la Toffière, qui s'ouvre au fond d'une anse d'ombre, et où devait aborder la nuit, marmoréen et debout, quelque Hermès nautique, convoyeur d'âmes ; puis ils doubaient le rocher de l'Écho, allaient frissonner dans un bassin d'eau verte, toujours froide, puis dans un troisième, entre deux pentes raides et boisées, ravinées de dangereuses coulisses. Ils abordaient aux Cavottes, sur une dalle de calcaire inclinée, en plein soleil, au pied d'une roche creusée d'alvéoles, où avaient pu nicher des Troglodytes. Ils s'étendaient là, puis revenaient à la nage prendre leurs habits.

De tels exercices, les jours de congé, distrayaient M. Delimoges de la politique et de ses classes, où il ne s'ennuyait presque jamais, d'ailleurs, aimé des plus jeunes, admiré de quelques-uns des aînés.

Les élections approchaient. Les chefs du parti se faisaient plus graves que de coutume. Il fallait désigner des députés au Grand-Conseil et l'un des membres du Gouvernement, qui, dans notre canton d'extrême démocratie, est élu par les citoyens. Pigeon y songea d'abord et aussi le professeur Lesquereux, un jeune homme des plus solennels, très maigre de visage et sec de propos, qui enseignait fort bien les éléments des mathématiques, au demeurant sans esprit et neuf en politique.

Tout se décida au comité de rédaction. On tomba facilement d'accord sur une liste de candidats au Grand-Conseil. Mais qui enverrait-on siéger au Conseil d'État ? L'affaire était de conséquence.

Pigeon s'amusa à jeter quelques ballons d'essai :

— J'avais pensé d'abord au docteur Lequin.

Le d'abord était équivoque. On entendit quelques *oui* négligents qui signifiaient non. M. Delimoges s'amusait extraordinairement de l'état de tension anxieuse où il voyait ces petits ambitieux.

Pigeon continua :

— Il est intelligent, cultivé, excellent homme d'affaires. Je crois qu'il serait à sa place au Conseil d'État.

Il attendit encore. Il y eut un *certainement* qui exprimait le doute hyperbolique.

— Seulement, reprit Pigeon, il y a une difficulté.

La pénombre de la salle rendit moins indécent le changement qui se marqua sur les visages.

— Est-ce qu'il acceptera une telle candidature ? Est-ce qu'il abandonnera une clientèle fidèle, le soin de ses affaires, pour vaquer au bien public ?

Le seul Plateau, après quelques secondes de silence, constata avec une négligence affectée :

— Je ne pense pas qu'il accepte.

Pigeon continuait de jouer :

— Il faudrait le consulter. Nous n’y perdrons rien. Sans doute, ce serait lui demander beaucoup. Renoncer à une situation brillante pour assumer de telles responsabilités ! Car il ne faut pas nous le déguiser, Messieurs, celui d’entre nous qui assumera cette lourde charge aura à lutter contre de sérieuses difficultés.

On retint le *d’entre nous*, qui parut rassurant.

— Je crois, dit Lesquereux avec une soudaine conviction, qu’il serait tout à fait inutile de le consulter. Il n’acceptera pas, il ne peut pas accepter. Ce serait même une impertinence que de lui proposer cela.

— D’ailleurs, je crois me souvenir, ajouta Plateau, qu’il a récemment déclaré qu’il n’accepterait pas de mandat trop absorbant.

On décida que ce mandat ne convenait pas à M. Lequin. On en écarta assez rapidement quelques autres.

Quand Pigeon eut énuméré tous ceux auxquels il n’avait pas songé, comme il ne pouvait pas nommer celui qu’il avait dans l’esprit, il parut piqué :

— Enfin, Messieurs, proposez vous-mêmes. Je vois que toutes mes suggestions sont mal accueillies. J’estime d’ailleurs, pour ma part, que nous devons laisser aux électeurs une entière liberté. Nous visons à faire des citoyens conscients.

Tout cela ne débrouillait rien. Mais on avait le temps de se regarder. Enfin quelqu’un prononça le nom de Vouga, le juriste. C’était un esprit lent et sans pointe, du reste parfait-

tement probe, et qui ne se méprisait ni ne se surestimait. Tout le monde le pria hypocritement d'accepter. Il déclara d'une voix grave :

— Je vous remercie, Messieurs, de l'honneur que vous me faites. Je réfléchirais à votre proposition, je m'examinerais pour savoir si je suis digne de revêtir d'aussi importantes fonctions, si je ne voyais parmi nous des gens plus instruits des intérêts et des besoins de l'instruction publique, où je vous avoue que je me sentirais d'abord assez dépaysé, — je veux dire nos professeurs au Collège ; et je songe tout particulièrement à M. Delimoges, que je prie en votre nom, j'en suis sûr, en tout cas en mon nom personnel, de réfléchir sérieusement à cette candidature que nous lui proposons.

Il regarda M. Delimoges bien en face, puis successivement tous les autres, avec un grand sérieux, comme s'il attendait qu'on lui confirmât l'évidence de sa déduction.

Quant au professeur, qui souriait malgré lui, — ayant un instant savouré cette menace de grandeurs, il s'écria soudain, avec un accent de terreur qui fit rire tout le monde, sauf Vouga :

— Je ne veux pas ! je ne veux pas ! je ne consentirai jamais !

Il se sentait envahi par l'effroi d'être proposé aux électeurs, d'avoir à faire une campagne de discours. Surtout il se sentait sans courage d'assumer une charge qui lui paraissait le comble de l'ennui, dont il serait le prisonnier, sans espoir de se relâcher jamais d'une gravité, d'une solennité qui répugnaient à sa nature. Il songeait que tout le monde aurait les yeux sur lui, qu'il serait connu dans tout le canton, surveillé,



repéré partout où il irait, comme par une innombrable police, qu'il n'oserait plus se baigner dans le Doubs avec JeanRichard, qu'il serait ridicule si on le rencontrait à bicyclette. Oui, cette idée qu'il ne se baignerait plus librement lui fut la véritable révélation de l'état de servitude où il serait réduit. Il eût été le plus malheureux des rois, et jamais aussi vivement qu'en cette minute, il n'avait senti que celui qui commande à tous est aussi l'esclave de tous. Et on voulait le faire roitelet dans un tout petit pays et l'enchaîner à une dignité ?

Eh non ! on ne le voulait pas. Personne ne le voulait, que peut-être l'honnête Vouga. Et ce fut bien naïvement qu'il s'écria, comme un garçon sage que ses camarades essaient d'entraîner au bordel :

— Je ne veux pas !

— Mais, Monsieur Delimoges, reprenait l'honnête Vouga, en élargissant ses gros yeux ronds, veuillez y réfléchir. Nous ne vous demandons pas de prendre une décision sur-le-champ.

Et Delimoges de se cabrer, Vouga d'insister. Pigeon abrégé la dispute :

— Nous ne ferons pas violence à M. le professeur, puisqu'il tient cet honneur pour un supplice.

Ce fut le tour de Plateau de s'épanouir quand il s'entendit nommer. Mais ce n'était pas sérieux, et Plateau, vite douché, fit le modeste en rongant son frein.

On finit par s'arrêter à Lesquereux. Pourquoi ? Il avait bien quelques mérites, du sens pédagogique, une certaine connaissance des écoles du canton ; il présidait avec impartialité le comité d'études, où il se défendait d'avoir des idées,

sans se faire violence. Au demeurant, tendu, solennel, maniéré, dur et sec comme une pince à sucre. Il n'avait pas encore d'ennemis dans son parti, il n'en avait pas au dehors. On ne le connaissait pas.

On le présenta à l'assemblée générale, on le loua dans la *Gazette de Frêtes* (l'organe du nouveau groupe). Il était agréé. On lui supposa des mérites, et sa solennité, subitement aggravée d'un ton, augmenta la superstition.

Mais les autres partis bourgeois du canton, avec lesquels il fallait composer, se chargèrent de démontrer aux Frêtois qu'ils adoraient un faux dieu. Ils déboulonnèrent l'idole dans leurs journaux.

Pigeon s'en réjouit, tout en invectivant contre les politicards routiniers. Jamais il n'avait été question de lui. Et bien qu'il ne songeât qu'à refuser généreusement un honneur qu'il ne convoitait pas (sa situation à la *Véga* étant telle qu'il ne pouvait souhaiter un changement), de constater une si cruelle et absolue impopularité, après toutes ses agitations, ses dévouements, ses platitudes, le mortifiait, le désespérait, le disposait aux trahisons.

Les délégués bourgeois se réunirent encore une fois à Corcelles. Pigeon mena les débats à son gré, et, sans qu'il y parût, avec une perfidie raffinée. En louant Lesquereux sans mesure, il le couvrit de ridicule, le rendit impossible.

Lesquereux fut lâché. On ne songea pas plus à Pigeon que la première fois. On ne lui fit pas même la politesse de le proposer pour rire. Vouga fut sollicité, accepta et fut élu. Le jeune parti se consola de l'affront reçu. Le magistrat qu'il déléguait consacrait en quelque sorte son existence, il était comme le Messie du groupe et le Dieu fait homme.

Tant d'intrigues avaient achevé dégoûter M. Delimoges de la politique. Il eût tout lâché si ses *amis* ne lui avaient représenté cette inaction comme honteuse ; et sa faiblesse l'empêcha de se libérer, après l'avoir entraîné dans cette aventure.

M. Delimoges n'avait point d'intérêts à défendre, peu d'ambitions, peu d'attachement véritable à son pays, qu'il n'avait pas toujours habité. L'Église a sagement condamné le quiétisme ; elle n'a point jugé qu'on pût être solidement chrétien et vertueux si l'on restait en repos sur les chances de l'éternité. Il y a un quiétisme politique, et ce fut l'imprudence de M. Delimoges, de se jeter dans la vie active avec de telles dispositions, les plus dangereuses et, au fond, les plus immorales chez un homme de parti, encore qu'elles semblent annoncer une probité supérieure. Passe encore qu'il n'eût point de profit personnel immédiat à attendre de son action ; mais il ne se tourmentait pas davantage du sort de l'État ; ou, plus exactement, après ses premières et confuses espérances, il s'était vite persuadé que les affaires ne sauraient passer en de meilleures mains, ni en de pires, quelle que fût la faction qui gouvernerait. Partout il ne flairait qu'égoïsme et mensonge, et sans doute il avait raison ; mais il s'en offensait très naïvement, selon sa maladie du scrupule et son tourment de l'absolu, qui ne rendent point parfait, ni activement vertueux, mais paralysent, dégoûtent des hommes et de travailler avec eux.

Toute réalité, tout acte, toute vérité particulière et relative blessent secrètement une conscience qui se rassasie de pures idées. Dans les objets, elle ne découvre que la limitation et le manque, le défaut qui décrie et diffame tout ce qui est. De telles âmes éprises d'une impossible totalité ne se donnent à rien, faute de savoir se refuser, elles en viennent à

se définir, en s'anéantissant, par tout ce qu'elles ne sont pas et non pas par ce qu'elles sont.

Peut-être Monsieur Delimoges, s'il fallait absolument qu'il se mêlât de politique, eût-il trouvé mieux son compte en s'alliant aux socialistes, aux communistes, ou s'il y a des doctrinaires plus absolus. Ceux-là, du moins, proposent un règne idéal, et le siècle d'or qu'ils annoncent, pur encore de vestiges humains, peut divinement resplendir, comme la suprême guérison, au terme des longs âges blessés. Mais avait-il assez de foi pour se soutenir longtemps au bord d'aussi vertigineux espoirs ? Et les hommes qui lui auraient montré cette image de la félicité universelle ne l'auraient-ils pas désabusé très vite par leurs petitesesses et leurs convoitises ?

Cependant M. Delimoges se trouvait engagé dans la faction la moins propre à le satisfaire et, spectateur de médiocres intrigues, assailli d'idées imparfaites et contradictoires, il continuait d'ensemencer de doutes les esprits des jeunes gens qui consentaient à l'écouter. Et il se rendait dangereux dans son parti en proportion de son talent même de persuader.

# TROISIEME PARTIE

## La rupture

### Chapitre premier

#### D'UN CRIME ET DE SES CONSÉQUENCES IMPRÉVISIBLES

Un matin, à l'entrée de l'hiver, comme la première neige était tombée, on trouva sur la voie du chemin de fer, au fond de la Combe Maillard, le cadavre du baron Fatum. La nouvelle courut aussitôt d'un suicide, assez inexplicable, il est vrai. Mais le rapport des médecins légistes conclut au crime et étouffa cette première renommée.

Le corps du baron fut exposé à la morgue, sort très ignominieux ; tout le monde put l'aller voir et le meurtrier lui-même, qui eut occasion de vérifier son œuvre. Elle était parfaite et il n'y avait rien à y retoucher.

Le vol semblait le mobile du crime. Le baron avait été dépouillé de son portefeuille et de sa bourse. Mais la police s'égarait. Elle dut rétracter ses soupçons, relâcher des prévenus. La veuve désespérée ne donnait que des explications confuses. Il fallait interrompre des interrogatoires qui finissaient en crises, en supplications qu'on la laissât en repos, en gémissements.

Un jour JeanRichard se présenta devant le juge, déclara que le meurtrier était Guglielmi, du *Bacchanal*. Il donna ses raisons, il se fit croire. Guglielmi fut arrêté, nia, avoua, fut confronté avec sa victime. Cérémonie bien inutile. Comme le traîneau revenait au triple galop du cimetière, la populace, qui l'attendait à l'entrée de la ville, se jeta sur l'assassin, le roua de coups et fut dispersée par des jets d'hydrants. Non que le baron fût aimé de la canaille. Mais il grandissait, mort, et si tragiquement. On ne voulait se souvenir que de ses bienfaits et, déjà, se constituait sa légende. Elle allait bientôt s'altérer, quand il apparut qu'on faisait, en cour d'assises, le procès de Fatum autant que du meurtrier.

Mais qui avait appris à JeanRichard que le baron, le soir du crime, s'était rendu au *Bacchanal*, une maison isolée et détestable aux honnêtes gens de Frêtes ? Qui l'avait incité à vérifier son hypothèse en grattant la neige de sa canne et à suivre une piste de sang ? Et de la fille de Guglielmi, une enfant, savait-il qu'elle avait orné les grandes Dyonysies du baron ? Qui vengeait-il enfin quand, usurpant le rôle de la police, il livrait au tribunal un assassin ? Quelques-uns, peut-être, auraient pu répondre à ces questions, mais ils se turent.

JeanRichard passa pour un héros auprès des jeunes gens, pour avoir si génialement gratté la neige, mérite joint à celui de plonger de vingt-trois mètres, au rocher de l'Écho.

Le procès fut jugé à huis-clos. Guglielmi s'exprimait difficilement en français. Des gens, dont il avait prononcé le nom, cités à l'audience, le contredirent. Il se rétracta sur plus d'un point, persista sur d'autres, et donna l'impression d'un menteur tortueux. Mais rien ne put empêcher qu'on n'entre-vît de monstrueuses débauches du baron, la Guglielmi, quoique laissée intacte, figurante de ces priapées, et le père,

mal payé de ce service qu'il consentait, s'étant fait assassin par vengeance et rapacité, espèce de brute trop stupide pour essayer du chantage.

Pendant que se jugeait cette affaire, M. Delmoges trem-pait dans l'émotion générale, mais il l'éprouvait à sa ma-nière. Il regrettait que Fatum fût mort en livrant trop par-ci-monieusement le secret de sa vie. Quelle âme singulière et perdue à étudier !

Il voyait plus rarement JeanRichard, mais il le voyait, un peu ennuyé de recevoir ce détective par occasion, et qu'il aurait jugé plus capable, pour sa première fredaine, de lancer un volume de vers à cinquante atmosphères de pression, plu-tôt que de débrouiller proprement une affaire si scandaleuse. Est-ce que le jouvenceau sentit cette gêne, fut-ce pudeur, tact ou prudence ? Jamais ils ne parlèrent ensemble du crime, et, du plus loin que JeanRichard flairait une intention de le jeter là-dessus, il se dérobait, entamait une discussion sur un point d'histoire ou de littérature et ne semblait que docile à apprendre, l'autre heureux, d'ailleurs, d'instruire et de s'enflammer sur les belles choses.

Un soir, en rentrant, M. Delimoges trouva sur sa table une brochure rose imprimée à la Chaux-de-Fonds. Il lut sur la couverture :

*Je me nomme Légion*  
par le Fils de France.

et au verso ceci :

Du même auteur. En préparation.

I. Études psychologiques :

*Fanny*, en 12 livres.

*Jacques et Jean* (forme épistolaire).

*Comme ils aiment, ces imbéciles !*

*Moi d'abord.*

II. – Romans historiques.

*Les amours de Mahomet II.*

*Chronique du règne de Henri III.*

*Frédégonde* (VI<sup>e</sup> siècle).

III. – Romans d'aventures :

*La Sesmaria.*

*Les Robinsons de l'Île Elisabeth.*

*Le dernier des Guanches.*

IV. – Études sociales :

*Le Paysan.*

*Le Marin.*

*Mômeries.*

*Pourritures morales.*

V. – Philosophie et religion :

*Dieux et déesses.*

*Femme ou Guenon ?*

VI. – Genre didactique :

*Thalassographie.*



VII. – Épopée (en prose) :  
*Africaines.*

VIII. – Biographies.  
*Poètes de ce temps.*  
*Les capitaines.*

IX. – Tragédie, comédie, drame :  
*Thisbé* (1300 av. J. C.).  
*Le justicier* (comédie en prose).  
*Les statues* (comédie héroïque).

X. – Vers (à ma façon) :  
*Les épigrammes et les osées.*  
*Les Érinyes* (I<sup>er</sup> livre).

XI. – Divers :  
*Feuilles éparses* (essais, traductions, critiques).

Il feuilleta la brochure assez distraitemment, peu friand d'une œuvre de fou, comme il crut d'abord, mystique et mégalomane. Il fut frappé cependant de l'abondance des notes, au bas des pages, presque toutes assez niaisement érudites et didactiques :

(1) *Viaje entretenido* d'Augustin de Rojas.

(2) Victor Hugo : *Chants du Crépuscule*. Paris, Eugène Rendel, 1835.

Ailleurs :

(1) Alexandre Vinet : Ouchy, 17 juin 1777 – mai 1847, surnommé le Fénelon protestant.

(2) *Louis XV* d'Alexandre Dumas père. Méline, Cens et C<sup>ie</sup>. Bruxelles, 1850.

(3) Eugène de Monglave : *Histoire de Paris*. Paris, 1835.

Plus loin encore :

(1) Yambouya, ville de l'État indépendant du Congo, située sur la rivière Arouhimi ou Aruwimi...

(2) Viennet, poète français, très médiocre auteur de *Fables* et d'*Épîtres*. À la chute des Burgraves, fut accueilli par la docte Académie française de préférence à Victor Hugo.

Parfois de longs développements explicatifs.

M. Delimoges se mit à lire les premières lignes de l'ouvrage. Elles étaient d'un ton déplorable, enflé, prêchard, et ambitieusement tarabiscotées. Il n'eut pas le courage de continuer.

Deux jours après, à la première récréation du matin, il trouva, dans le corridor, ses collègues fort échauffés et il entendit M. Lesquereux qui disait :

— Il y aurait matière à poursuites pénales. C'est de la calomnie, de la calomnie toute pure ! Un homme aussi respectable que le docteur Lequin !

— Est-ce bien lui qui est visé ? demanda avec un sourire ambigu et presque heureux M. Jeannet.

— Jobin, c'est Lequin. Il n'y a pas de doute, prononça Lesquereux.

— Le Brouillard, c'est Vuille-dit-Bille ? demanda Macquart.

— Évidemment. Et Kirkegaard, c'est Fatum.

— Quel drôle de nom ! Il a cru fabriquer un nom danois.

Ici, Maillard, toujours intempestif, lâcha un rire sonore.

— Kirkegaard ! Mais c'est tout à fait incongru. Ha ! Ha ! Ha ! Excellent, Kirkegaard, c'est un nom qui ressemble à un hérisson.

On le regarda avec pitié.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit sévèrement Lesquereux.

— Non, à vrai dire, il n'y a pas à rire, approuva Huguenin, riant lui-même. C'est assez triste qu'on puisse imprimer de pareilles choses au pays. Mais il y en a qui ne l'ont pas volé.

— La Châtelarde, c'est M<sup>lle</sup> Margaux, continua Lesquereux. Voilà qui doit te faire plaisir, hein, Delimoges ?

Mon ami protesta qu'il ne savait pas de quoi il s'agissait. On le crut sur parole, il vivait si peu dans la réalité. Plus tard on lui compta cette réponse comme une rouerie assez grossière.

— Et la Mascotte, c'est M<sup>me</sup> Lequin ?

On regarda encore Delimoges avec des sourires ambigus. Maillard eut un nouvel accès :

— La Mascotte ! Oh ! délicieux ! La Mascotte ! Ah ! la voilà joliment *emberlifiquée* ! Elle sera la Mascotte pour le reste de ses jours.

On haussait les épaules. M. Delimoges voulut savoir enfin ce qui donnait tant de joie à Maillard.

— Est-ce que tu n’as pas vu, dit Lesquereux, la brochure du Fils de France qu’on expose en vente dans les kiosques ? Les librairies n’ont pas voulu la débiter. Un bon point en leur faveur. Elle s’enlève, paraît-il, comme du beurre.

— Oui, je l’ai vue, on me l’a envoyée. Une brochure rose intitulée : *Je me nomme Légion ?*

— Ah ! je n’aime pas cela ! s’indigna Maillard. Ah ! cela sent le libertin ! Ah ! que je déteste un titre aussi sacrilège ! Ah ! l’abominable parodie des Livres Saints !

Et il retirait ses mains comme si on avait voulu lui faire toucher une pieuvre.

— Eh bien, continua Lesquereux, si tu l’as vue, tu dois savoir de quoi il s’agit.

— Je ne l’ai pas lue.

— Lis-la, dit Huguenin. C’est du propre !

À ce moment, survint M. Dombresson et, aussitôt, il déploya son éloquence :

— Vous parliez de la fameuse brochure ? Je n’ai pas eu le temps de la lire, mais on m’en a parlé. C’est une indignité ! On devrait poursuivre devant les tribunaux l’auteur de ce libelle diffamatoire, d’autant plus méprisable qu’il se dissimule sous le voile de l’anonymat. Où est la sûreté des personnes si on laisse impunies de pareilles atteintes à leur honneur ? Et on dit que deux de nos collègues sont odieusement attaqués, M<sup>lle</sup> Margaux et M. Giroud. M<sup>lle</sup> Margaux, une personne respectable, qui s’est dévouée trente ans à l’enseignement, qui a éduqué les mères de ses élèves actuelles...

M. Giroud se montra au bout du corridor. On se tut. Il s'avança d'un air embarrassé et jeta sur le cerclé un regard sournois. Le directeur prit le parti de s'éloigner et le colloque se rompit.

M. Delimoges s'astreignit à lire ce libelle et je dois avouer que l'attrait du scandale lui donnait du courage. Il en fallait. Quand il eut franchi ce laborieux préambule, où l'on citait Virgile d'après une traduction juxtalinéaire, Platon, Flaubert, Baude (*Mitologia per i Giovanetti*), – où se lisaient des choses de cette force : *le préjugé, cette pieuvre gluante et sournoise*, ou bien *le palladium des connaissances*, puis des énumérations fastidieuses : *le nez cassé de Michel-Ange, la naissance illégitime d'Homère, la cécité de Milton, de Delille, de Baour, de Vidal, les borgnes Annibal, Camoëns, les bossus, Pope et Luxembourg, Virgile l'asthmatique, Horace à la fistule lacrymale, Cervantès le manchot*, – après cinq ou six pages aussi pénibles et qui suaient la gravité suffisante d'un tout jeune homme, la matière s'égayait, sans préjudice du pathos, des citations, des allusions. Kirkegaard-Fatum entra en scène, des débauches étaient contées « qui eussent fait rougir Sardanapale, Néron, Domitien, Nabuchodonosor, Henri VIII, César Borgia... » On désignait des complices, témoins ou maquereaux, que M. Delimoges ne sut pas identifier. On faisait l'histoire du crime, on raillait l'imbécillité des policiers et on citait Edgar Poë, puis on annonçait le dessein de dénoncer tous les secrets scandales de Frêtes, et on invoquait le *Diable boiteux*. On tenait parole généreusement. Et ce qui surprenait dans cette somme de commérages dignes d'un concierge érotomane, qui eût interprété les entrées, les sorties, les craquements des planchers, les pas, les soupirs de lits ou de canapés, les chaises reculées, les meubles déplacés, c'était l'évidente prétention de faire une œuvre littéraire, la perpétuelle tension d'un style gauche, incorrect, souvent barbare.

Il n'était pas difficile de deviner JeanRichard. Il se donnait le beau rôle dans l'affaire du crime, formulait en règles la technique de sa découverte. M. Delimoges reconnut aussi quelques-unes des historiettes que le garçon lui avait contées naguère. Il fut honteux de son disciple, non pas tant pour la matière du livret que pour la forme. Que ce jeune homme eût si mal compris ses leçons, qu'il eût fait tant de lectures que son professeur ne lui avait pas conseillées et dévoré presque toute la bibliothèque de Frêtes, avec ses vieilleries dignes d'une triple toile d'araignées, M. Delimoges en était profondément humilié. Il eût dû admirer l'indépendance de l'adolescent et cette fureur d'apprendre que rien d'aride ne rebutait.

Comme il ne saisissait guère les allusions aux gens de Frêtes, faute de connaître le détail des familles, des conditions, il n'aurait su dire ce qui était calomnie pure dans ce réquisitoire, et tous ces personnages, ou grotesques, ou odieux, qu'il était averti de chercher parmi ses concitoyens, ne lui parurent pas avoir plus de réalité que ceux d'un détestable roman.

Pendant que M. Delimoges s'appliquait à lire ces pages bizarres et y trouvait peu de matière ou à rire, ou à s'indigner, Maillard, de son côté, ayant un peu hésité à faire la dépense et n'espérant plus qu'on lui prêterait assez tôt la brochure, en donnait le régal à ses vieilles cousines, qu'il allait voir souvent par désœuvrement autant que par esprit de famille. Lui, du moins, se divertissait prodigieusement, il interrompait sa lecture pour donner issue à ses éclats de joie ou à ses commentaires saugrenus. Ce fut un jeu entre eux que de nommer les originaux, et ils se trompèrent presque toujours. Quoiqu'ils dussent bien les connaître, Maillard s'égarait continuellement et égarait ses auditrices, selon son

génie d'interpréter le détail en déplaçant les accents. Il semblait toujours promener sur la réalité un microscope déformant, grâce auquel il pouvait méconnaître des choses essentielles et soudain voyait surgir, énormes, et prendre une importance menaçante, des particularités qui eussent échappé à tout autre que lui et souvent ne signifiaient rien. Quelqu'un qui l'eût observé en train de lire eût été surpris, malgré le ton d'excessive bouffonnerie qu'il avait adopté, du sérieux, de la gravité qu'il mettait à éplucher son texte, de la considération bizarre qu'il semblait lui témoigner.

Ce fut un autre jeu que de deviner l'auteur du libelle ; et comme le nom de JeanRichard était déjà murmuré en ville, cela se réduisait à vérifier à chaque ligne la valeur de cette supposition. Or, elle apparaissait à Maillard de plus en plus gratuite et erronée. Il s'étonna de la prodigieuse érudition qu'attestait la brochure ; il n'en crut point capable un jeune homme qu'il tenait pour fort ignare. Et à chaque citation, il s'écriait :

— Ça, ce n'est pas du JeanRichard. On lui a soufflé ça.

Tout d'un coup, il tomba sur cette phrase qui lui fut un trait de lumière :

« Ainsi le Vice, la Débauche, l'infamie, telle qu'un monstrueux hécatonchire aux bras innombrables s'est implantée dans toute notre ville en apparence si tranquille, si paisible, si édifiante... »

Il nageait en pleine clarté :

— Ah ! Ah ! s'écria-t-il joyeusement, nous y voilà ! *Teneo lupum auribus !* Ah ! voilà le magister qui montre le bout de l'oreille ! Ah ! vieux malin, tu ne t'attendais pas à celle-là, et à la perspicacité de Maillard ! Ha ! Ha ! Ha ! Voilà nos sacrés

hécatonchires ! Nous savons maintenant qui a entraîné le Giton dans le maquis ! Il y a un moment que je flairais mon chasseur de maquis. Ah ! Elle est jolie ! Rien d'étonnant, si M<sup>lle</sup> Margaux est pareillement maltraitée. Et M. Giroud. Il ne peut pas le sentir. Ah ! mon petit Claudel ! Tu fais de belle besogne ! Je me suis toujours méfié de lui ! Ceci me confirme que j'avais raison. Et ce titre ! Oh ! ce titre est abominable ! L'Évangile blasphémé ! Voilà où mène le scepticisme ! Ah ! mon petit Claudel ! Il ne sortira jamais du maquis. Il est fait pour le maquis. Voilà ce que c'est que de s'emballer pour ces modernes imbéciles ! J'aurais pu prédire ce qui arriverait.

— Eh quoi ? disaient les cousines, qui comprenaient très bien. De qui est-ce que tu parles ?

Maillard continua un moment sur le même ton sibyllin. Tout à coup il s'écria :

— Mais, c'est du Delimoges, tout ça ! Du Delimoges tout pur ! Je reconnais bien ses petites manières, ses petites affectations de style, cette langue abominable et prétentieuse, cette manie de ne jamais appeler les choses par leur nom, ce mépris de la belle simplicité classique, cette rage de fourrer des hécatonchires partout. Ils sont propres, ses hécatonchires !

— Allons donc ! Ce n'est pas M. Delimoges qui a écrit cela, disaient hypocritement les cousines. Cela ne serait guère convenable à un professeur.

— Vous pouvez être sûres qu'il y est pour beaucoup. Il voyait très souvent JeanRichard. Je le sais. Un soir que j'allais chez lui, j'ai croisé le giton dans l'escalier. Je me demandais : Que diable ont-ils à potasser ensemble ? Maintenant, nous le savons.



Quand il eut quitté ses cousines, Maillard se ressouvint d'être prudent ; il ne parla à personne de sa découverte. Mais ses cousines parlèrent pour lui.

Un beau jour, Huguenin, qui avait un peu d'amitié pour Delimoges, crut devoir l'avertir :

— Sais-tu, Désiré, ce qu'on murmure en ville ? On soutient que tu as trempé dans l'affaire de la brochure. Je l'ai entendu dire de divers côtés. Tu devrais insérer un article au *Courrier* pour démentir cette calomnie. Cela pourrait te nuire sérieusement.

M. Delimoges ne fit que rire de cette nouvelle, qui lui parut une bouffonnerie sans conséquence. Il connaissait mal l'esprit des Frêtois.

— Tu ne vas pas prétendre, dit-il à Huguenin, qu'on m'attribue sérieusement cette rapsodie aussi mal écrite que prétentieuse, et dont la naïveté maladroite annonce un tout jeune homme. Ce serait le comble de l'absurde. D'ailleurs je ne connais presque aucune des personnes qui sont visées là-dedans.

— Tu en connais quelques-unes, cela suffit. D'ailleurs, il y a des gens ici qui soutiennent que la brochure est beaucoup trop bien écrite, et beaucoup trop savante pour qu'un adulte n'y ait pas mis la main.

Maillard, qui était présent, rassura M. Delimoges et morigéna Huguenin.

— Allons, c'est tout à fait grotesque ! Qu'est-ce que tu viens nous raconter là ? Si quelques imbéciles répandent ce bruit, ce n'est pas à Désiré à s'en occuper. Il est au-dessus de ces choses-là.

— Tu es averti, conclut Huguenin. J'ai dit ce que je devais te dire. Tu te fais du tort en ne coupant pas les ailes à ce canard. Moi, je menacerais de poursuites judiciaires celui qui répandrait sciemment cette calomnie.

Maillard affecta le plus grand dédain pour ces racontars. Lui, du moins, n'avait jamais rien entendu dire.

— Tu sais, ajouta Huguenin, qu'il y a une plainte déposée contre JeanRichard ? Cela va faire un beau pétard. Moi, je me tirerais les pieds de tout cela, et le plus vite possible.

C'est ici qu'apparut toute l'indécision de M. Delimoges et son incapacité d'agir. Il avait à faire un geste, très simple, mais qui sortait de ses habitudes. Cela lui devint une chose très compliquée et pénible et il en suspendit l'exécution de jour en jour. Il s'embarrassait de réflexions :

Convenait-il de prendre au sérieux un bruit aussi absurde ? N'était-il pas de sa dignité de mépriser cette imagination de malveillants ou d'inconscients ? Y avait-il un homme de sens à Frêtes qui pût y ajouter foi ?

Et en admettant qu'il dût s'en occuper, ne risquait-il pas d'aggraver les soupçons par son démenti ? Et ne valait-il pas mieux laisser mourir de sa petite mort cette calomnie ? N'avait-il pas assez d'amis, ou privés, ou politiques, qui se chargeraient de le défendre ? N'était-il pas assez connu pour qu'on le jugeât incapable de cette infamie ?

Et ce qui le retint encore fut un scrupule singulier, mais louable. Il ne voulait pas, en faisant imprimer un démenti vigoureux, paraître des premiers à condamner publiquement un jeune homme qui lui avait témoigné de l'affection, dont il trouvait au fond le crime véniel, explicable et, — bien qu'il ne voulût pas se l'avouer, — intéressant. Qui sait si l'imprudance

de JeanRichard ne partait pas d'un motif louable, si le jeune homme méprisé, d'ailleurs exaspéré de l'universelle hypocrisie, n'avait pas cru, en se vengeant, venger du même coup la vertu et la vérité ? En tous cas, il ne lui convenait pas, à lui, son conseiller et presque son ami, de l'accabler le premier, et justement quand s'ouvrait le procès. Il ne devait pas rendre l'affaire du garçon tout à fait mauvaise, en ayant l'air de réprover, devant l'opinion publique, cette incartade.

Et tout au fond de lui-même s'agitait obscurément une autre pensée. N'était-il pas un peu, et très indirectement, le complice de JeanRichard ? N'avait-il point sa petite part de responsabilité dans cette affaire ? N'eût-il pas pu, depuis assez longtemps qu'il voyait ce jeune homme, empêcher cette faute, la rendre impossible en lui parlant autrement qu'il n'avait fait ? Ce sentiment confus de culpabilité lui était plus pénible que tout, et il s'efforçait de n'y pas songer. Mais il fallait bien qu'il le regardât en face, qu'il le grossît enfin et l'exagérât. Il fut en proie quelque temps à un indicible malaise. Ne s'était-il pas rendu indigne d'instruire la jeunesse ? Il en arriva là.

Il ne tarda pas, d'ailleurs, à connaître un autre genre d'inquiétude, et il vit bien que le bon Huguenin ne s'était pas trompé. On ne lui faisait plus d'accueil au Cercle, aux assemblées du parti où il se risquait encore quelquefois. On essayait bien, par politesse, de dissimuler la méfiance qu'il inspirait, on lui tendait une main moins négligente encore que pressée de se reprendre, comme si on craignait de contracter la syphilis ou la gale ; on paraissait gêné de lui parler, surtout si l'une des victimes de JeanRichard était présente. On était soucieux de le quitter le plus vite possible, on le laissait volontiers seul, comme s'il eût été, déjà, un repris de justice.

Les professeurs du collège ne lui faisaient pas meilleur visage, et même Huguenin, voyant qu'il ne se disculpait pas, en venait à le soupçonner. Maillard prit soin de l'éviter. Une telle lâcheté, qu'il aurait dû prévoir, remplit d'abord mon ami de tristesse, puis de colère et d'indignation. M. Delimoges était de ces psychologues assez fins pour démêler les motifs des actes, mais à qui une telle connaissance n'aide pas à rien prévoir, ni à conduire les événements, tant elle reste, au fond, un jeu, une curiosité stérile. Et, au rebours, des gens beaucoup moins subtils et uniquement attentifs à l'extérieur, sont fort adroits à employer les autres et à tirer parti des divers caractères. Ils ne s'attachent pas à les étudier dans la profondeur complexe de leur conscience, mais ils en deviennent très bien les inévitables démarches, en observant certaines successions régulières, qu'ils ramènent à des lois empiriques très simples et souvent vérifiées. Ils savent ce qu'on fait faire à l'amour-propre exalté ou blessé, ce que peut l'intérêt, la jalousie, la haine, la sensualité, ou encore le respect de l'opinion, la fausse honte, la pusillanimité, et ils jouent de ces passions élémentaires, comme un pianiste habile prévoit bien quels accords résulteront de telles touches frappées ensemble. La part de nous-mêmes qui est intéressée dans l'action, et surtout dans l'action sociale, n'est pas la plus complexe : nos réactions aux événements se ramènent à quelques types simples, encore que les motifs derniers en puissent être assez nombreux et délicats à débrouiller. Mais ce qui intéresse ces psychologues pratiques, ce n'est pas cette trame déliée et flottante de nos sentiments, de nos réflexions, cet enchevêtrement de causes profondes dont la plupart s'annulent en se composant, c'est la résultante de ces forces, la somme algébrique des coefficients qui engendre l'acte. Seuls échappent à ce demi-automatisme et ne sont que rarement gouvernés, précisément les plus grands

hommes d'action, dont les prospères imaginations surprennent toujours ceux qui croyaient avoir le mieux calculé. Celles-là sont les âmes les plus libres.

Maillard, moins que personne, n'était doué de cette liberté. Mais une connaissance vraiment pratique des hommes manquait à M. Delimoges, bien qu'il fût capable d'en acquérir quelques éléments : car il est vrai qu'il gouvernait maintenant très aisément sa classe.

Il ne gouvernait pas cette chiffe de Maillard, et il s'en souciait peu. Du reste, ce pessimiste Delimoges, qui supposait rarement des motifs louables aux actions en apparence les plus généreuses, dès qu'il fallait conjecturer l'avenir et, de prémisses posées, déduire la conduite probable des hommes, toujours s'égarait par excès d'optimisme, jamais il ne les imaginait assez vils pour oser la petite canaillerie à laquelle, justement, ils se préparaient.

Il fut abasourdi quand il vit que l'attitude de Maillard se faisait hostile et presque insolente. Au fond, que lui devait Maillard ? Qu'avait fait Delimoges pour s'en faire aimer ? Il se régala de ses saillies, le traitait toujours avec une condescendance humiliante, se moquait de lui devant témoins et le maniait comme un polichinelle plus divertissant que ceux qui avaient amusé son enfance. Qu'un caractère aussi nul eût pourtant sa fierté, qu'en le traitant sans considération on pût s'en faire, secrètement haïr, M. Delimoges ne le soupçonnait pas, ou, s'il s'en doutait parfois, cela lui était inutile et ne changeait pas ses manières avec l'autre.

Il entrait d'ailleurs beaucoup d'inconscience dans la conduite de Maillard ; mais elle rejoignait la rouerie la plus consommée, comme il arrive chez certains enfants. Il eût fallu l'observer dans les moments où on lui parlait de la fa-

meuse découverte (que lui-même avait faite mais on ne s'en doutait pas). Les premiers temps, il affecta l'incrédulité ou l'indifférence. Secrètement, il se disait : « Tiens, je ne m'étais pas trompé. En voilà un qui pense comme moi. » Il ne se doutait pas qu'il subissait le choc en retour d'un mouvement qu'il avait déclenché. Dans la suite, plus assuré, il joignait son indignation à celle des calomniateurs engendrés de lui, et il se fit de plus en plus violent et accablant pour son ami. On lui fournissait des raisons auxquelles il n'avait pas songé lui-même ; il les commentait avec son abondante fantaisie et sur celles-là en greffait de nouvelles dont l'énorme absurdité ne frappait plus personne, tout le monde étant prévenu. Puis, se remettant en mémoire la scène du plateau, au clair de lune, il en venait à soupçonner le pire.

M<sup>lle</sup> Favre fut une des plus animées contre M. Delimoges et des plus acharnées à le ruiner dans l'opinion. En bonne freudienne, elle conjecturait, elle aussi, que les relations du professeur et de l'élève ne se bornaient pas à cette collaboration littéraire. Mais elle était assez prudente pour ne hasarder là-dessus que de très confuses insinuations. Du moins son orgueil de femme était consolé ainsi de l'échec mortifiant qu'elle avait essuyé, quand elle avait entrepris de séduire le jeune homme. Elle nourrissait contre M. Delimoges une haine sournoise, d'autant plus torturante qu'elle était forcée de la déguiser. Il ne fallait pas qu'on soupçonnât qu'elle eût attendu quelque chose de lui, elle semblait toujours fière de savoir l'estimer et aurait voulu faire croire qu'il la distinguait entre ses collègues. Mais quand il n'y eut plus de gloire à tirer de ce fantôme d'intimité, elle fut la plus violente à décrier mon ami, et, ce qui devait faire rire, elle se posa en vengeresse de sa rivale. Elle la défendait avec d'autant plus de chaleur qu'elle trouvait occasion de souli-

gner tout ce qu'il y avait d'humiliant et de cruel dans une telle aventure.

Recueillir cela pour prix d'une longue carrière de dévouement et d'abnégation, voir suspecter sa conduite et ses mœurs quand, au contraire, on s'est posée en gardienne de la vertu, qu'on n'a jamais toléré le moindre écart, qu'on a été sévère pour autrui autant que pour soi ! Et dire que les pires sujets de la ville se font des gorges chaudes à vos dépens, et que, des calomnies qui ont été lancées, même si la justice les réprime, comme elle le doit, il restera toujours quelque chose : cela dégoûte de travailler, cela dégoûte d'être vertueux. Et songer que le coup vient peut-être d'un collègue, d'un collègue tenu, malgré tout, à une certaine solidarité ! Sans doute, M. Delimoges n'avait pas à se louer d'elle. Mais s'il avait eu un peu le sens de l'honneur et le respect des femmes, il n'aurait pas trempé là-dedans. Ce n'est pas absolument sûr, d'ailleurs, c'est ce que l'instruction révélera.

M. Delimoges ne fut pas cité à l'audience, JeanRichard ayant toujours déclaré catégoriquement qu'il n'avait pas eu de complice : il s'offensait qu'on pût le soupçonner de n'avoir pas écrit tout seul ce premier de ses ouvrages, qui devait être le dernier.

Le jugement de l'adolescent fut une scène des plus bouffonnes, et surtout le défilé des plaignants et des témoins à charge. On avait négligé de prononcer le huis-clos, sans doute à dessein. Il fallait sauver ce fils de bonne famille, et on spéculait sur la situation grotesque où se mettraient les accusateurs en maintenant leur déposition. Le juge dirigeait les débats avec beaucoup de malice, et l'avocat de JeanRichard, M<sup>e</sup> Diel de la Chaux-de-Fonds, sut mettre les rieurs du

côté de son client. Et ils furent nombreux dans la salle, ceux qui admiraient le jeune héros.

Voici quels furent à peu près la forme et le mouvement des interrogatoires :

*Le Président.* — Monsieur Cornioley, vous reconnaissez-vous visé dans la brochure qui forme le corps du délit, dans le passage concernant Trouillogan ? Le greffier lisait la page, à haute et intelligible voix, pour la plus grande mortification de Cornioley, qu'on remettait sur les couteaux, pour la plus grande joie des voyous qui composaient la majorité de l'auditoire.

Après cette lecture, le juge se taisait, le plaignant aussi, fort embarrassé de répondre, ou par l'affirmative, ou par la négative. (Il faut reconnaître que la question était mal posée).

*Le Président.* — Je répète ma question. Vous reconnaissez-vous atteint dans le passage qui vient d'être lu ?

*Cornioley.* — Non, Monsieur le juge, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ça.

*M<sup>e</sup>°Diel.* — Je vous demande ce que le plaignant vient faire ici. Le jury appréciera.

On s'écrasait de rire.

*Cornioley.* — C'est-à-dire, Monsieur le juge, que je reconnais qu'il a voulu m'attaquer grossièrement. Il dit que je suis ancien d'Église (avec honneur !) et que j'ai une barbe de pouilleux.

On riait. Cornioley se fâchait tout de bon :



— Je vous ferai remarquer, Monsieur le juge, que ma barbe est toujours aussi bien tenue que sa tignasse, à lui. Ça veut se donner des airs d'artiste. Ça n'est qu'une vulgaire crapule et ça insulte les honnêtes gens. Je suis un honnête homme, Monsieur le juge. Je n'ai jamais fait de tort à personne. Ça, tout le monde peut le dire... Tant qu'à ce qu'il dit que je... (Ici, il hésitait, bredouillait, puis tournait court). Tant qu'à tout le reste qu'il dit, c'est de la pure invention. Je peux en jurer devant Dieu ! Jamais je n'ai touché ma femme comme il dit. Ça, ma femme pourrait le dire. Vous n'avez qu'à lui demander.

*Le Président.* — Il ne s'agit pas de cela, pour le moment, il s'agit de savoir si vous maintenez votre plainte.

*Cornioley.* — Parfaitement, que je la maintiens.

*Le Président.* — Vous vous reconnaissez donc sous les traits de Trouillochan ?

Comme, à ce seul nom, on recommençait à s'esclaffer, le pauvre Cornioley hésitait de nouveau.

— Je ne dis pas ça, Monsieur le juge, je dis seulement que je maintiens ma plainte.

*Le Président.* — Mais alors, sur quoi la fondez-vous ?

*M<sup>e</sup> Diel.* — Cet homme est un labyrinthe. Tantôt il est Trouillochan, tantôt il ne l'est plus. Vous voyez, Messieurs, qu'il n'a pas encore réussi à se mettre au clair là-dessus, à savoir s'il est Trouillochan ou non. Je propose que nous le laissions réfléchir et que nous passions outre.

*Cornioley.* — Vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Je ne vous cause pas.

Il finissait, d'ailleurs, par se laisser entrouilloigner.

La scène changeait avec M<sup>lle</sup> Margaux.

*Le Président.* — Reconnaissez-vous, Mademoiselle Margaux, que vous êtes visée dans le passage relatif à la Châtelarde.

(Ce nom seul, pour les Frêtois, constituait une allusion assez claire, M<sup>lle</sup> Margaux passant tous ses étés avec ses sœurs, dans une petite ferme du Châtelard).

Le greffier lisait :

« Mais que dire de la Châtelarde, cette vieille mômière, dont c'est le désir de pincer les fesses des beaux garçons parmi ses élèves, et qu'on peut rencontrer se promener entre des onze heures et minuit avec le nouveau maître de dessin, qui n'est pas dégoûté, en pleine forêt du Seignoli, etc. »

M<sup>lle</sup> Margaux était toute raide et suffocante. Soudain, elle jetait comme un sanglot :

— C'est indigne !

*Le Président.* — Je suis fâché, Mademoiselle, d'avoir à renouveler ma question. Vous reconnaissez-vous visée dans le passage qui vient d'être lu ?

Elle se tenait un moment dans une immobilité tragique, cependant que les voyous pouffaient au fond de la salle. Et l'on se demandait si elle allait tomber d'apoplexie, éclater en sanglots ou en invectives. Rien de tout cela ne se produisait, et, avec un effort surhumain et vraiment admirable pour rester noble et maîtresse d'elle-même, elle répondait d'une voix douce et un peu chantante, avec pourtant, sur certaines syl-

labes, de brusques sauts de quinte ou d'octave qui trahissaient la passion :

— Permettez-moi, Monsieur le juge, de ne point répondre à votre question, permettez-moi de me taire. L'honneur d'une femme est outragé. Vous lui demandez de consentir publiquement à son déshonneur. J'ai eu la faiblesse de déposer une plainte pour obéir au vœu de mes amies, lesquelles ont souffert plus que moi. Je ne prévoyais pas ce qui m'attendait ici. J'aurais dû mépriser ce crime d'un enfant qui ne mesurait pas la portée de ses actions, d'autant que, si l'on en croit la voix publique, le principal coupable n'est pas assis sur ce banc d'infamie.

Son visage, en cet instant, était horrible de haine.

Le procureur intervenait.

— Mademoiselle, l'instruction a fait justice de ces bruits téméraires, qui visent à diffamer un citoyen honorable.

M<sup>lle</sup> Margaux se désespérait à cette déclaration. Il lui eût été presque doux de se savoir persécutée par un homme qu'elle s'était remise à abhorrer, après une courte rémission de sa haine. Mais que toute la responsabilité de la faute retombât sur cet étrange jeune homme, qui avait des charmes et qui était d'une bonne famille, cela lui était insupportable, toutes ses affections lui interdisaient de le croire.

Elle restait accablée et silencieuse, ne répondait que par des gestes vagues aux questions du juge, comme si elle eût tâtonné dans l'obscurité.

Le plaidoyer de M<sup>e</sup> Diel fut habile et prudent. Le défenseur apitoya sur la jeunesse de l'accusé, qui n'était pas majeur au moment où le prétendu délit avait été consommé.

Mais y avait-il vraiment délit ? « Vous l'avez observé, Messieurs les jurés, il n'y a point de plaignant qui n'ait hésité à se reconnaître dans les portraits de la brochure. Peut-on condamner un adolescent sur des présomptions aussi vagues ? Et s'il n'a voulu flétrir que le vice, comme il le dit expressément, page 7. « C'est aux vices que j'en veux, aux turpitudes, d'autant plus répugnantes qu'elles se couvrent du manteau de la vertu et de la bigoterie, » – s'il n'a songé précisément à personne, s'il n'a imprimé le nom de personne, s'il n'a désigné personne en termes si clairs, avec une évidence si convaincante qu'on ne puisse conserver des doutes, et ceux-là mêmes qui se présentent en accusateurs, vous l'avez observé vous-mêmes, Messieurs, conservent des doutes, – que reste-t-il de cette vaine accusation ? Où est le délit ? Et ce jeune homme, avec l'impétuosité, peut-être indiscrete, de son âge, n'a-t-il pas, en définitive, accompli une œuvre saine en détestant les mœurs détestables, en réclamant plus de pureté dans la vie privée, plus de probité dans la vie publique, en vengeant la sainteté de la religion, l'honnêteté du commerce, la foi conjugale menacées. Je m'exprime mal : elles n'étaient pas menacées, sans doute, autant qu'il le croyait. Que penser en effet de cette foule d'accusateurs, dont je ne mets pas en doute l'honneur, la probité, la vertu, sinon que, malheureusement égarés par des apparences et des fantômes, ils se sont mis ici dans une posture bien fâcheuse, bien ridicule (j'en atteste l'auditoire ici présent), ils se sont exposés à passer ici pour leurs propres accusateurs, par pure imprudence et précipitation, car, je le répète, je veux être persuadé que leur honorabilité est inattaquable. » Il insinuait plus loin qu'il n'était pas nécessaire, sans doute, de supposer que son client avait été secouru, dans son ouvrage, par une main étrangère. « On s'est étonné, il est vrai, de l'érudition qu'atteste cet écrit, surprenante

chez un si jeune homme, on a relevé des termes rares et tels qu'un lettré seul pouvait les connaître et les manier aisément. Mais l'instruction, menée sur ce point avec une réelle prudence, a définitivement, semble-t-il, écarté l'hypothèse d'une collaboration. Et devant les déclarations très nettes de mon client, méprisant avec une générosité à laquelle tous les nobles cœurs se doivent de rendre hommage, méprisant, dis-je, un moyen de se sauver qui eût pu compromettre une personne chère, un maître estimé, nous n'avons qu'à nous incliner en admirant. Oh ! je sais quels liens d'affection, d'admiration, l'attachaient à l'un des plus distingués d'entre ses professeurs, je sais de quel retour honorable et flatteur cet attachement était payé. Que mon client n'ait pas consenti à laisser peser le plus léger soupçon sur son... puis-je dire sur son ami ? qu'il ait assumé hautement l'entière responsabilité d'une action aussi dangereuse, bien qu'innocente, ce seul trait mériterait, je ne dis pas votre indulgence, Messieurs les jurés, je crois que mon client n'en a pas besoin, mais votre estime, mais votre admiration. »

Le procureur, qui avait attaqué mollement, renonça à la réplique. JeanRichard fut acquitté, le jury s'étant partagé à voix égales. On glosa que le père, qui avait de quoi, avait acheté les juges. Mais cette supposition n'est pas nécessaire. Il y avait là quelques libres-penseurs, quelques amis de la famille, lesquels unirent leurs voix pour sauver le jeune homme.

Le père JeanRichard éloigna aussitôt son mauvais sujet de fils, puis le reprit chez lui (où il vécut quelque temps, fort mélancolique et oisif). – Ayant terminé enfin les négociations qui étaient en cours pour la cession de sa banque à un grand cartel conquérant, il quitta Frêtes, fortune faite, et alla vivre

**dans un climat plus doux et sous un régime fiscal plus clément.**

**Nous retrouverons encore une fois ou deux cet étrange jeune homme.**

## Chapitre II

### LE SÉJOUR DE FRÊTES INSUPPORTABLE À M. DELIMOGES

Les collègues de M. Delimoges continuaient cependant à lui faire mauvais visage, à le boycotter ostensiblement. Il en était troublé et malheureux, bien qu'il se flattât de pouvoir se passer d'eux. S'il les avait presque refusés quand ils s'offraient, maintenant qu'ils se retiraient, après deux ou trois ans de familiarité et d'habitude, il eût voulu savoir les apaiser. Mais, incapable, par fierté, par timidité, de prononcer un mot décisif, il donnait du corps aux soupçons. Et si tout le monde ne croyait plus qu'il fût complice du pamphlétaire, on lui savait mauvais gré d'avoir été si étroitement lié avec un jeune homme perdu, d'ailleurs détesté de ses maîtres. M. Delimoges, par un certain esprit de provocation dont les faibles sont très capables, prenait l'attitude d'un fautif. Il abordait rarement le groupe des professeurs, saluait d'un air distant, presque hargneux, sans tendre la main à personne : la crainte de la voir repousser était au moins aussi forte en lui que le mépris qu'il affectait. Huguenin la lui serrait encore, quand il n'était pas vu des autres, et jamais ne lui parlait de l'affaire.

Pour M. Keller, qui avait pris le jeune homme en amitié, sans le voir souvent, comme il était bien capable d'une fidélité têtue, envers et contre tous, il lui dit un jour très posément :

— J'ai entendu parler d'une certaine brochure, à laquelle on prétend que vous avez mis la main. Je suppose que c'est inexact.

Et sans écouter les protestations d'innocence de son collègue, il ajouta :

— Quand ce serait vrai ? Je dirais que vous avez bien fait. Il est heureux que cette tourbe d'hypocrites et de plats mômiers aient eu une bonne fois leur paquet. Et je suis sûr que vous êtes de mon avis.

M. Delimoges essaya de nuancer cette opinion. Mais M. Keller ne l'entendait pas, s'emportait de plus en plus, jusqu'à crier, sans prendre garde à ceux qui pouvaient écouter, heureux, plutôt, à ce qu'il semblait, d'être entendu.

— Les canailles ! Ah ! parlez-moi des piliers d'église ! Parlez-moi de ces gens honorables, de ces baveurs de prières ! Les plus cochons de tous ! Je dis les plus cochons !

Puis, se calmant un peu, et le sarcasme succédant à la fureur :

— On parle de certains de nos collègues (nous nous entendons), de certain maître de mathématiques, qui hante certains antres de sectaires (nous nous comprenons), je ne sais pas si ce sont des sabbatistes, ou des méthodistes, ou des cœurs purs, ou des saints du septième jour, ou du huitième, — et qui aurait été soigné dans la brochure en question. En voilà un qui est puant ! Une ordurière, une caisse à balayures. Je n'aurais jamais cru que la merde en fermentation pût exhaler tant de prières.

Puis il entama l'éloge du jeune JeanRichard, non pas seulement pour faire plaisir à M. Delimoges, mais par con-



viction. Bien qu'il fatiguât, qu'il exaspérât ses élèves en classe, par ses mille petites manies tyranniques, par ses digressions sur le savoir-vivre, la ponctualité, l'économie, le temps perdu, par les scénarios cocasses qu'il improvisait, ou répétait pour introduire une leçon, amusants la première fois, mais accablants par leur fréquence monotone, bien qu'il les morigénât sans cesse et parût toujours un sévère censeur de leurs moindres vétilles, – au fond, M. Keller les adorait, il eût excusé chez eux les écarts les plus répréhensibles, les fautes les plus énormes, s'ils ne manquaient pas, d'ailleurs, à certains égards qu'il se croyait dûs ; et même s'ils y manquaient, car il oubliait facilement les injures. Il affectait de ne pas comprendre ce qu'on leur reprochait de plus grave, et même d'odieux : « Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, je sais seulement que c'est un charmant garçon. » En cela, il était bien plus semblable qu'il n'eût supposé à M<sup>lle</sup> Margaux, son ennemie. Mais de cette tendresse indulgente, les écoliers ne se doutaient pas, tant il était maladroit à la leur témoigner, imaginant, par exemple, pour cajoler ses favoris, de leur offrir des pastilles, que ces garçons de quinze ans n'acceptaient qu'avec dégoût. Il faisait parfois aux plus pauvres des libéralités qui eussent étonné, si on les avait connues, chez un homme qui passait pour avare. Mais il exigeait si impérieusement le secret que ses dons étaient rarement divulgués. Et l'on n'avait occasion d'observer que sa ridicule parcimonie, qui semblait à plusieurs une ladrerie sordide, quand on lui voyait ramasser dans la rue un bout de ficelle, un clou, un bouton, comme un personnage de conte allemand ; et l'on se demandait de quelle mystérieuse fortune, ce clou, ce bouton, dans son bizarre esprit, se faisaient l'amorce.

Cette fidélité de M. Keller ne fut d'aucun profit à M. Delimoges. Le vieux professeur ne parlait presque jamais

de l'affaire à personne. Cela valait mieux ainsi ; il eût compromis davantage son jeune ami en en faisant une apologie de sa façon.

Cependant, M. Delimoges se flattait qu'il pourrait vivre longtemps encore au milieu de ces gens hostiles et méfiants, qu'il pourrait peu à peu reconquérir sa place parmi eux, quand les préjugés se seraient dissipés. Mais il ne se retrouvait plus dans la situation où il était le jour qu'il mit, pour la première fois, le pied dans Frêtes. On ne revient jamais à son point de départ et la vie ne se recommence pas. D'ailleurs, malgré tous les raisonnements qu'il se faisait, une inquiétude sourde et tenace l'avertissait de partir.

Il ne se rendait plus aux assemblées de son parti, où on le convoquait encore pour la forme, car il n'avait pas donné sa démission. Un jour, pourtant, il se hasarda à retourner au comité d'études, sans dessein d'y prendre la parole, mais pour qu'on s'habituat à le revoir. Il entra, s'assit dans un coin obscur, très loin du président. Tout le monde l'avait regardé avec stupeur. Le docteur Lequin se leva brusquement, s'excusa d'interrompre la discussion et proféra :

— Vous comprendrez, Messieurs, que je ne puis siéger une minute avec un personnage qui s'est fait le complice ou, du moins, l'approbateur tacite de mon insulteur, et auquel le tact le plus élémentaire aurait dû interdire de paraître dans cette assemblée. Ou bien il se retirera, ou je me retirerai.

Il y eut un moment de silence pénible.

Lesquereux bredouilla :

— Messieurs, messieurs... devant une conjoncture aussi... extraordinaire... aussi... exceptionnelle... il ne m'appartient pas de prendre une décision... grave et qui tend à

retrancher de notre comité l'un de ses membres... les plus actifs... naguère encore.

Déjà Lequin s'acheminait vers la porte. On le rappelait, on se levait pour le retenir.

Au milieu du tumulte, M. Delimoges, très pâle, essaya quelque chose pour sa justification. On ne l'entendait pas. Soudain, il fut saisi d'un violent dégoût pour tous ces hommes prévenus et il s'écria :

— Messieurs, je méprise votre aveuglement, j'aurais honte de solliciter votre justice. Votre opinion m'est indifférente. Vous avez prononcé contre moi sans m'entendre. C'est bien. Je cède au nombre. Veuillez agréer ma démission.

Il sortit fièrement et personne ne le retint. Cette passivité, chez plusieurs, n'était que fausse honte. Mais on pouvait difficilement lui pardonner ce nouvel outrage, et surtout Lesquereux, secrètement jaloux, lequel, dans la suite, résuma ainsi la scène :

— M. Delimoges entre. Le docteur Lequin dit que l'un des deux sortirait. C'est Delimoges qui est sorti. Voilà qui est clair.

Et de ricaner.

Il se produisit au collège une scène analogue. Le directeur avait convoqué les professeurs en conférence, un samedi matin. Ils s'asseyaient sur les bancs d'une salle assez vaste, M<sup>lle</sup> Margaux sur une chaise, devant les rangées des pupitres, M. Keller, pareillement, sur une chaise, tout au fond.

M. Delimoges vint en retard, selon sa coutume. Dès qu'il fut entré, M<sup>lle</sup> Margaux se dressa comme un diable à ressort

et sortit sans regarder son ennemi. M. Dombresson la suivit des yeux, tandis qu'on entendait bougonner au fond de la salle : « Bon débarras ! » Lesquereux tordit sa face de hareng séché en un rictus affreusement vil. Après quelques secondes de silence, M. Dombresson articula :

— Est-ce que M<sup>lle</sup> Margaux se trouverait mal ? Est-ce que vous iriez voir, Mademoiselle Cartier ?

Il devinait fort bien la cause de ce départ. Mais son amour de la tranquillité lui conseillait d'ignorer toutes les petites querelles intestines de son corps enseignant.

M<sup>lle</sup> Cartier annonça qu'elle n'avait pas trouvé M<sup>lle</sup> Margaux, qu'apparemment sa collègue était rentrée chez elle. La discussion continua avec son habituelle lenteur.

Le lendemain, après avoir bien rédigé vingt brouillons, M. Delimoges donnait au *Courrier des Montagnes* une déclaration en termes très mesurés et faibles, dans laquelle il niait avoir collaboré à la brochure intitulée : *Je me nomme Légion*.

Cet acte intempestif n'eut pas l'effet qu'il en attendait. Il ne servit qu'à rappeler que le professeur avait été acoquiné avec un drôle.

Le séjour de Frêtes devenait atroce à M. Delimoges. Il y vivait comme un homme traqué. Il eût voulu injurier, battre, tuer quelqu'un. Il se délivrait par l'imagination des haines qui l'étranglaient, il inventait de petites scènes où il humiliait ses ennemis, les accablait de réparties assommantes, comme si le hasard devait être assez complaisant pour lui permettre de les placer jamais.

Il y a loin du rêve à l'acte. En chemin, M. Delimoges devait trouver un parti plus raisonnable, que je lui avais con-

seillé, quand il m'avait parlé de sa situation. Il s'informa des places vacantes et posa sa candidature au Gymnase de Neuchâtel. Il envoya ses titres, des lettres de recommandation sollicitées à Paris, des articles qu'il avait publiés dans diverses revues. On prit des renseignements sur lui auprès de M. Dombresson. Le directeur écrivit qu'il regrettait que sa conscience l'obligeât de louer le savoir, le talent pédagogique d'un maître distingué, qu'il supposait bien que Frêtes devait perdre. Mais il était de son devoir de favoriser la carrière d'un jeune homme de ce mérite. — Peu de temps auparavant, comme M. Dombresson était malade, M. Delimoges, qui ne songeait habituellement qu'à égorger les gens, l'était allé voir et avait causé longtemps avec lui. N'y avait-il point de calcul dans cette démarche et seulement de l'intérêt pour son directeur, qu'au fond il aimait bien ? M. Dombresson en fut vivement touché, et s'il nourrissait encore quelques doutes sur l'innocence de M. Delimoges, il les rejeta, persuadé qu'un homme si aimable et compatissant à ses maux n'était point capable d'une vilénie.

M. Delimoges fut nommé. C'était une promotion et non pas un exil. Ainsi le servait sa fortune. Quand il en annonça la nouvelle à M. Dombresson, celui-ci sourit et lui dit :

— Je l'avais deviné d'abord, que vous ne resteriez pas longtemps. Vous n'étiez pas fait pour nous.

C'était un éloge. Mais ne pouvait-on pas aussi le tourner en critique ?

Du coup, la plupart de ses collègues se rapprochèrent de lui. Et cet honneur, qui devait l'éloigner des Frêtois, fit plus pour le réconcilier avec eux que tout ce qu'il avait combiné. Il avait encore deux mois à vivre dans la petite ville. Il reçut les avances avec une bonne grâce un peu altière et tempérée,

sans revenir à la familiarité. Il ne garda rigueur qu'à quelques-uns et sut graduer son dédain, qui allait du ton glacial avec les plus lâches au sourire un peu lointain avec les bonasses.

La conduite de Giroud, en cette occasion, fut lamentable. Dès qu'il connut la nomination, ce pauvre hère s'approcha de mon ami avec un sourire si humble, une allure si rampante et soumise de chien qui redoute le fouet, que M. Delimoges en eut plus de pitié que de mépris. Il ne voulut pas tendre la main à ce presque fou, qui resta cependant près de lui, les yeux baissés, grelottant, les bras collés au corps et les pieds joints, dans une telle posture de suppliant honteux, que le jeune homme s'enfuit, incapable de supporter le voisinage de cette triste ganache.

Un peu plus tard, Maillard, à son tour, l'aborda d'un air joyeux et, avec une inconscience cynique, oubliant des mois de silence, comme s'il n'avait jamais interrompu l'amitié, essaya du ton le plus familier, le plus cajoleur, le plus attendri :

— Ah ! mon cher ! Ah ! mon cher ami ! Tu vas nous quitter. Ah ! je te regretterai ! Mais toi, tu oublieras ton ami. Ah ! que tu es foncièrement infidèle !

Puis, prenant à témoin le cercle de ses collègues :

— Ah ! vous ne connaissez pas Désiré ! Vous ne savez pas comme il est fuyant, comme il est insaisissable et comme il se détache vite ! Dès qu'il croit avoir fait le tour de quelqu'un, il le laisse tomber. Ah ! c'est horrible, c'est impie, ce détachement de tout. Il y a un mot sinistre de Voltaire : On presse le citron, on jette l'écorce. (Il oubliait que Voltaire prête le mot à Frédéric, lequel ne l'a pas inventé.). Voilà bien Voltaire, ce cœur sec de Voltaire. Tu es un peu Voltaire, Dé-

siré, et moi je suis Rousseau. Avoue que tu nous as négligés ces derniers temps, avoue-le. Mais je sais que tout n'est pas mort en toi. Je sais qu'il y a encore quelques fibres en toi qui vibrent pour tes amis. Avoue-le, Désiré. Il s'est passé de certaines choses entre nous, de certaines choses qu'on n'oublie pas, dont tu te souviendras avec émotion, de ces choses dont nous reparlerons quand nous tisonnerons les vieux souvenirs au coin du feu. Ah ! nous n'en mènerons pas large à ce moment. Ces sacrés Gitons nous poussent vers la tombe. Ils se dressent, ils prennent notre place. C'est tragique ! Pas de pitié pour les vieux sénateurs ! Ils se cramponnent à leurs sièges. Ces sacrés Gitons leur grimpent sur les épaules. On a beau froncer les sourcils, ils nous escaladent. Je viendrai te voir à ce moment-là. Tu seras en robe de chambre perse, tout raide dans ton fauteuil, tu sais ? Le vieux fauteuil de ta chambre. Il en a pourtant entendu de nos conversations, de nos éclats de rire, ce sacré fauteuil. Ah ! ça m'amusera bien de te voir, aussi raide qu'un chevalet : Ah ! mon cher, te voilà maté ! Ah ! tu ne fais plus de plongeon dans le Doubs ! Tu ne portes plus de Gitons jusqu'au sommet du Niesen. Tu te souviens, le sommet du Niesen, et *Zêta*, et le petit berger, qui commettait le sacrilège de traire ses vaches par le plus magnifique coucher de soleil ? Tu auras une affection de la prostate. Est-ce que tu sais que Voltaire est mort de la prostate ? Comme mon grand-père. Non, tu ne le savais pas ? Eh bien, je le sais. C'est établi scientifiquement. Voltaire est mort de la prostate...

M. Delimoges écoutait tout ce bavardage avec stupéfaction. Il se défendait de rire, ce qui eût été le pardon. Maillard, voyant qu'il ne l'adoucissait pas, s'interrompit soudain et prit un air sérieux. Delimoges lui accorda quelques paroles moqueries et froides.

Maillard ne se résigna pas tout de suite à perdre un ami qui pouvait lui être utile à Neuchâtel. Il sentait bien que sa position à Frêtes était chancelante, qu'on lui pardonnait difficilement ses folies, qu'on pourrait songer à se débarrasser de lui. Et alors il serait de nouveau, selon son expression, « comme l'oiseau sur la branche », ce qui effrayait son âme très bourgeoise.

Il fit encore un ou deux essais auprès de M. Delimoges ; mais son assurance diminuait à mesure qu'il voyait son collègue plus agacé. Il prit alors à tâche de diminuer son ami perdu, il soulignait ses moindres fautes, en rappelait d'anciennes qu'il grossissait. Il ne pouvait nuire beaucoup. Surtout on riait quand il se posait, à côté de son collègue, en modèle et en parangon.

— Delimoges est peut-être érudit, c'est un rapetasseur de textes et de documents, un rat de cave, euh ! un rat de bibliothèque, un être gris et poussiéreux, un rongeur. L'avez-vous déjà vu manger ? Il grignote comme un lapin. La véritable intelligence littéraire, il ne l'a pas, le sens de la vie, il ne l'a pas. J'ai vu un de ses poèmes, ce n'était pas de la vie, c'était une statue, d'une immobilité effrayante, avec les yeux creux. Voilà ce qu'il sculpte dans sa cave. Moi, j'ai le sens de la vie ! Il faut de la vie. C'est ça, la véritable intelligence.

Pour en finir avec Maillard, cet inconscient et ce gaffeur qui, dans ses moments d'oubli, allait jusqu'à insulter les gens dont il avait le plus besoin, et s'en vantait ensuite (mais sans doute en exagérant), il ne se montra pas toujours incapable de politique et de calcul. Il se rapprocha des socialistes, dès qu'il les vit gagner du terrain dans la commune. On l'accueillit avec défiance, mais il ne laissa pas d'assurer ainsi sa position.



C'est M. Delimoges qui lui avait conseillé autrefois cette manœuvre, moitié sérieusement, moitié en plaisantant.

— Mon cher, si tu veux faire ton chemin, inscris-toi au Cercle ouvrier. Les socialistes ont l'avenir pour eux.

Maillard le regarda avec une vive attention.

— Tu crois, sérieusement ?

— Eh ! cela saute aux yeux.

— Oui, mais le Cercle ouvrier ! Tu en parles à ton aise, toi. Ça doit être un nid de vermine, un vrai pucier. Tu ne me vois pas attablé avec des pivoteurs et trinquer avec des cheminots. J'ai le souci de ma dignité personnelle et de mon hygiène.

Cependant, M. Delimoges, un peu plus tard, vit que le conseil avait été trouvé bon.

Pour M<sup>lle</sup> Favre, elle ne lui revint pas. Étouffant de dépit, de jalousie, elle ne pouvait souffrir qu'il eût progressé avant elle, lui, un faux savant, un fantaisiste, un ignare, au fond, qui n'enseignait rien de solide. Puis elle se rabattait sur son caractère, son insociabilité : Un homme déloyal, incapable de solidarité. Elle persistait à croire, contre l'opinion commune, qu'il avait écrit quelques paragraphes, au moins, de la brochure de Jean Richard, qu'il l'avait revue et corrigée.

Cette haine ne s'endormit pas avec les années, sans cesse rafraîchie, dès que M<sup>lle</sup> Favre avait occasion de comparer son état avec celui du jeune professeur. Ce qui arrivait principalement aux assemblées générales qui réunissaient

tous les maîtres du canton. Elle clabaudait sournoisement contre lui, interprétait malignement ses paroles, comme une tentative de saboter la discussion. Il est vrai aussi qu'il n'était jamais d'accord avec elle. De cette haine, M. Delimoges ne savait rien et il se conduisait déceimment avec cette femme, mais en montrant une indifférence très offensante.

Bien qu'il se fût à peu près réconcilié avec la cité des Frêtois, M. Delimoges se sentit fort isolé, les dernières semaines qu'il y passa. L'expérience de sa subite défaveur, quand il se croyait assuré de nombreuses amitiés, avait augmenté sa défiance des hommes. Il se sentait plus inadapté qu'il n'aurait cru, plus incapable de se lier solidement, plus différent des autres. S'il n'était pas vrai, comme le soutenait Maillard, qu'il quittait ses amis après en avoir fait le tour, du moins se retrouvait-il, après une brouille, étrangement détaché, même si la réconciliation avait pu se faire. Il épuisait une amitié à craindre qu'elle ne se rompît, et les injures qu'il essuyait de ses amis, celles, aussi, qu'il leur adressait, même s'il en perdait tout souvenir précis, déposaient en lui comme une poussière qu'il ne savait point balayer et ensevelissaient son affection, sensible encore, mais sans chaleur, comme un soleil presque éteint et visible à peine, sous la montée de la brume. De nouveaux bienfaits pouvaient, il est vrai, ranimer parfois sa tendresse.

Il parcourait le pays qu'il allait quitter, avec une tristesse heureuse et légère, et tous les objets, considérés dans la lumière du départ, lui paraissaient vernis de frais, toutes ses émotions, comme s'il était déjà depuis longtemps absent, s'orchestraient de ses souvenirs. Il revit, comme aux jours de son installation, mais avec un frémissement nouveau de vo-

luptueuse mélancolie, les châteaux, le lac de Fleurier, la grotte de la Toffière où bâillait le Tartare, le rocher de l'Écho, la sapinière du plateau, d'où s'en revenaient, hésitants, les éphèbes platoniciens. Il rassemblait en lui ses dernières années, qui, déjà, se purifiaient, en l'oppressant d'un grand poids de douceur.

## Chapitre III

### ÉPILOGUE

Quand M. Delimoges eut commencé de vivre à Neuchâtel, tout de suite Frêtes s'éloigna de lui. Nul regret ne l'accompagnait des gens, des choses de là-haut. Le moindre des hôtels de la rue de l'Hôpital avait plus de magnificence que les trois châteaux réunis. Il entra en de nouveaux intérêts, s'attachait à conquérir de nouveaux élèves, plus âgés, pour la plupart, plus ouverts et plus blasés, et qu'il lui sembla plus honorable de séduire.

Il rencontra, rarement, ses anciens collègues et les traita, inconsciemment, avec une bonhomie un peu distante, dont ils s'offensèrent. Il faut une bien grande surveillance de soi pour ne point changer avec les gens, bien qu'on n'agisse ni par intérêt, ni par vanité, selon qu'ils nous sont nécessaires ou non, selon qu'ils peuvent nuire ou qu'on se sent à l'abri d'eux. M. Delimoges n'était pas assez beau joueur pour ne point laisser deviner la joie de sa libération.

Il vivait dans un beau pays.

Il apprenait pourtant qu'un de ses élèves était entré dans l'atelier de Maillol, et il s'en réjouissait, que M. Dombresson était mort, et il s'attendrissait un peu, que le jeune Sylvain Lesna s'était tué, après de graves désordres. Plus d'un de ses anciens élèves tournait mal, ayant méprisé une vie médiocre et régulière.

Il croisa un jour à Lausanne le petit Muller, un ami de JeanRichard.

— Savez-vous ce qu'il devient ?

— Il est toujours à Colombier, à ne rien faire. Il m'écrit des lettres de huit pages, désespérées. Il m'annonce chaque fois qu'il va se tuer. Moi, je n'y crois plus.

— Et vous lui répondez ?

— Oh ! deux pages au maximum. Je crois qu'il y a beaucoup de pose dans son cas. Il ne faut pas encourager cela. Je le morigène de la belle façon. Il joue au méconnu, à l'incompris, au hors-cadre. Je ne prends pas cela au sérieux.

M. Delimoges approuva Muller.

Il rencontra JeanRichard au sommet du Creux-du-Van, un jour qu'il y était monté avec quelques-uns de ses nouveaux élèves.

JeanRichard s'approcha en louvoyant (il était seul), salua avec un sourire bizarre et qui semblait insolent, quand il n'était sans doute qu'embarrassé. Il parcourut des yeux le groupe des jeunes lycéens, avec une curiosité avide, narquoise, envieuse :

— Ce sont vos nouveaux élèves ?

— Oui, ce sont mes élèves.

— Ils sont charmants.

Et il continua de sourire, très désagréablement. L'asymétrie de son visage s'accroissait et prenait quelque chose de mauvais et de pervers. Soudain, il demanda :

— Alors, vous venez faire de la varape ?

— Non, nous nous promenons très tranquillement, nous prenons les sentiers.

— Il faut faire un peu de varape.

M. Delimoges ne savait que penser de ce langage. Subitement, JeanRichard s'écria :

— Venez avec moi. Je vais vous montrer quelque chose.

Déjà, les lycéens le suivaient, méprisant, au fond, cet étrange garnement, qui ne leur semblait pas si bien né qu'eux, mais persuadés qu'il allait se passer quelque chose de rare.

— Vous nous menez à l'Arête du Vertige ? demanda le moins gourmé de la bande. On connaît ça : C'est un jeu d'enfant.

— Venez toujours.

L'Arête du Vertige se détache de la paroi du grand cirque et s'avance, comme une langue, au-dessus de l'abîme, presque horizontalement. La dalle est large d'un demi-mètre et on peut s'y aventurer sans risque.

JeanRichard y marcha comme sur un trottoir. Quelques-uns l'y suivirent avec plus de précautions et se tinrent debout sur l'arête, les plus tremblants à califourchon.

— Venez, venez. Vous ne risquez rien, disait JeanRichard.

Parvenu au bout, il s'agenouilla et se laissa descendre le long de la roche presque verticale, arc-bouté des pieds et des doigts à quelques saillies à peine sensibles. Il s'arrêta, quinze

mètres au-dessous, sur une étroite corniche, criant aux autres :

— Eh bien, vous, là-haut, est-ce que vous venez ?

Les jeunes Neuchâtelois étaient pleins d'admiration.

— Étonnant ! Quel culot !

— Eh bien ! vous ne venez pas ?

Il s'apprêtait à descendre encore ; mais la difficulté augmentait. M. Delimoges était tout tremblant.

— Remontez donc ! Vous êtes fou. Est-ce que vous avez juré de vous tuer aujourd'hui ?

Et comme le plus audacieux de ses élèves, piqué d'amour-propre, s'agenouillait à son tour et éprouvait les saillies :

— Ah ! Je vous défends de le suivre ! Là ! C'est de la démente !

Le lycéen ne demandait qu'à être rappelé ! Ce chemin-là, bien que le garçon fût souple et habitué à la montagne, lui était impraticable.

JeanRichard, jugeant suffisante cette épreuve de sa hardiesse, remonta sans peine sur l'arête.

Les Neuchâtelois le regardaient avec étonnement, sans dire grand'chose. Ces intellectuels n'avaient pas beaucoup plus de considération pour lui que pour un acrobate de cirque, et ces arrière-neveux de petits patriciens n'entraient pas en camaraderie avec un inconnu.

JeanRichard s'aperçut de leur dédain.

— Vous êtes absurde, lui dit M. Delimoges, d'exposer ainsi votre vie pour la gloriole. Ah ! monsieur JeanRichard, vous n'êtes point changé depuis le temps où vous plongiez au rocher de l'Écho.

— Si, j'ai changé, dit-il d'un air sombre. Vous ne me connaissez pas. Pourquoi est-ce que vous me dites Monsieur, à présent ?

Il se remit à sourire.

— La vie, la vie ! Est-ce qu'elle vaut la peine d'être défendue ?

— Allons, allons ! vous tenez à la vie plus que vous ne croyez.

JeanRichard haussa les épaules et continua de ricaner.

— Vous redescendez ?

— Nous descendons sur Boudry.

— Moi, je retourne à Colombier.

— Seul ?

Il regarda le cercle des jeunes gens.

— Mais... oui... seul.

Il sembla à M. Delimoges qu'il prononçait ce dernier mot avec un accent désespéré, bien qu'il continuât de sourire.

Le professeur hésita un peu :

— Vous pourriez... venir avec nous... C'est votre chemin.



De nouveau JeanRichard promena les yeux sur les lycéens. Aucun ne soufflait mot. Quelques-uns s'étaient déjà écartés.

— Non, je vais encore là derrière. Il doit y avoir des anémones.

M. Delimoges n'insista pas davantage. Mais quand le jeune homme eut disparu, il fut en proie à une cruelle angoisse. Et il se disait avec obstination :

— Il va se tuer ! Il va se tuer !

Il fut tenté un moment de courir après lui.

Trois jours après, il fut bien soulagé, quand il le rencontra à Colombier, au bord de l'eau. M. Delimoges adorait ce pays pour sa noblesse, sa variété et son héroïque douceur. La Reuse, au sortir des gorges, y coulait apaisée. Les vignes sulfatées donnaient aux coteaux des tons précieux. Sous les aulnes de la grève, les trembles, les saules tranquilles, nulle démarche que de dieux adolescents ne semblait digne des sentiers. Et l'on se découvrait une âme de héros en présence des deux montagnes soulevant à l'horizon leurs échines pathétiques, avec un effort mesuré, de chaque côté de la gorge, où semblaient prêtes à couler encore des migrations de peuples descendant vers le bonheur.

Quand M. Delimoges eut quitté le peintre qu'il regardait travailler, JeanRichard s'approcha de lui, sinueux, comme toujours, et prodigieusement souple de démarche. Il était en caleçon. Les deux amis se serrèrent la main.

— Qui est ce vieil Arabe que vous venez de quitter ?

— C'est Manguin, un peintre français. Il trouve que ce pays-ci est le plus beau de l'Europe. Je pense qu'il exagère un peu.

JeanRichard sourit, non sans fierté, et parut content de Manguin.

— Est-ce qu'il a du talent ?

— Beaucoup de talent.

— Je vais me baigner au large. Est-ce que vous montez sur mon bateau ?

M. Delimoges hésita :

— Je le voudrais bien. Mais je n'ai qu'un moment. Je dois rentrer bientôt à Neuchâtel.

— Je vous y conduirai, si vous le voulez.

— Non. Ce serait trop long. Le tramway est plus rapide que votre bateau.

JeanRichard quitta brusquement M. Delimoges, avec une froideur cérémonieuse qui déguisait une envie d'être brutal, et, plus profond, peut-être, un grand désespoir. Il se sentait encore rejeté par un des seuls hommes qui l'eussent un peu aimé. M. Delimoges songea, cette fois aussi, à le rappeler, à s'embarquer avec lui. Mais il craignit de se rendre ridicule en donnant au jeune homme le spectacle de ses indécisions. D'ailleurs il était réellement pressé.

Il rencontra plusieurs fois JeanRichard sur cette grève. Rarement, le jeune homme restait au bord, et alors ils causaient. Plus jamais il ne proposa à son maître de monter sur son bateau.

Ils parlaient des poètes modernes. Mais leur conversation était contrainte. JeanRichard ne quittait presque jamais un ton ironique et parfois agressif. Il comprenait mal les écrivains les plus chers à M. Delimoges, il leur en voulait de les trouver si fermés, il s'en voulait, à lui-même, et leur refusait tout talent, avec une violence qui déguisait mal une sorte de foi implicite entre eux.

— Ce n'est pas la vie, ça ! Ils sont en dehors de la vie. Il faut aimer la vie, il ne faut rien aimer que la vie.

Il avait son mauvais sourire. Dans ces moments-là, il songeait peut-être à se tuer.

M. Delimoges devinait cette âme douloureuse. Il sentait bien qu'il eût suffi de quelques mots pour vaincre cette dureté factice, et que JeanRichard, s'ils avaient été prononcés, ces mots, se serait cramponné à lui, l'aurait adoré comme son sauveur. Oui, il lui eût été facile de se soumettre ce cœur rebelle, de le disposer à la confiance, à l'attendrissement, d'éloigner de cet enfant, qui aimait tant la vie, cette nécessité de mourir. Et, bien qu'il eût conscience de la comédie assez cruelle qu'ils jouaient ensemble, bien qu'il transposât naturellement dans le registre de la douleur les réparties exaspérées ou sarcastiques, les violentes négations du jeune homme, cependant il se prêtait à ce jeu, adoptait le même ton, et il en jouissait et en souffrait. Pas une parole vraie ne fut prononcée entre eux.

Un jour, M. Delimoges lut dans la Gazette cette nouvelle :

« Des pêcheurs ont aperçu, ce matin, une barque flottant à la dérive, au large de Colombier, à près de cinq kilomètres de la rive neuchâteloise. Elle contenait des habits d'homme

et une serviette. On suppose qu'elle a été quittée par un baigneur qui aura été victime d'une congestion. »

Et, le lendemain ceci :

« Nous apprenons que la barque abandonnée au milieu du lac est celle du jeune Yves JeanRichard, bien connu de nos sportifs comme un excellent nageur. Le jeune homme s'était embarqué tard, dans la soirée du mercredi. Il n'a pas reparu au domicile de ses parents. On suppose qu'il se sera éloigné trop de son bateau, confiant dans ses forces, et qu'il ne l'aura pas retrouvé dans l'obscurité. Il a dû succomber à une congestion. On n'a pas retrouvé le corps du disparu. »

M. Delimoges me montra les entrefilets et déclara avec désespoir :

— C'est un suicide, j'en suis sûr, c'est un suicide. Mais je ne me l'explique pas bien.

Il était plein de douleur et de remords. J'essayai de plaisanter :

— Allons donc, tu es fou. Comme si c'était la première fois qu'un baigneur se noie par accident !

— Non, non, c'est impossible, il nageait trop bien, il connaissait trop bien le lac.

— Mais, précisément, s'il nageait si bien, comment veux-tu qu'il ait eu l'idée d'un suicide sur le lac ?

— Je ne sais pas. Il se sera tiré un coup de revolver. Il avait un revolver. Il reste quelque chose à élucider.

— Attends qu'on retrouve le corps avant de te désespérer.

— Qu'on le retrouve ou non, il y a suicide, je le sais, je le sais.

Je haussai les épaules devant cette obstination.

On releva le corps du jeune homme, beaucoup plus tard, à cent mètres, peut-être, du rivage, à l'entrée de la baie de Colombier. Il avait nagé jusque-là, dans la nuit, alors qu'il n'y a point de barques dans cette région du lac, pour qu'il ne fût point tenté d'appeler au secours. Et son désir de vivre avait lutté ainsi, longtemps, avec le besoin de mourir. Peut-être aussi, en véritable sportif, avait-il voulu subordonner son droit de vivre à sa capacité de vaincre dans cette difficile épreuve et d'échapper aux dangers de cette traversée de cinq, peut-être six kilomètres, et dans l'arrière-saison. Est-ce qu'il faisait autre chose, quand il s'aventurait dans les rochers verticaux du Creux-du-Van ? Il avait disputé son beau corps à la fatigue, au froid, aux crampes, et voulu savoir s'il serait digne d'aborder.

M. Delimoges trouva de la beauté et de l'héroïsme dans cette mort. JeanRichard n'était pas une âme commune.

Mais le jeune homme avait-il bien songé à mourir ? Et tout ceci n'était-il pas une ingénieuse construction d'un cerveau égaré par l'appréhension et le remords ? Nous ne tardâmes pas à être éclairés. JeanRichard, avant de partir, on le sut par des amis de ses parents, avait mis ordre à ses affaires et laissé une sorte de testament bizarre. Oui, il avait résolu de mourir, mais conditionnellement. Et je fus bien obligé de condamner la criminelle faiblesse et l'inaction de M. Delimoges, qui laissa perdre un généreux enfant.

1921-1923.

FIN

# Ce livre numérique

a été édité par la

*bibliothèque numérique romande*

<https://ebooks-bnr.com/>

en avril 2023.

## — Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Yves, Isa, Françoise.

## — Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Jean-Paul Zimmermann, *L'Étranger dans la ville*, Éditions Victor Attinger, Neuchâtel, 1931. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Lausanne, colline de la Cité (habitat laténien, ville médiévale), rue pavée de la vieille ville*, a été prise par [Odrade123](#) le 29 juillet 2011, sous licence [Creative Commons](#).

## — Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).